

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC
INSTITUT NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
CENTRE – URBANISATION CULTURE SOCIÉTÉ

**« VOUS POUVEZ ME SORTIR DE PARC-EX, MAIS VOUS NE POUVEZ
PAS SORTIR PARC-EX DE MOI! » :**

**Processus de gentrification et de déplacements de jeunes racisé·e·s dans le quartier Parc-
Extension à Montréal**

Par

Kelly Minh Quan VU

Bachelière en Urbanisme

Mémoire présenté pour obtenir le grade de

Maître ès sciences, M.Sc.

Maîtrise en études urbaines

Programme offert conjointement par l'INRS et l'UQAM

Avril 2025

Ce mémoire intitulé

**« VOUS POUVEZ ME SORTIR DE PARC-EX, MAIS VOUS NE POUVEZ
PAS SORTIR PARC-EX DE MOI! »**

**Processus de gentrification et de déplacements de jeunes racisé·e·s dans le quartier Parc-
Extension à Montréal**

et présenté par

Kelly Minh Quan VU

a été évalué par un jury composé de

Mme Sylvie PARÉ, présidente, Université du Québec à Montréal

Mme Stéphane GUIMONT MARCEAU, directrice de recherche, Institut National de la
Recherche Scientifique

Mme Montserrat EMPERADOR BADIMON, examinatrice externe, Université Lumière Lyon-2

RÉSUMÉ

En 2019, l'inauguration du campus MIL avec le nouveau pavillon des sciences de l'Université de Montréal a introduit de nouvelles populations étudiantes et professionnelles dans le quartier de Parc-Extension. Ce campus, soutenu par des objectifs de développement urbain et économique de la Ville, visait à créer une centralité à l'échelle de la métropole. Cependant, il a également accéléré la gentrification de Parc-Extension. La littérature portant sur la gentrification explore ce processus comme étant un ensemble de transformations économiques contribuant aux mouvements résidentiels soit et au déplacement de populations locales souvent pauvres et racisées. Le déplacement se vit aussi à travers la transformation émotionnelle, affective et psychologique vis-à-vis l'espace du quartier.

Dans ce contexte, ce mémoire se penche sur le vécu de jeunes racisé·e·s de Parc-Extension. Il vise à enrichir nos compréhensions des impacts qu'ont les transformations actuelles sur cette population. Pour comprendre leurs espaces sociaux et les déplacements qu'ils subissent, des parcours commentés ont été réalisés avec les participant·e·s. Cette méthode permet d'aborder leur quotidien, tout en s'intéressant à leurs expériences et pratiques situées dans différents lieux du quartier. Les résultats présentent ainsi des récits relatifs à leurs pratiques spatiales et sociales et aux changements qu'elles subissent. Ils soulignent la complexité des processus de gentrification à travers les changements spatiaux et sociaux de ces jeunes, ainsi que la façon dont ils s'inscrivent dans des processus plus larges de racialisation.

Mots-clés : Gentrification; déplacement; racialisation; jeunes racisés

ABSTRACT

In 2019, the inauguration of the MIL campus with the new science complex of the University of Montréal brought new populations of students and professionals to the Parc-Extension neighbourhood. While this campus project was planned to contribute to the city on Montréal's urban and economic development growth and to foster a broader metropolitan centrality, it also accelerated the gentrification of Parc-Extension. Gentrification literature often frames this process as a series of economic changes that lead to evictions, residential movement, and the displacement of residents who are often poor and racialized. However, displacement is also experienced through the emotional, affective, and psychological transformations of neighbourhood space.

In this context, this master project explores the experiences of racialized youth in Parc-Extension, aiming to deepen our understanding of the effects of ongoing neighbourhood transformations on this group. To capture their social spaces and the displacements they experience, guided tours were conducted with the participants. This method allowed for an exploration of their everyday spaces, while focusing on their lived experiences and practices across different parts of the neighbourhood. The results reveal how their spatial and social practices evolve in response to gentrification, illustrating the complexities of these processes and their connection to the broader dynamics of racialization.

Keywords: Gentrification; displacement; racialization; racialized youths

REMERCIEMENTS

Je dois ce mémoire à Stéphane. Je te remercie pour tes encouragements, ta patience, toutes les portes que tu as ouvertes pour moi tout en me permettant de continuer à apprendre avec toi. Mais, par-dessus tout, merci pour ton amitié tout au long de ces années.

Merci à la « constellation » composée de Marie-Eve, Raphaëlle, Naomie, Lauryane, Lydia, Chandra et Alex, mais aussi à ceux et celles que j'ai eu la chance de côtoyer dans les couloirs de l'école. Vous avez illuminé mon quotidien et rendu cette expérience infiniment plus riche et chaleureuse.

Merci aux jeunes de TRYspaces que j'ai rencontré·e·s à Montréal et à Mexico. Entre deux villes et entre deux langues, Santiago, Lorena, Tonatiuh, Jordi et David, tisser une amitié avec vous a été un pont entre nos mondes et nos expériences. Vous avez enrichi ma perspective sur la jeunesse, la ville et l'engagement collectif. Amed, tes messages d'encouragement m'ont poussé jusqu'à la fin.

Merci aux jeunes de Parc-Ex de m'avoir accordé votre confiance et d'avoir marché avec moi. J'espère que j'ai su raconter votre histoire avec fidélité et que le quartier continuera à vivre en vous.

Cám on, Ba, Má et Anh Huy, pour votre amour inconditionnel, les repas et les fruits apportés chez nous. Même si c'est parfois difficile de vous expliquer mon travail dans notre langue d'amour, votre soutien silencieux et vos gestes du quotidien me font toujours du bien.

Finalement, j'aimerais remercier mes ami·e·s de camping, de baignades, de danse et de karaoké. Rosalie, Marion, Oli, et plus particulièrement Mathilde et Philippe, la vie à l'extérieur de l'école et du travail a pris tout son sens grâce à vous. Lisa et Suong, merci pour votre présence physique et surtout numérique, dans lesquelles passe tellement de bienveillance. Mindy, merci de toujours être là.

TABLE DES MATIÈRES

Liste des tableaux	ix
Liste des figures	ix
Liste des abréviations et des sigles	xi
Introduction	1
Chapitre 1 : Présentation du quartier Parc-Extension.....	5
1.1 Un quartier enclavé.....	5
1.2 Un quartier d'intégration et un quartier tremplin	8
1.2.1 D'un quartier ethnique à un quartier multiethnique.....	9
1.2.2 Le logement dans Parc-Extension.....	10
1.3 Un quartier en gentrification.....	12
1.3.1 Les processus de gentrification dans Parc-Extension	12
1.3.2 Le projet MIL (2006-2032).....	14
1.3.3 PDUES du secteur Marconi-Alexandra, Atlantic, Beaumont, De Castelnau	17
1.3.4 Préoccupations des citoyens et citoyennes	19
Chapitre 2 : Cadre Théorique.....	24
2.1 La gentrification dans la littérature.....	24
2.1.1 La gentrification et la race	27
2.2 La division raciale de l'espace.....	29
2.2.1 La structure raciale au Québec.....	31
2.2.2 La racialisation et la jeunesse montréalaise	33
2.3 Le déplacement.....	35
2.3.1 Le déplacement symbolique	36
2.3.2 Le déplacement et la racialisation.....	39
2.3.3 Les frontières	42

2.4 S'intéresser au quotidien et aux émotions	45
Chapitre 3 : Démarche méthodologique	49
3.1 Positionnement personnel.....	49
3.1.1 Un été dans Parc-Extension	51
3.2 La méthode du parcours commenté.....	53
3.3 Déroulement des parcours commentés : la collecte de données.....	55
3.3.1 Première rencontre de groupe : la familiarisation avec le projet et la méthode du parcours commenté.....	55
3.3.2 Les parcours commentés.....	56
3.4 Les outils.....	56
3.4.1 Le canevas d'entretien	56
3.4.2 Enregistreuse, système de géolocalisation et caméras	57
3.5 Après les parcours commentés	58
3.5.1 Transcription	58
3.5.2 Deuxième rencontre de groupe : la validation des catégories d'analyse	59
3.5.3 La mobilisation et la diffusion des connaissances : les cartes postales et les conférences	60
3.6 Présentations des participants à la recherche.....	63
Chapitre 4 : « Bienvenue dans la culture de Parc-Ex ! ».....	67
4.1 Les dynamiques quotidiennes : la culture de Parc-Extension	67
4.1.1 « Marche périlleuse dans Parc-Extension »	68
4.2 « Ceux qui savent, savent ! ».....	70
4.2.1 Les gestes tacites.....	70
4.2.2 Savoir improviser.....	72
4.2.3 Manger	73

4.2.4 Occuper les espaces publics.....	75
4.3 La communauté de Parc-Extension	77
4.3.1 « Parc-Ex c’est un peu comme un coming of age [passage à l’âge adulte] »	80
4.3.2 La sécurité	82
4.3.3 L’affirmation de soi	85
4.3.4 L’exclusion genrée.....	88
4.4 Les tensions : les frontières de Parc-Extension	91
4.4.1 « Dieu bénisse cette femme qui vit ici ! »: le passage Ogilvy	92
4.4.2 La gentrification : le campus MIL	94
4.4.3 La transformation des dynamiques quotidiennes.....	97
4.4.4 Le 495 Beaumont.....	100
4.4.5 « Les gens de Parc-Ex ne font pas de ski ! »	102
Chapitre 5 : Le déplacement continu des jeunes racisé·e·s de parc-extension.....	106
5.1 La perception des changements	107
5.1.1 Les transformations au niveau du cadre bâti.....	107
5.1.2 Les transformations sociales	110
5.1.3 La perte du sentiment de sécurité.....	111
5.2 Le déplacement continu.....	114
5.2.1 Le déplacement avant la gentrification	115
5.2.2 Les frontières de Parc-Extension	117
5.2.3 « J’ai peur que le quartier devienne tellement blanc que le petit commerce indien que je fréquente finisse par faire faillite. »	120
Conclusion.....	122
Bibliographie.....	126

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1.1 : Données sociodémographiques de 2017 du district électoral de Parc-Extension.....	6
---	----------

LISTE DES FIGURES

Figure 1.1 : Situation géographique du quartier Parc-Extension.....	6
Figure 1.2 Avertissement affiché par la VMR à l’occasion de l’Halloween.....	7
Figure 1.3 Carte du projet MIL et du PDUES.....	14
Figure 1.4 : Ligne du temps du Projet MIL.....	17
Figure 3.1 : Carte des parcours commentés reconstitués sur MyMaps.....	59
Figure 3.2 : Affiche réalisée pour la conférence TRYspaces, métamorphoses urbaines, juin 2023.....	62
Figure 3.3 : Carte des parcours commentés.....	64
Figure 4.1 : Carte des lieux mentionnés dans cette section.....	67
Figure 4.2 : Marche périlleuse dans Parc-Extension.....	68
Figure 4.3 Cueillette dans la ruelle.....	71
Figure 4.4 : Le Fameux gyros Elatos.....	74
Figure 4.5 : Carte des lieux mentionnés dans cette section	78
Figure 4.6 : Dépanneur Provisions Bob.....	84
Figure 4.7 : Bananes plantains importées vendues au marché Ghanacan.....	87
Figure 4.8 : Temple Hindu Dhurkai Amman.....	88
Figure 4.9 : Terrain de ballon-panier au parc Saint-Roch.....	89
Figure 4.10 : Place de la gare Jean-Talon.....	89
Figure 4.11 : Carte des lieux mentionnés dans cette section.....	92
Figure 4.12 : Le passage Ogilvy.....	93
Figure 4.13 : Campus MIL depuis l’avenue Beaumont.....	95
Figure 4.14 : Les jardins éphémères.....	96
Figure 4.15 Passerelle du campus MIL.....	97
Figure 4.16 : Le 495 Beaumont.....	101

Figure 4.17 : Le couloir vers la cour intérieure du 495 Beaumont.....	101
Figure 4.18 : Une piste de ski de fond dans le parc Jarry.....	104

LISTE DES ABRÉVIATIONS ET DES SIGLES

CAPE	Comité d'action de Parc-Extension
CBAR	Réseau d'action communautaire de Parc-Extension
CP	Canadien Pacifique
CRACH	Collectif de recherche et d'ACtion sur l'habitat
OCPM	Office de consultation publique de Montréal
PDUES	Plan de développement urbain, économique et social
PEYO	Organisme des jeunes de Parc-Extension
RAMPE	Regroupement en aménagement de Parc-Extension
SIG	Système d'information géographique
UdeM	Université de Montréal
VMR	Ville de Mont-Royal
VSMPE	Villeray – Saint-Michel – Parc-Extension

INTRODUCTION

En 2019, l'Université de Montréal (UdeM) a inauguré le campus MIL, un nouveau pôle d'éducation et de recherche scientifique, en bordure du quartier Parc-Extension où réside une importante population immigrante et racisée. Ce grand projet se distingue par son positionnement géographique central « au milieu de l'île », un emplacement stratégique qui lui confère son nom, et par sa volonté affichée de revitaliser un site longtemps abandonné. Ce dernier, autrefois au cœur du développement industriel de Montréal, accueillait de nombreuses entreprises liées au chemin de fer du Canadien Pacifique (CP), une infrastructure associée à l'essor industriel de Montréal. Les discours entourant le campus MIL mettent de l'avant des aspects de durabilité, d'innovation et d'inclusion. Il tranche toutefois avec les réalités socioéconomiques du quartier Parc-Extension, un espace historiquement marqué par l'arrivée de populations immigrantes et ouvrières dès son annexion à la ville de Montréal en 1910. Ces populations profitaient des opportunités d'emploi générées par les industries, mais aussi de l'accessibilité résidentielle liée à un environnement bâti dense, mais marqué par une période de désinvestissement et par une faible vision urbanistique de la part des autorités municipales.

Aujourd'hui, le campus MIL et le quartier Parc-Extension incarnent deux dynamiques urbaines concurrentes qui révèlent les tensions entre le renouvellement urbain et la réalité sociale locale (Jolivet et Reiser, 2022). D'une part, le campus MIL incarne l'image d'un progrès associé à un grand projet de revitalisation urbaine. Plusieurs travaux récents soulignent que ce type d'initiative s'inscrit dans un processus de métropolisation façonné par la Ville et dans des logiques néolibérales contemporaines qui tendent à valoriser les espaces urbains en fonction de leur potentiel économique, tout en déplaçant les classes économiques défavorisées (Jolivet et Reiser 2022; Jolivet, Baumann et Gonzalès 2022). Parc-Extension de son côté porte les cicatrices de la négligence institutionnelle qui a duré longtemps. Toutefois, les résident·e·s se battent pour améliorer leurs conditions de vie dans ce quartier qui constitue un noyau communautaire mobilisé encore aujourd'hui, entre autres contre les processus actuels de transformation et de gentrification du quartier (Reiser 2021a).

Parc-Extension constitue un cas d'étude pertinent pour analyser les enjeux de gentrification à Montréal, un phénomène qui semble toucher la ville depuis les années 1980, mais qui se développe de manière plus modérée et en décalage par rapport à d'autres contextes notamment aux États-Unis et en Europe (Maltais et Bélanger, 2021). Au cours des dernières années, la gentrification a pris de l'ampleur, portée par une dynamique qui « semble s'appuyer désormais sur un réseau efficace d'entrepreneurs qui se sont spécialisés et qui mettent en marché un milieu et un mode de vie » (Maltais et Bélanger 2021, paragr. 12). Dans ce contexte, Parc-Extension incarne un espace où les transformations récentes s'inscrivent dans un cadre plus large de financiarisation du marché du logement à Montréal (Jolivet *et al.*, 2022). Cette dynamique a mobilisé le réseau communautaire déjà présent, qui a non seulement contribué à attirer l'attention sur les enjeux de gentrification en cours, mais a aussi joué un rôle central dans la contestation et la documentation des impacts sur les résident·e·s (Projet de cartographie anti-évacuation de Parc-extension 2020; CBAR 2022). Les recherches sur la gentrification dans Parc-Extension ont bien décrit les effets du déplacement des résident·e·s d'un point de vue économique, mais les facteurs raciaux de ces dynamiques n'ont pas été suffisamment pris en compte. Parc-Extension étant un quartier constitué majoritairement de populations immigrantes et racisées, il est important de combler cette lacune analytique. Les études récentes n'ont pas non plus considéré les impacts des transformations actuelles sur les jeunes du quartier. Pourtant, ces jeunes détiennent une perspective particulière et essentielle sur les espaces publics en raison de leurs expériences quotidiennes et de leur rapport direct avec ces espaces (Boudreau et Rondeau 2021a). Un article fondateur met en outre en lumière les formes subtiles d'exclusion qui s'opèrent à travers la reconfiguration du territoire où la notion de « vide » est en réalité une négation des pratiques existantes des populations immigrantes et racialisées ancrées dans le quartier :

Si ce nouveau projet urbain [le campus MIL] qui permet la réurbanisation d'espaces « vides » ne déplace pas directement les résidents, il provoque en réalité diverses formes de déplacements indirects, via la hausse des prix locatifs, mais aussi des formes de dépossession culturelle et symbolique de leurs territoires pour les résidents avec l'arrivée massive d'étudiants et de jeunes diplômés dans le quartier (Jolivet et Reiser 2022, paragr. 39).

Cet éclairage invite à élargir l'analyse en observant les dimensions raciales dans ce contexte de transformation, afin de mieux comprendre les implications des processus de gentrification sur ces communautés, ainsi que sur les jeunes qui en font partie.

En tant que jeune racisée moi-même, ces enjeux de gentrification liés à l'inclusion dans l'espace urbain me rejoignent particulièrement. Mon identité joue un rôle central dans mon désir d'agir dans ces dynamiques urbaines et a poussé mon engagement dans plusieurs organismes communautaires de Montréal où j'ai pu contribuer à des initiatives autour du droit à la ville et explorer différents quartiers. Ces expériences ont nourri mon intérêt pour la question de la place des jeunes racisé·e·s dans les processus de transformations urbaines en cours à Montréal, notamment la place qu'ils et elles prennent ou peuvent prendre. Cet intérêt trouve aussi ses racines dans mon implication avec le réseau TRYspaces dès le début de mon parcours à la maîtrise. Ce travail est influencé par cette expérience, autant au niveau des processus méthodologiques que du cadre théorique, qui a été nourrie par l'ensemble des projets du réseau qui met en valeur la participation et l'appropriation actives de la ville de plusieurs groupes de jeunes à Montréal, Hanoi, Mexico et Paris, à travers des pratiques transgressives.

Ma recherche a donc été orientée par la question suivante : Comment les processus actuels de gentrification modifient, ou non, les pratiques sociospatiales de jeunes racisé·e·s du quartier Parc-Extension ?

Les objectifs qui ont guidé ma recherche sont :

1. Décrire comment les jeunes racisé·e·s vivent le quartier Parc-Extension au quotidien.
2. Identifier ce qu'ils et elles perçoivent comme étant en transformation actuellement.
3. Comprendre, s'il y a lieu, comment ils et elles modifient leurs pratiques dans le quartier et si ces changements modifient leurs rapports au quartier.

Le mémoire qui suit présente les résultats de ce processus de recherche. Il est divisé en cinq chapitres. Le premier chapitre présente le quartier de Parc-Extension. Le deuxième pose le cadre théorique qui m'a servi à analyser mes données, alors que le troisième présente le processus

méthodologique. Le quatrième chapitre présente les résultats et le cinquième discute des conclusions apportées par l'analyse.

CHAPITRE 1 : PRÉSENTATION DU QUARTIER PARC-EXTENSION

Dans ce chapitre, j’offre un portrait de Parc-Extension. Je commence par un contexte géographique et démographique pour situer le quartier en expliquant sa situation d’enclavement et en démontrant que cette situation est liée à son contexte démographique et social. Ensuite, j’explique les projets urbains développés récemment autour du quartier pour contextualiser les enjeux locaux soulignés dans les dernières années par des chercheur·e·s et des organismes communautaires locaux. Je m’appuie sur divers travaux réalisés dans le quartier qui mettent en évidence deux grandes périodes d’intérêt. La première est marquée par la « multiethnisation » du quartier, tandis que la deuxième est liée à la gentrification.

1.1 Un quartier enclavé

Plusieurs travaux démontrent que Parc-Extension est un quartier subissant plusieurs dimensions d’enclavement. Il s’agit d’un quartier situé à l’ouest de l’arrondissement Villeray – Saint-Michel – Parc-Extension (VSMPE). Il est entouré par le quartier Villeray, à l’est, par la ville de Mont-Royal (VMR), à l’ouest, et les arrondissements d’Ahuntsic-Cartierville, au nord, ainsi que Outremont et Rosemont – La Petite-Patrie, au sud. Son enclavement physique est dû à un découpage créé par un réseau d’infrastructures de transport. Le quartier est difficile d’accès au nord en raison de l’autoroute métropolitaine A40. Au sud, où se situent les projets de revitalisation qui feront l’objet d’une description ci-dessous, le quartier est fracturé par l’ancienne gare de triage du CP. À l’est, le quartier est délimité par une voie ferrée clôturée, tandis qu’à l’ouest, le boulevard de l’Acadie, une grande artère à plusieurs voies caractérisée par une circulation automobile dense, sépare Parc-Extension de la VMR, l’un des secteurs les plus aisés de l’agglomération. La Figure 1.1 montre le quartier en rouge et ces frontières.



Figure 1.1 : Situation géographique du quartier Parc-Extension

Source : (Carte de la Ville de Montréal 2024. Modifiée par Kelly Vu)

À l'intérieur des frontières de Parc-Extension loge une population souvent caractérisée par des facteurs socioéconomiques de défavorisation. En effet, les résident·e·s de Parc-Extension vivent plusieurs sortes de précarité en comparaison au reste de la population montréalaise. Le Tableau 1.1, qui présente les données sociodémographiques du district électoral de Parc-Extension, une zone légèrement différente des limites définies puisqu'elle inclut le parc Jarry et la zone industrielle adjacente, révèle des disparités marquées. Le revenu médian des ménages est largement en dessous du reste de la population, en plus du taux de chômage (12,5%), de locataires (73,9%) et de personnes sans diplôme (30%) qui sont plus élevés. 51,3% des résident·e·s sont issus de l'immigration et les minorités visibles constituent 56% de la population du quartier. En outre, selon les organismes communautaires du quartier, des défis et obstacles liés à la crise du logement, à la précarité économique et à la racialisation, tendent à se recouper pour ces habitant·e·s (Table de quartier de Parc-Extension *et al.*, 2019).

Tableau 1.1 : Données sociodémographiques de 2016 du district électoral de Parc-Extension

Catégorie	Parc-Extension	Montréal
Population	33 800	1 704 649
Nombre de ménages	14 880	779 800
Statut socio-économique ménages		

Revenu ménage médian (\$)	38 022	50 227
Chômage (%)	12,5	9,3
Langues, minorités visibles et immigration (%)		
Non-connaissance du français et de l'anglais	8,5	2,5
Minorité visible	56	34,2
Immigrant·e·s	51,3	34,3
Statut d'occupation (%)		
Ménage locataire	73,9	63,3
Ménage propriétaire	26,3	36,7
Scolarité (%)		
Aucun diplôme	30,0	17,8

Source : (Montréal en statistiques, données compilées par Kelly Vu)

Les réalités dans Parc-Extension sont également touchées par une situation de marginalisation spatiale caractérisée par une stigmatisation du quartier et une exclusion sociale. Cette réalité frappe aux yeux sur la Figure 1.1 qui montre le contraste entre les espaces verts et la trame des rues de VMR, tournée vers elle-même, avec la densité urbaine de Parc-Extension. Le long du boulevard de l'Acadie, une clôture limite les passages entre Parc-Extension et VMR, entraînant également des effets de division symbolique. La ville de Mont-Royal a même utilisé cette clôture, jusqu'au début des années 2000, pour empêcher les enfants de Parc-Extension de passer l'Halloween aux maisons de ses riches citoyen·ne·s (Corriveau, 2021) (voir Figure 1.2).



Figure 1.2 Avertissement affiché par la VMR à l’occasion de l’Halloween

Source : (TVA nouvelles 2001, consulté le 14 décembre 2024)

Ce découpage des enjeux permet de caractériser Parc-Extension par un « enclavement multidimensionnel », soit spatial, socio-économique et symbolique. L’enclavement dans ce cas désigne :

Aussi bien le manque de continuité urbaine physique et les fractures spatiales au sein et entre les territoires, le manque d’intégration dans les réseaux physiques et la situation géographique périphérique, que des éléments plus symboliques comme la marginalité sociale, la situation d’exclusion ou la perception de la distance. L’enclavement d’un quartier correspond alors à « un processus concernant tout ou partie des habitants d’un espace qui, par choix ou par contrainte (absences de ressources économiques, sociales ou culturelles), ne parviennent à sortir de leur espace résidentiel » (Boquet 2008, 113). (Reiser, 2021b, p. 152)

Parc-Extension a souvent été perçu comme un quartier périphérique ou « péricentral » (Jolivet et Carré, 2017), séparé du centre mais surtout relégué en marge des dynamiques urbaines montréalaises, situation qui vient avec un manque d’investissement dans les infrastructures et la revitalisation urbaine. Historiquement un quartier ouvrier, Parc-Extension a en outre connu les effets de la désindustrialisation accompagnée par la fermeture d’usines et de manufactures et le déclin de ses activités industrielles. Cette situation en fait toutefois un environnement plus accessible aux populations à faibles revenus.

1.2 Un quartier d’intégration et un quartier tremplin

Parc-Extension a longtemps été un quartier tremplin pour beaucoup de nouveaux et nouvelles arrivant·e·s étant donné ses loyers qui sont longtemps restés abordables et son réseau communautaire engagé (Reiser 2021b). La composition actuelle du quartier est représentée par un grand nombre de résident·e·s de l’Asie du Sud (Inde, Bangladesh, Pakistan), qui ont surpassé la population grecque ces 20 dernières années (Poirier 2007). Malgré la diversité du quartier que

plusieurs chercheur·e·s ont tenté de caractériser, son rôle d'accueil et d'intégration est resté central (Dansereau, 1995 ; Poirier, 2007). Ainsi, un portrait de l'évolution du « peuplement ethnique » (Germain et Poirier, 2010) et de la situation du logement de Parc-Extension permet d'appuyer son rôle tremplin.

1.2.1 D'un quartier ethnique à un quartier multiethnique

La diversité au niveau de la population dans Parc-Extension a connu une évolution comparable à celle de Montréal, ce qui explique le nombre de recherches apparues sur le quartier à partir des années 1990 (Germain 2002). Plusieurs vagues d'immigration se sont succédées, dont celle venue de l'Europe qui « dominait le paysage ethnoculturel de la métropole jusqu'au milieu des années soixante-dix » (Germain et Blanc 1998, 141). La Grèce était le principal pays d'origine des immigrant·e·s à Parc-Extension (Dansereau, 1995). Cependant, à partir du début des années 1990, la population de Parc-Extension a commencé à se diversifier davantage, avec l'arrivée d'immigrant·e·s en provenance du Sud global, ce qui a changé le visage du quartier et de la ville. Malgré ces changements dans Parc-Extension, ses fonctions d'accueil et d'intégration se sont renouvelées à travers les années (Poirier, 2007). Le partage des espaces publics et des équipements collectifs démontre que les interactions entre les groupes sont distantes, mais paisibles (Poirier, 2007 ; Radice, 2010). Un marquage ethnique, identifié par la présence de commerces, de lieux de culte et d'organismes communautaires représentatifs des différentes couches de population, montre également que Parc-Extension, constitué d'un réseau de ressources, est un lieu d'intégration économique et un premier ancrage territorial pour les immigrant·e·s (Dufresne, 2013 ; Poirier, 2007).

Parc-Extension est doté d'un important réseau d'associations, mais qui a changé au courant des années et avec sa multiethnisation (Boudreau *et al.*, 2008). Cela s'illustre par une transformation de l'action communautaire, passant d'organismes autogestionnaires, notamment à l'époque de la présence grecque à Parc-Extension, à une intervention étatique qui reflète « une logique de prévention contre les risques de ruptures sociales associées à un affaiblissement de la cohésion sociale » (Boudreau et al. 2008, p. 14). Malgré les limitations économiques rencontrées, dues à une

redirection du financement depuis la période de transition dans l'action communautaire, le travail de nombreux organismes demeure utile et s'adapte aux réalités des résident-e-s (Prud'homme et Doyon, 2023 ; Reiser, 2021a). Une recherche récente sur l'organisme Afrique au Féminin met en lumière l'importance de son rôle. Cet organisme contribue et facilite l'intégration et l'inclusion des femmes immigrantes dans Parc-Extension et, plus largement, dans l'arrondissement, en mettant en œuvre des initiatives adaptées aux besoins de sa population cible. La chercheuse Chloé Reiser (2021a) met également en lumière l'importance de l'action communautaire pour le logement dans le quartier.

1.2.2 Le logement dans Parc-Extension

Les loyers abordables dans le quartier ont longtemps favorisé la mobilité sociale et spatiale des personnes immigrantes et nouvelles arrivantes, ce qui constitue l'une des principales raisons de son rôle tremplin. Or, les résident-e-s locataires sont confronté-e-s à plusieurs défis en matière de logement. Le caractère abordable est également en train de changer comme nous le verrons dans la prochaine section. Les caractéristiques de l'habitation dans le quartier sont liées à son développement (Dansereau, 1995). Après son annexion à Montréal en 1910, le peuplement du quartier a été initialement lent, mais a connu un essor rapide dans la période d'après-guerre. La construction de la gare, connue sous le nom de la Parc Avenue Station, a attiré progressivement des industries à proximité de la voie ferrée du CP, établissant ainsi le quartier comme un pôle d'attraction pour les travailleur-se-s qui ont largement choisi de s'y installer. Ce développement rapide, tant sur le plan industriel que résidentiel, a laissé des traces sur la configuration de l'habitation dans Parc-Extension. Le tissu résidentiel est principalement constitué de duplex et de triplex en rangée, qui caractérise le parc locatif de Parc-Extension. Le désinvestissement et le délaissement de celui-ci, en raison de son positionnement péricentral et de son enclavement, lui ont conféré l'avantage de proposer des loyers inférieurs à de nombreux autres quartiers de Montréal pendant longtemps. Les conditions de logement font cependant partie des grands enjeux. Chloé Reiser (2021a) indique qu'en 2016, la part des familles vivant dans un logement de taille insuffisante est de 19,8% contre 4,8% dans le reste de la ville et que 10% des logements nécessitent

des réparations majeures. Selon un rapport du Collectif de recherche et d'ACtion sur l'habitat (CRACH) rédigé par Chloé Reiser (2019), l'insalubrité liée aux conditions de logement pouvant « porter atteinte à la santé, à la sécurité et au bien-être des occupants » (Reiser, 2019, p. 13), est fortement associée à des facteurs de vulnérabilité sociale et économique. En plus de l'état d'insalubrité d'une partie du parc locatif, il existe un manque de logements sociaux dans Parc-Extension. Dans le même rapport, le CRACH démontre qu'il existe un lien entre les mécanismes spéculatifs, la gentrification des quartiers comme Parc-Extension et l'insalubrité :

Pour les bâtiments avec un fort potentiel de valorisation (dû le plus souvent à leur localisation centrale et leur connexion aux réseaux de transport), les propriétaires laissent leurs propriétés se détériorer en attendant une augmentation des prix immobiliers. S'ensuivent alors des rénovations et l'expulsion des derniers occupants. Ces évictions de locataires déguisées permettent aux propriétaires de renouveler leur bail après les travaux et d'augmenter les loyers. Ces pratiques prédatrices compromettent l'accessibilité au logement abordable et participent à l'augmentation générale des loyers dans les quartiers. Elles sont révélatrices de ce que Neil Smith appelle la théorie du *rent gap* (ou différentiel de rente foncière) qui montre comment la gentrification s'inscrit dans des cycles d'investissement, de désinvestissement et de réinvestissement des espaces urbains (Smith 1987). Le différentiel de rente foncière désigne la différence entre ce que rapporte un terrain à un moment donné et ce qu'il pourrait rapporter si on transformait l'usage du sol. (Reiser, 2019, p. 16)

Si les propriétaires participent directement à la spéculation par leurs actions, le CRACH identifie les acteurs publics comme des facilitateurs. Parc-Extension ayant traversé une longue période de désinvestissement et de délaissement (Jolivet et Reiser, 2022 ; Poirier, 2007), semble correspondre à cette description :

D'après plusieurs comités logement, les acteurs publics participent à cette spéculation en limitant les investissements aux zones les plus attractives et en réduisant leurs dépenses dans les espaces les plus défavorisés. Ce manque d'action de la part des acteurs publics encourage le délaissement de certains immeubles voire d'espaces entiers tout en préparant

leur revalorisation à venir. On note chez certains acteurs publics et porteurs de projets d'aménagement des discours sur les quartiers abandonnés, délaissés qui mettent ensuite en valeur la reconquête. (Reiser, 2019, p. 16)

1.3 Un quartier en gentrification

Parc-Extension est frappé depuis quelques années par des processus de gentrification caractéristique des quartiers péricentraux nord-américains (Jolivet et Carré, 2017). Nous reviendrons sur les définitions de ces processus dans le chapitre suivant. Comme nous le verrons, ces processus ont des racines systémiques et des impacts matériels et symboliques pour les populations résidentes.

1.3.1 Les processus de gentrification dans Parc-Extension

Les recherches effectuées dans le quartier depuis 2018 offrent une compréhension des processus de gentrification, notamment la gentrification étudiante et la gentrification verte (Baumann *et al.*, 2021 ; Jolivet *et al.*, 2022 ; Jolivet et Reiser, 2022). La gentrification verte, qui vient du terme *ecological gentrification* (Dooling 2009), est un processus à travers lequel des améliorations environnementales dans les zones urbaines défavorisées et souvent habitées par des communautés racialisées, entraînent une augmentation de la valeur économique, mais aussi sociale du quartier et, par extension, le déplacement des populations établies (Goossens *et al.*, 2020 ; McClintock, 2018 ; McClintock *et al.*, 2021). La gentrification étudiante, pour sa part, résulte de l'arrivée massive d'étudiant·e·s entraînée par des investissements institutionnels (Revington 2022a; 2022b). Bien que ces dernier·e·s puissent faire partie de groupes marginalisés, disposant habituellement de revenus plus faibles que d'autres populations, ce phénomène entraîne néanmoins une hausse des loyers, le déplacement de résident·e·s, ainsi que l'apparition de nouvelles pratiques et modes de vie contrastant avec ceux établis par les habitant·e·s des quartiers en transformation. La littérature démontre en outre que les différentes dynamiques de gentrification ne sont plus indépendantes des uns des autres. Depuis les trente dernières années, elles s'inscrivent dans des processus plus larges,

tels que la gentrification induite par le marché privé et l'implantation de grands projets urbains (Davidson et Lees, 2010 ; Hackworth et Smith, 2001). Ces projets, souvent présentés sous le prisme de la revitalisation ou du développement économique, mettent en lumière le rôle central des politiques publiques dans la transformation des quartiers. Je reviendrai là-dessus dans le deuxième chapitre. Les interventions urbaines, qu'elles prennent la forme d'investissements dans les infrastructures, de projets environnementaux ou qui combinent la volonté d'attirer de nouveaux savoirs et de nouvelles populations liées aux domaines de la créativité et de l'innovation, sont justifiées par des objectifs de modernisation et d'attractivité de la ville (Davidson et Lees 2005, 2010). À Montréal, ces dynamiques s'inscrivent dans un mécanisme de métropolisation où la Ville cherche à stimuler son développement économique et à accroître sa compétitivité à une échelle internationale (Hamel et Jouve, 2008), tout en générant de nouvelles inégalités à l'échelle locale (Jolivet et Carré, 2017 ; Rose, 2010).

Dans Parc-Extension, ces processus sont nourris par l'entrelacement complexe de la gentrification étudiante et de la gentrification verte, contribuant ainsi au déplacement des populations locales (Jolivet et Reiser, 2022). La gentrification dans le quartier repose ainsi sur des politiques publiques qui s'articulent autour de décisions et d'initiatives visant à revitaliser cette partie de la ville. Ces politiques incluent des actions et un discours axés sur l'environnement, ainsi que des mesures visant la valorisation du savoir (Jolivet et Carré, 2017). Ensemble, ces efforts, issus des volontés de métropolisation, transforment le quartier et les espaces environnants en un nouveau pôle de développement économique. Parc-Extension n'est d'ailleurs pas un cas isolé. Dans le nord de Montréal, la transformation de l'ancienne carrière Miron en Complexe environnemental de Saint-Michel visait également à contribuer à l'attractivité et la compétitivité de la ville. Ce faisant, les populations de Saint-Michel, majoritairement d'origine maghrébine, haïtienne et asiatique, se sont retrouvées au cœur de dynamiques internationales qui exacerbent les inégalités sociospatiales et accentuent leur vulnérabilité face aux pressions exercées par une revitalisation planifiée (Jolivet et Carré 2017).

Pour Parc-Extension, c'est le projet du campus MIL, le secteur en bleu foncé sur la Figure 1.3, et l'initiative du plan de développement urbain, économique et social (PDUES) du secteur Marconi-Alexandra, le secteur en bleu pâle sur la même figure, qui contribuent à l'intensification des

dynamiques de gentrification. Au début des années 2000, l'UdeM a acquis la gare de triage du CP situé à la lisière industrielle du quartier avec l'approbation et l'aide d'un financement public. Le secteur Marconi-Alexandra, en prolongement à Parc-Extension, subissait déjà à l'époque, des transformations importantes, marquées par un changement significatif de son statut initial de quartier industriel vers une redéfinition en tant que pôle de l'intelligence artificielle. Cécile Poirier (2007) mettait déjà de l'avant, en 2007, la « transformation du secteur industriel à la lisière du quartier » comme pouvant « amorcer d'autres pratiques du territoire par de nouveaux résidents » (p. 66). Près de 15 ans plus tard, ses hypothèses semblent se confirmer, notamment à la lumière des recherches actuelles sur les processus de gentrification dans le quartier (Comité d'action de Parc-Extension, 2021 ; Jolivet *et al.*, 2022 ; Jolivet et Reiser, 2022 ; Parc-Extension Community-Based Action Research Network, 2022). Les processus actuels, identifiés comme des initiatives de revitalisation, entraînent des coûts importants pour les habitant·e·s de Parc-Extension (Guay *et al.*, 2019).

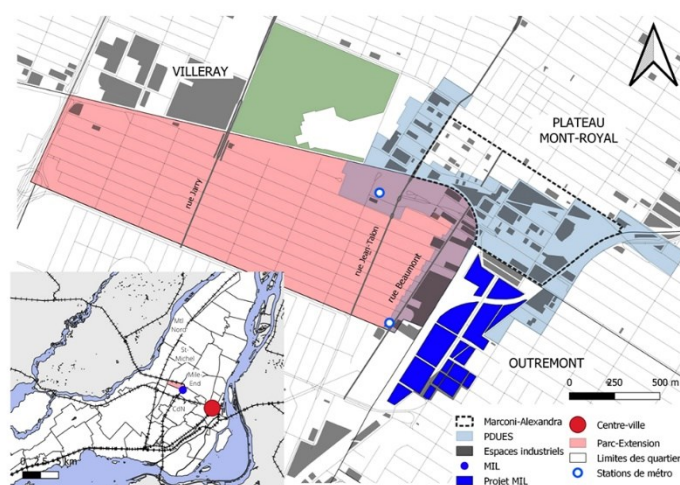


Figure 1.3 Carte du projet MIL et du PDUES

Source : (Tiré de Jolivet et Reiser (2022), conception : V. Jolivet et C. Reiser, 2022 ; réalisation : Y. Baumann)

1.3.2 Le projet MIL (2006-2032)

Le projet MIL est un projet d'implantation d'un campus de l'UdeM sur le site de l'ancienne gare de triage d'Outremont, appartenant au CP, un site situé à l'est de Parc-Extension contigu à l'espace industriel de l'avenue Beaumont et traversé par la voie ferrée. Le projet est composé d'un aménagement mixte, qui en fait un quartier, comprenant des bâtiments dédiés à l'enseignement et la recherche, des résidences, des espaces publics et des espaces verts. Le campus universitaire est situé dans l'arrondissement d'Outremont, mais l'ensemble du site se positionne également à la convergence des arrondissements du Plateau-Mont-Royal, de Rosemont-La Petite-Patrie, de Villeray - Saint-Michel - Parc-Extension et de la ville de Mont-Royal. L'UdeM s'est portée acquéreuse du terrain de la gare d'Outremont en 2006 dans l'optique d'y établir son nouveau campus. Bien qu'elle ait effectué la transaction et agi en tant qu'agent de développement du projet, l'université dispose d'une enveloppe budgétaire de 350 millions de dollars à laquelle ont contribué les trois paliers gouvernementaux (fédéral, provincial et municipal). De plus, une densification immobilière significative est observée autour du site, témoignant de la participation de promoteurs privés dans la formation du « nouveau quartier » (Letarte, 2019). L'UdeM aspire à placer le campus MIL au rang des sites d'enseignement postsecondaire parmi « les plus avant-gardistes en Amérique du Nord »¹. L'université vise également à créer un projet de « réaménagement urbain en plein centre de l'Île de Montréal, le cœur battant d'un jeune quartier de la nouvelle économie où se côtoient étudiants, citoyens, chercheurs, entrepreneurs et innovateurs »².

Plusieurs phases ont été prévues pour le projet MIL qui s'étendent de 2005 à 2032 (voir Figure 1.4). D'abord la planification du projet accompagné d'une première consultation publique qui permettait de mener à l'adoption du plan d'aménagement. Ensuite la construction du campus se divise en deux chantiers. La première comprenait la décontamination et la préparation du site pour l'implantation des principales infrastructures, y compris une partie des bâtiments dédiés à l'éducation et la recherche, des lieux publics, des zones de verdissement et l'aménagement des axes de transport contribuant à la consolidation du campus aux milieux environnants, à savoir l'avenue Thérèse-Lavoie-Roux et un espace public, la promenade bleue, qui emprunte la passerelle Marcelle-et-Jean-Coutu. Ce chemin relie la station de métro de l'Acadie, sur l'avenue Beaumont,

¹ <https://campusmil.umontreal.ca/> consulté le 14 décembre 2024

² *Ibid*

au campus MIL. Ce premier chantier de construction a permis d'inaugurer le campus, mais un deuxième chantier qui a été soumis à une consultation publique en 2021, est en voie de planification. L'objectif est d'ajouter deux autres pavillons en plus d'une école primaire. Cette école accueillera des élèves d'Outremont, en plus de répondre à la demande anticipée générée par la nouvelle zone résidentielle en construction.

En plus des infrastructures d'enseignement, une importante partie du campus MIL est dédiée à l'habitation. Dans la documentation la plus récente datée de 2022, il est possible d'y lire que depuis la requalification du site qui a débuté en 2012, la construction de « logements locatifs privés » ont permis d'y accueillir de premiers habitants à l'intérieur de ce secteur, mais que d'autres types d'habitation sont prévus comme d'autres logements locatifs ainsi que des « logements sociocommunautaires » qui demeurent à l'étude (Office de consultation publique de Montréal 2022, 7). De plus, des parcs, du verdissement, ainsi qu'une portion inutilisée du site transformée en jardins communautaires et en espace pouvant accueillir des événements à vocation éducative, les Projets éphémères, sont intégrés au site et permettent de contribuer aux objectifs de durabilité de l'UdeM³. Aujourd'hui, l'université a débuté son deuxième chantier pour entamer la troisième phase du projet d'ici 2032. L'ensemble du développement constitue ce nouveau campus et un nouveau quartier⁴.

³ <https://campusmil.umontreal.ca/espace-citoyen/les-projets-ephemeres/> consulté le 15 décembre 2024

⁴ https://campusmil.umontreal.ca/portfolio_page/campus-mil-pierre-dassise-dun-tout-nouveau-quartier/ consulté le 15 décembre 2024



Figure 1.4 : Ligne du temps du Projet MIL

Source : (Tiré de Jolivet et Reiser (2022), réalisation : C. Reiser et V. Jolivet, 2022 ; Sources : Information travaux, Direction d'urbanisme, 2019 ; entretiens, 2019)

1.3.3 PDUES du secteur Marconi-Alexandra, Atlantic, Beaumont, De Castelnau

Un PDUES développé en 2013 sert de guide aux transformations de ce secteur situé entre les avenues Marconi, Alexandra, Atlantic, Beaumont et De Castelnau, un secteur industriel qui s'est développé et construit en lien avec la présence du chemin de fer du CP. Ce territoire, considéré comme « fragmenté » par le tracé du chemin de fer, crée une grande aire industrielle à la jonction de plusieurs arrondissements séparés les uns des autres par cette infrastructure. L'air d'intervention visée par ce PDUES se partage entre le quartier Parc-Extension, le secteur Marconi-Alexandra dans l'arrondissement de Rosemont-Petite-Patrie, le Mile-End dans l'arrondissement du Plateau-Mont-Royal et l'arrondissement d'Outremont. Le territoire du PDUES est donc étroitement lié au projet MIL et il touche directement Parc-Extension, notamment par les avenues Beaumont et De Castelnau. Voyant un potentiel économique dans cette zone marquée par le même déclin des activités industrielles que les autres quartiers centraux de Montréal, ce projet a été élaboré en 2013 par la Ville de Montréal, en collaboration avec les quatre arrondissements concernés (Office de consultation publique de Montréal, 2013). Le territoire est également un prolongement du nouveau

quartier du campus MIL qui était, à ce moment-là, dans son premier chantier de construction. Le potentiel du secteur est présenté ainsi :

Les multiples projets résidentiels de construction récente dans les milieux adjacents et l'émergence de nouvelles entreprises annoncent un regain de vitalité et d'intérêt pour le territoire, mais aussi sa mutation. Plusieurs bâtiments industriels ont été transformés en copropriétés résidentielles dans les zones à vocation mixte. D'autres abritent maintenant des entreprises dans les domaines de la création, du design et des technologies de l'information. L'édification d'un quartier universitaire et résidentiel sur le site acquis par l'Université de Montréal contribuera certainement à cet essor. (Service de la mise en valeur du territoire, 2013, p. 7)

L'arrondissement Rosemont-Petit-Patrie a également contribué à la consolidation de cette tendance à travers plusieurs interventions de l'ordre de l'urbanisme, visant à créer l'image, ou au *rebranding*, d'un quartier créatif depuis avant même d'être visé par le PDUES (Sprague et Rantisi, 2018). Par exemple, par l'embellissement de l'emprise publique ou la création d'espaces temporaires dédiés à des événements artistiques. Une réorganisation de la circulation ainsi que du stationnement dans le quartier a également eu comme effet d'ajouter de la pression sur les employé-e-s des manufactures restantes. Le quartier a donc agi comme un levier pour renforcer le projet du PDUES, mais aussi celui du MIL. Inversement, ces deux projets ont eu un impact significatif sur la consolidation de la vocation créative du quartier positionnant cette zone comme un ensemble cohérent doté d'un potentiel économique pour la Ville.

Au niveau des stratégies de développement, d'interventions et d'aménagements qui apparaissent dans le PDUES, l'ensemble vise à répondre à la vision de faire du « territoire un milieu dynamique, ouvert et éclectique, où se côtoient travailleurs, créateurs et résidants » (Service de la mise en valeur du territoire, 2013, p. 9). Les initiatives sont axées sur l'économie créative, soit les arts visuels et numériques, les services de technologies de l'information, des communications, des sciences de la vie et de la santé ainsi que les inventions et la fabrication légères. On voit aussi l'importance de la mixité, de la diversité et du développement durable dans le plan qui influencent les aménagements et espaces publics planifiés. Des interventions urbaines découlant directement du PDUES ont fait

leur apparition dans Parc-Extension depuis 2021, dont le parc Dickie-Moore entre les avenues de l'Épée et Beaumont et l'embellissement de son emprise publique, ainsi que la traverse à niveau dans l'axe des rues Ogilvy et De Castelnau que j'appellerai le passage Ogilvy dans ce mémoire.

1.3.4 Préoccupations des citoyens et citoyennes

En raison des ajustements requis dans le cadre du PDUES et du projet MIL, impliquant des modifications au Plan d'urbanisme de la Ville de Montréal et au règlement d'urbanisme, les projets ont été soumis à une audience publique conformément à la Charte de la Ville de Montréal. L'audience pour le PDUES a été présentée en 2012 (OCPM 2013), alors que pour les deux chantiers du campus MIL, les consultations ont eu lieu en 2006 et en 2021 (OCPM 2007; 2022).

L'Office de consultation publique de Montréal (OCPM) « est un organisme indépendant qui réalise les mandats de consultation publique confiés par le conseil municipal ou le comité exécutif de la Ville de Montréal. Il est chargé de recueillir l'opinion des citoyen-ne-s et des parties prenantes concernées sur divers sujets. Ses employés et commissaires ne sont ni des élus ni des employés municipaux et mènent les débats en toute neutralité »⁵. Le processus de consultation publique a encouragé les communautés résidentes, les organismes, entreprises, soit toutes entités qui étaient informées et se sentaient concernées par les projets à participer. Ce qui leur a permis d'exprimer leurs avis, inquiétudes, besoins et recommandations sur plusieurs aspects des aménagements et du projet et de possiblement l'influencer. Un résumé des préoccupations et des opinions reliées aux trois projets permet de comprendre la mobilisation consolidée par les regroupements communautaires de Parc-Extension.

En plus des rapports de consultations publiques publiés par l'OCPM (2007; 2013; 2022), plusieurs mémoires présentées à la commission par des organismes communautaires de Parc-Extension, dont celui du Regroupement en aménagement de Parc-Extension (RAMPE) (2007) regroupant plusieurs organismes locaux et ceux du Comité d'action de Parc-Extension (CAPE) (2007; 2021) ont été

⁵ <https://ocpm.qc.ca/fr/a-propos> consulté le 15 décembre 2024

consultés. Ceux-ci ont fait part de leurs inquiétudes face au projet pour les résident·e·s du quartier, tous dévoilant ensemble les efforts que les acteurs et actrices ont déployés pour atténuer les effets des projets. Trois aspects spécifiques ont été sélectionnés parmi l'ensemble des avis reçus entre 2007 et 2021, parce qu'ils offrent un aperçu des impacts des projets sur Parc-Extension ainsi que de la mobilisation menée par des organismes du quartier. Les trois grandes préoccupations exprimées et traitées au courant des consultations sont 1) le traitement local MIL, 2) le retrait des logements étudiants et 3) la gentrification accélérée de Parc-Extension. Ces groupes dénoncent le « manque d'engagement » de l'UdeM face à ces préoccupations dans le développement et l'implantation du campus MIL.

Tout d'abord, l'échelle du projet, abordée dès la première consultation, reste un sujet récurrent dans les avis exprimés au fil du temps. Ce problème d'échelle découle du fait que le projet MIL a été initialement traité localement et limité à l'arrondissement d'Outremont, malgré son envergure métropolitaine. De plus, l'UdeM n'a pas suffisamment pris en compte les répercussions du projet sur les quartiers limitrophes, notamment celui de Parc-Extension. L'OCPM a formulé cette préoccupation ainsi :

À la lumière de nombreux échanges au cours de l'audience, il apparaît évident que le premier interlocuteur du promoteur a été l'arrondissement Outremont et que la ville centre n'a amorcé le processus de concertation avec les autres arrondissements concernés qu'une fois cette première étape terminée. Or, le projet a d'abord et avant tout une envergure panmontréalaise. [...] Il eût fallu procéder à l'inverse et traiter le projet comme un secteur de planification détaillée au plan d'urbanisme (Doc.9.5.3). À cette fin, des études contextuelles s'imposent de même qu'un leadership de la ville centre. Cette inscription panmontréalaise n'est pas du ressort du promoteur qui reste confiné par les limites de son projet, mais de la ville centre puisqu'on est devant un objet d'intérêt d'agglomération. (OCPM 2007, p. 25)

Effectivement, même si l'UdeM s'est conformée aux obligations établies par la Charte de la Ville, le projet concernait une modification aux règlements d'urbanisme spécifique pour l'arrondissement d'Outremont. Cela démontre un manque de considération de l'ampleur des impacts du projet sur

les quartiers avoisinants. En conséquence, il a fallu que l'UdeM ajuste sa démarche de concertation dès le départ pour mieux prendre en compte les potentiels de développement pour l'ensemble des quartiers concernés. L'OCPM a donc mandaté la mise en place d'un processus de concertation entre les paliers municipaux concernés, l'UdeM et les interlocuteurs locaux, après la première concertation de 2007 et préalablement à l'adoption du projet et du plan de développement. Or, même en vertu de ces recommandations, le plan d'aménagement du campus adopté en 2011 « n'a pas réellement intégré les considérations soulevées par les groupes de résidents et des militants de Parc-Extension. [...] Les demandes de mitigation des impacts de ce projet en matière de gentrification, et notamment les demandes de création de logements sociaux et de résidences universitaires, ne furent pas écoutées » (Jolivet et Reiser, 2022, paragr. 28). Le manque de volonté de collaboration avec les communautés de Parc-Extension et le défaut de reconnaissance de la responsabilité sociale de l'UdeM concernant l'augmentation des prix des loyers dans Parc-Extension, ont été critiqués tout au long des projets par les acteur·trice·s de la communauté locale (Projet de cartographie anti-éviction de Parc-extension 2020; CAPE 2007, 2021a).

Par ailleurs, le désengagement de l'université dénoncé par le réseau communautaire est également illustré par le retrait unilatéral des résidences abordables pour étudiant·e·s qui figuraient dans le premier concept d'aménagement présenté en 2007, malgré les démonstrations continues du besoin de considération des problématiques liées au logement dans le quartier au fil du temps. Le Projet de cartographie anti-éviction de Parc-Extension a révélé que « parmi les trente et un mémoires avec présentation orale [lors du processus de consultation du PDUES en 2013], vingt-six d'entre eux appellent au développement de logements abordables, sociaux, coopératifs et étudiants, tandis que dix-neuf d'entre eux proposent des mesures afin de s'attaquer à la pénurie de logements abordables et de qualité dans le secteur » (Projet de cartographie anti-éviction de Parc-extension, 2020, p. 28). Les résidences étudiantes faisaient partie de cette demande de solutions de logement pour désamorcer la pression exercée par les nouvelles populations et contribuer à la demande créée par les étudiant·e·s dans le parc locatif de Parc-Extension. En 2017, l'UdeM a néanmoins procédé à la mise en vente d'une partie de ses terrains qui avaient été réservés pour son volet logement, confiant la responsabilité du logement abordable et étudiant à la compagnie privée de développement résidentiel Mondev (Charest, 2018).

Finalement, l'accélération de la gentrification de Parc-Extension illustre le manque d'engagement de l'UdeM (Projet de cartographie anti-éviction de Parc-extension, 2020). Plusieurs recherches permettent de mettre en évidence la gentrification du quartier et le rapport *MIL façons de se faire évincer* (Projet de cartographie anti-éviction de Parc-extension, 2020) décrit de manière détaillée la pression qu'exerce le campus sur le parc locatif du quartier. Ce rapport montre que le portrait résidentiel de Parc-Extension depuis l'inauguration du campus MIL révèle une accélération des avis d'éviction, des reprises de logements et des rénovictions signalées et traitées par le CAPE qui associe directement cette tendance à l'ouverture du campus MIL.

Les « évictions et l'arrivée sur le marché locatif d'annonces de logement ciblant les étudiante·s et les jeunes professionnel·le·s » (Projet de cartographie anti-éviction de Parc-extension, 2020, p. 20) montrent la tendance actuelle du marché locatif dans le quartier. En effet, des données des recensements de Statistique Canada de 2006 et de 2016, couvrant approximativement la période entre l'acquisition du site par l'UdeM et le début des constructions, montrent que « le pourcentage de la population de Parc-Extension disposant d'un baccalauréat ou plus est passé de 15 % à 21 %, tandis que le pourcentage de ménages dont les revenus totalisent 80 000 \$ ou plus a augmenté de 4.6 % à 16.5 % entre ces deux périodes » (*Ibid.*). Cette pression résidentielle s'exerce sur la population du quartier qui conjugue déjà avec des obstacles et des défis entrelacés et associés au racisme systémique, au processus d'immigration et à la précarité économique (Table de quartier de Parc-Extension *et al.*, 2019).

Un article de 2022 met finalement en lumière le déplacement direct et symbolique des résident·e·s qui est en jeu à Parc-Extension (Jolivet *et al.*, 2022). L'équipe de recherche s'est à la fois appuyée sur différentes données d'entretiens et une analyse d'annonces du marché locatif à Montréal sur diverses plateformes en ligne de 2019 à 2021. Elle soutient qu'en plus d'une transformation du marché locatif, les changements reliés au coût des loyers affectent comment les locataires et les commerçant·e·s se sentent dans le quartier. Il existe une crainte de voir se produire un démantèlement des ressources communautaires associées aux restaurants et commerces locaux et aux différents organismes. Finalement, les dynamiques entre propriétaire et locataires, marquées par des cas de discrimination persistants depuis longtemps, se sont aggravées. L'article démontre

que les tensions reflètent les conclusions d'autres chercheur·e·s sur le déplacement relié à la race et la classe telles que décrites par la citation suivante :

Gentrification processes tend to gradually replace racialized tenants with more affluent white people (Anderson, 2021) and students have been described as apprentice gentrifiers (Smith & Holt, 2007), leading to physical dislocation and increasing “out of place-ness” for existing residents (Atkinson, 2015; Davidson, 2008). (Jolivet *et al.*, 2022, p. 12)

Ce premier chapitre avait pour objectif de présenter le quartier de Parc-Extension et de situer le contexte dans lequel s'inscrit ce mémoire. Il met en lumière le rôle central de ce quartier pour les individu·e·s à faible revenu, souvent immigrant·e·s et racialisé·e·s, en tant qu'espace d'intégration économique et sociale. Cependant, ce rôle est en mutation en raison des processus de gentrification qui touchent le quartier, soulignant ainsi la pertinence d'une analyse des dynamiques raciales dans ces transformations.

CHAPITRE 2 : CADRE THÉORIQUE

Cette recherche examine les processus de gentrification à partir d'un angle critique, en s'appuyant sur une littérature en études urbaines et en études critiques sur la race. Dans un premier temps, je présente les approches dominantes utilisées pour analyser la gentrification, en mettant en lumière leurs contributions, mais également leurs limites, particulièrement en ce qui concerne l'intégration des dimensions raciales dans la recherche. Ensuite, j'aborde le concept du déplacement, en élargissant son cadre d'analyse pour dépasser la définition classique qui se limite à une perte physique. En mobilisant des travaux sur les dimensions symboliques du concept, j'explore comment le déplacement s'inscrit dans un processus plus large d'appropriation et de transformation des espaces. Je termine ce chapitre en montrant que la quotidienneté constitue un prisme essentiel pour analyser les expériences vécues des personnes dans un quartier en transformation, ainsi que les tensions et les résistances qui émergent face aux dynamiques de gentrification. Ce cadre permet d'intégrer une lecture critique des inégalités raciales et sociales qui sous-tendent ces processus dans Parc-Extension.

2.1 La gentrification dans la littérature

La gentrification, un concept introduit pour la première fois par Ruth Glass en 1964, désigne un processus de transformation urbaine marqué par le retour graduel des familles issues des banlieues vers les centres-villes. Ce phénomène engendre des changements dans les zones urbaines concernées, souvent au détriment des populations historiquement marginalisées et racialisées, qui avaient été reléguées dans ces quartiers. Dans le contexte nord-américain, les États-Unis ont été particulièrement marqués par les processus de gentrification, façonnés en grande partie par des politiques et pratiques racistes mises en place durant l'ère ségrégationniste (Massey et Denton, 2003). Ces politiques ont systématiquement dévalorisé certaines zones urbaines entraînant une division spatiale et sociale des communautés racialisées poussées vers des quartiers précarisés. Le réinvestissement de ces quartiers par les populations plus privilégiées, comme cela a été observé dans plusieurs villes américaines, a fait l'objet de nombreuses études contribuant à l'avancement

des travaux théoriques et empiriques sur la gentrification (Lees *et al.*, 2010). La gentrification ne se limite plus à ce phénomène initialement défini par Ruth Glass, alors que les angles d'analyse se sont multipliés, intégrant des dimensions économiques, sociales, culturelles et politiques pour mieux saisir la complexité de ce processus et ses impacts variés sur les populations et les territoires concernés.

Certain·e·s chercheur·e·s mettent en évidence le rôle moteur joué par des facteurs culturels, structurels et institutionnels, au-delà de la simple richesse individuelle, dans les dynamiques de gentrification observées. David Ley (1996) introduit ainsi le concept de « nouvelle classe moyenne » pour désigner ces gentrificateur·trice·s, comme les artistes, qui se distinguent de la classe moyenne traditionnelle, telle qu'identifiée dans les analyses plus classiques de Ruth Glass. Caractérisée par des goûts et des pratiques souvent liées à l'art ou à un style de vie urbain, tel que promu par Jane Jacobs (1991), et par un attrait pour les paysages résidentiels post-industriels en déclin, cette nouvelle classe moyenne exerce une influence significative sur les transformations socio-économiques et spatiales des quartiers centraux (Zukin, 2008). Ces processus révèlent ainsi une dynamique complexe, où les intérêts culturels et économiques s'entremêlent pour redéfinir les espaces urbains, souvent au détriment des populations locales préexistantes. Ces facteurs incluent par exemple le capital culturel, alors les artistes agissent comme des leviers de la transformation urbaine (Zukin, 1982b). Les politiques publiques, telles que les incitatifs fiscaux pour la rénovation de bâtiments anciens ou les investissements dans les infrastructures culturelles, ont contribué à l'implantation d'artistes dans les quartiers ouvriers et racialisés en déclin. L'évolution des normes sociales et des goûts, notamment l'attrait pour les espaces « authentiques » souvent liés aux éléments des cultures urbaines (arts, musique, cuisine, etc.) créés par les communautés noires, hispanophones, asiatiques et d'autres groupes racialisés, joue un rôle déterminant de ces processus (Brown-Saracino, 2004 ; Zukin, 2008, 2014).

D'autres chercheur·e·s ont abordé la gentrification sous un angle critique qui a permis d'élargir les catégories d'analyse en distinguant notamment les travaux axés sur ses causes structurelles et ses conséquences sociales et spatiales. Neil Smith (1979; 1996) se démarque par sa théorie de l'écart de loyer (*rent-gap*) qui joue un rôle clé dans l'analyse des dynamiques de désinvestissement et de

réinvestissement des quartiers. Selon cette théorie, la gentrification s'ancre dans un modèle économique et résidentiel où l'écart croissant entre la valeur actuelle des loyers dans un quartier en déclin et leur valeur potentielle après rénovation crée des opportunités lucratives pour les investisseurs. En inscrivant ce processus dans les logiques structurelles du capitalisme, Neil Smith met en lumière les injustices socioéconomiques qui en découlent, en soulignant la manière dont les forces du marché exploitent les espaces urbains au détriment des populations locales, souvent vulnérables. Son travail propose ainsi une lecture critique et systémique de la gentrification, en la reliant aux mécanismes plus larges de l'économie urbaine capitaliste.

Encore aujourd'hui, le travail de Neil Smith demeure essentiel pour maintenir une perspective critique au sein des études sur la gentrification. À partir de la fin des années 1980, on observe un changement progressif dans la manière de percevoir la gentrification avec de moins en moins de recherches se concentrant sur ses effets négatifs, ce qui a contribué à évacuer la perspective critique des études sur la gentrification (Slater, 2006). Les raisons de ce contournement résideraient dans:

The current era of neoliberal urban policy, together with a drive towards homeownership, privatization and the break-up of 'concentrated poverty' (Crump, 2002), has seen the global, state-led process of gentrification via the promotion of social or tenure 'mixing' (or 'social diversity' or 'social balance') in formerly disinvested neighbourhoods. (Slater, 2006, p. 749)

En d'autres mots, les transformations néolibérales, ainsi que les mouvements de métropolisation qui touchent plusieurs parties du monde, dont l'Amérique du Nord (Harvey 1989), ont modifié le paysage de la gentrification de la plupart des villes (Hackworth et Smith, 2001). L'approche entrepreneuriale, facilitée par l'essor du marché privé, a notamment accentué l'influence des interventions étatiques visant à augmenter leur attractivité au sein d'un marché global en compétition, par la revalorisation et la transformation urbaine (Davidson et Lees, 2005). Cependant, des chercheur·e·s ont démontré que la mixité sociale ne représente pas une solution au désinvestissement et à la dégradation urbaine, et ont souligné au passage les effets négatifs des « classes moyennes » sur les groupes de résident·e·s établi·e·s (Davidson, 2008 ; Rose, 2006). Ces

effets négatifs sont visibles dans la diminution du respect des droits résidentiels et de la place symbolique de ces derniers.

Ainsi, une revue des nombreux travaux sur la gentrification permet de constater la complexité de ce phénomène et des dynamiques qui la sous-tendent. En qualifiant la gentrification de « concept chaotique », Damaris Rose (1984) insiste sur le fait que ce phénomène peut avoir des effets très différents selon le contexte, le type de quartier, les politiques publiques en place et les groupes impliqués. Il n'y a donc pas un modèle unique de gentrification, mais elle peut se manifester de manières différentes d'un lieu à l'autre. Il appartient au ou à la chercheur·e de définir précisément les contours du phénomène qu'il ou elle souhaite étudier en tenant compte de la diversité des dynamiques en jeu et de la spécificité du contexte urbain. Cette approche permet de rendre compte de la pluralité des formes de gentrification, d'identifier ses causes et ses effets et d'éviter les généralisations simplistes qui pourraient masquer la diversité des réalités vécues par les populations concernées.

2.1.1 La gentrification et la race

En plus des perspectives présentées ci-dessus, un autre angle d'analyse critique est celui qui discute de l'inscription du système racial au sein des processus de gentrification (Kent-Stoll, 2020). Selon Peter Kent-Stoll (2020), si la plupart des travaux identifiés ci-dessus mentionnent l'aspect de la race, ils n'y apportent pas une attention suffisante. Il leur manque une analyse approfondie des processus raciaux qui accompagnent la gentrification et ses conséquences.

Une revue de la littérature portant uniquement sur les États-Unis entre 1970 et 2019, révèle une compréhension implicite des associations entre la race et la gentrification, sans toutefois expliciter pourquoi, et surtout comment, ces processus interagissent et influencent la division raciale de l'espace (Fallon, 2021 ; Kirkland, 2008). Peter Kent-Stoll (2020) et Margaret Ellis-Young (2022) soulignent que les travaux précurseurs établissent tous un lien avec la race, mais qu'ils ne s'attardent pas à comprendre comment elle est construite à travers ces processus. Conséquemment,

le concept de race demeure sous-théorisé dans ces travaux et compris comme une identité fixe, plutôt que comme une construction sociale.

Par exemple, les travaux de Neil Smith (1996) explorent le rôle de la racialisation dans la gentrification expliquant que la déshumanisation et la racialisation des classes populaires jouent un rôle fondamental dans la dévalorisation économique et symbolique des zones urbaines. Ces quartiers, perçus comme « dégradés » ou « indésirables », sont dévalorisés non seulement en raison de leur état physique ou économique, mais aussi en raison des représentations sociales négatives qui sont associées aux populations qui y habitent. Il montre aussi que cette dévalorisation prépare le terrain pour des dynamiques de « dépossession » et de déplacement des populations marginalisées. Cependant, bien qu'il reconnaisse l'importance de la racialisation dans ces dynamiques, son approche reste centrée sur une analyse économique des processus de gentrification. Il ne théorise pas pleinement la race en tant que structure sociale et n'approfondit pas la manière dont la race façonne et est façonnée par les processus économiques.

Pour sa part, les recherches de Sharon Zukin (2010; 1982b; 2008; 2014) permettent de comprendre les effets de la gentrification sur les déplacements culturels des populations racisées. Sharon Zukin met en lumière l'existence d'une compréhension racialisée des espaces au sein des processus de revalorisation des quartiers. C'est-à-dire que certains aspects de la culture locale établie d'un quartier peuvent souvent être appréciés par les nouvelles populations et sont commercialisés comme stratégie de rebranding par des acteur·trice·s public·que·s et privé·e·s pour augmenter l'attractivité de ces quartiers. Cette valorisation culturelle, toutefois, s'accompagne d'une appropriation sélective de certaines pratiques, jugées compatibles avec la vision esthétique et économique des quartiers revalorisés, qui sont mises de l'avant et célébrées, tandis que d'autres caractéristiques continuent à être exclues. Ces dynamiques renforcent ainsi l'exclusion des populations établies. Le travail de Sharon Zukin, qui identifie les logiques d'exclusion et d'exploitation des groupes racialisés dans les processus de gentrification, n'explore pas non plus comment le racisme, les structures sociales et comment la valeur dans l'espace urbain est historiquement et socialement construite, souvent au détriment des communautés racialisées.

Ces deux chercheur·e·s, reconnu·e·s dans le champ des études sur la gentrification, proposent une compréhension du processus qui inclut une prise en compte des implications du racisme parmi ses motifs. L'exemple de ces deux auteur·trice·s illustre les limites des travaux sur la gentrification qui se contentent de mobiliser la race comme une variable ou un fait établi, plutôt que comme le produit d'un processus historique et social en continuité. En procédant ainsi, ils perpétuent des présupposés raciaux sur les mécanismes de gentrification, sans réellement analyser comment la race et la domination raciale sont structurées et réaffirmées dans l'espace au cours de ce processus (Fallon, 2021).

La gentrification, souvent associée à un discours de modernité et de revitalisation, représente en fait une stratégie pour maintenir et renforcer la blanchité en tant qu'identité produite par l'exploitation et la marginalisation des personnes racialisées (Bonds et Inwood, 2016). Ces discours, souvent perçus comme apolitiques ou neutres, masquent en fait les mécanismes par lesquels la blanchité est naturalisée comme norme sociale et culturelle dominante. Ce phénomène s'inscrit en continuité avec les dynamiques de division raciale propres à l'ordre colonial (Tomiak, 2011). Le colonialisme de peuplement est un processus qui repose sur la dépossession, le déplacement et l'effacement des Peuples autochtones et qui a des impacts matériels, sociaux et politiques durables sur ces populations, ainsi que sur d'autres groupes racialisés. La gentrification représente donc une voie supplémentaire de violence coloniale contre les Peuples autochtones et autres populations racialisées (Ellis-Young, 2022 ; Guimont Marceau *et al.*, 2023 ; Kent-Stoll, 2020). En d'autres mots, la gentrification participe à la reproduction des hiérarchies raciales.

2.2 La division raciale de l'espace

L'enchevêtrement entre race et gentrification mène au concept de la division raciale de l'espace permettant de comprendre que les dynamiques spatiales sont constitutives des processus de racialisation, c'est-à-dire de construction raciale (LaFleur, 2021). Les études critiques de la race portent une attention particulière au rôle de l'espace dans la construction, historique et contemporaine, de la race (Kobayashi, 2014 ; Kobayashi et Peake, 2000). Les processus raciaux se sont développés à travers des pratiques d'exploitation et de classification sociale qui ont joué un

rôle fondateur dans l'établissement des systèmes d'expansion impérialiste et de pouvoir colonial ou la blanchité s'est imposée comme une norme (Kobayashi *et al.*, 2011). Cette normalisation confère à des groupes et des individu·e·s qui correspondent à cette norme des avantages structurels, une autorité légitimée et un privilège systémique. Le déplacement des peuples autochtones vers des territoires restreints et l'effacement systémique de leur présence dans les espaces urbains constituent un exemple concret de la reproduction de la race à travers l'espace et le système colonial (Tomiak, 2011). L'exclusion d'autres groupes souligne l'ancrage de ces mécanismes de division raciale. Les quartiers chinois en Amérique du Nord, incluant celui de Montréal, représentent un exemple marquant de reproduction raciale et du racisme envers les communautés chinoises et, plus largement aujourd'hui, les Asiatiques. Ces espaces construits à partir de migrations historiques, marquées par des politiques d'exclusion et de ségrégation, incarnent des dynamiques de marginalisation et de stigmatisation qui persistent (Anderson, 1987, 1995). Les discours qui perçoivent les quartiers chinois comme « désuets » menant à des pressions croissantes liées à la rénovation urbaine, à la gentrification et à la spéculation immobilière ont contribué à l'érosion de sa signification culturelle et sociale pour ces communautés, mais aussi à la reproduction de structures raciales qui les maintiennent dans une position de vulnérabilité (Cha, 2017 ; Chiu et Zhang, 2023). Les quartiers chinois ont été (re)valorisés pour leur attrait touristique et leur contribution économique aux villes, devenant des lieux emblématiques d'une diversité culturelle mise en scène (Cha, 2004). Cette valorisation, demeurant superficielle, a été mise en contradiction pendant la pandémie de la Covid-19, où l'on a observé une recrudescence de discours et d'actes racistes envers les communautés asiatiques et dans les quartiers chinois (Fortier, 2020 ; Titterton, 2021). Un tel phénomène était déjà apparu, notamment à Toronto lors de l'épidémie de SRAS en 2002. Brooke Neely et Michelle Samura (2011) affirment que ces moments rappellent les préjugés persistants que le multiculturalisme masque, exposant la position précaire dans laquelle les immigrant·e·s se trouvent. Ils et elles peuvent être accepté·e·s comme parties prenantes à certains moments, mais relégué·e·s au statut d'étranger à d'autres. Les crises de ce type mettent au jour les stéréotypes qui soutiennent, de façon continue, les frontières matérielles et symboliques qui délimitent le « nous » par rapport au « eux » dans nos sociétés.

Les travaux de Ted Rutland (2018a; 2015; 2018b; Khalil et Rutland 2019) permettent eux de comprendre comment le racisme continue d'influencer les politiques urbaines et les trajectoires des quartiers ethniques. Il a montré que le racisme anti-noir (*anti-blackness*), dépossède ces communautés de leur droit matériel et symbolique à une appartenance territoriale à travers des processus géographiques, ontologiques et discursifs qui renforcent leur marginalisation. Un exemple marquant est l'expropriation des résident·e·s d'Africville à Halifax, et la mise à profit de cet espace par la destruction et le réaménagement total de ce quartier historiquement noir. Ted Rutland montre également comment les groupes racialisés sont systématiquement exclus des processus décisionnels et des préoccupations humanistes de l'urbanisme, qui restent dominées par des perspectives blanches. Les interventions urbanistiques participent aussi souvent à la criminalisation des pratiques spatiales des populations noires, en limitant leur accès aux espaces publics.

L'ensemble de ces dynamiques révèlent une continuité du racisme structurel dans les politiques urbaines, où l'espace devient un outil de contrôle et d'exclusion des communautés racialisées. La division raciale de l'espace peut donc être définie comme une organisation spatiale qui soutient la hiérarchie sociale actuelle basée entre autres sur la race (Delaney 2002; Kobayashi et Peake 2000). Elle est associée à un ensemble de pratiques matérielles et symboliques qui (re)produisent la blanchité de manière déterminante pour les groupes racialisés. Ces dynamiques, ancrées dans le colonialisme, perdurent aujourd'hui sous des formes renouvelées, notamment à travers la gentrification (Ellis-Young, 2022 ; Guimont Marceau *et al.*, 2023 ; Kent-Stoll, 2020).

2.2.1 La structure raciale au Québec

Au Québec, la structure raciale prend ses racines dans la dépossession des territoires et l'effacement forcé des peuples et identités autochtones, mais elle est également intimement liée à la division historique entre francophones et anglophones (Scott 2016). Corrie Scott (2016) montre que l'occupation britannique de la colonie française au 18^e siècle a entraîné une racialisation et une oppression générale des Canadiens français, ouvrant la voie à une longue histoire de tensions culturelles et linguistiques. Ce contexte a donné naissance à une identité québécoise qui s'est

construite, depuis les mouvements sociaux et culturels de la Révolution tranquille, en tant qu'« Autre » racialisé par rapport au Canada anglophone et en tant qu'entité francophone contemporaine et moderne revendiquant des valeurs québécoises, telle que l'égalité et la laïcité. Pour l'autrice, cette dualité contribue à la difficulté, pour de nombreux et nombreuses Québécois·e·s, à reconnaître l'ordre racial existant, ce qui a des implications sur la marginalisation des personnes racialisées et des groupes vulnérables incluant les immigrant·e·s et les Autochtones, ainsi que sur les inégalités socioéconomiques.

De son côté, Sirma Bilge (2013) montre que si la classe politique du Québec insiste sur le fait que la différence principale dans la province est culturelle, religieuse et linguistique, plutôt que raciale, cette perspective participe à une forme de blanchité qui demeure difficile à nommer, précisément en raison de cette insistance sur des cadres non raciaux. Pour elle, la (re)définition du caractère national québécois est en réalité structurée sur le plan racial, même si des termes raciaux ne sont jamais utilisés. Par exemple, des débats tels que ceux sur les pratiques d'accommodements raisonnables⁶ et des politiques liées à la laïcité, comme la *Loi 21*⁷ adoptée en 2019, présentent la catégorie des nouveaux immigrants, dont font particulièrement partie ceux et celles provenant des pays musulmans, comme étant religieux ou en retard par rapport aux valeurs perçues comme modernes et laïques de la société québécoise. Comme le souligne Leila Benhadjoudja (2017), ces discours ont une influence directe sur la violence faite aux femmes musulmanes. Le Québec a ainsi élaboré son propre système de citoyenneté racialisée, intimement lié aux pratiques de domination coloniale et à l'imposition de ses valeurs qui servent à perpétuer le colonialisme et la suprématie blanche (Benhadjoudja, 2022).

Ce système est davantage masqué dans l'interculturalisme, qui est un modèle de gestion de la diversité mis en place par la province québécoise depuis les années 1980 (Bouchard, 2011). L'interculturalisme québécois repose sur une reconnaissance des groupes aux identités distinctes, mais priorise la protection de la culture québécoise. Cette approche s'appuie sur un équilibre perçu

⁶ La crise des accommodements raisonnables, qui a marqué le Québec au milieu des années 2000, fait référence à un débat public sur les pratiques liées à l'accommodement des minorités culturelles et religieuses.

⁷ La Loi 21, officiellement appelée Loi sur la laïcité de l'État, est une législation adoptée par le gouvernement du Québec en 2019. Elle vise à affirmer la laïcité de l'État québécois et impose des restrictions concernant le port de signes religieux dans les établissements publics.

entre la diversité culturelle et la nécessité de préserver la langue française et l'identité nationale québécoise. Toutefois, cet équilibre est souvent construit à partir d'une hiérarchisation implicite des identités, où certaines cultures sont valorisées tandis que d'autres, notamment racialisées, sont marginalisées ou perçues comme une menace pour l'application de ces valeurs. Ce discours cache donc le racisme systémique qui le soutient. Selon la définition de la Ligue des droits et libertés :

L'approche systémique du racisme permet de mettre au jour, non seulement les discriminations (directes, indirectes, systémiques, etc.), mais aussi les composantes culturelles, cognitives et idéologiques du racisme et les dimensions historiques, cumulatives et macro-sociétales des inégalités fondées sur ce système d'oppression. Elle permet également de comprendre comment les inégalités systémiques se maintiennent, et dans certains cas s'accroissent, à travers l'ensemble des systèmes et sous-systèmes qui fondent l'organisation de la société : l'école, les médias, le marché du travail, les services sociaux, l'État, la police et même le système de justice. (Rainville, 2019)

Finalement, l'approche interculturelle occulte non seulement le racisme, mais également la résistance anti-raciste qui émerge alors que des communautés produisent des espaces de représentation et de pratiques culturelles en réponse à leur marginalisation (Hampton, 2019). Ces espaces, souvent invisibilisés par les discours dominants, incarnent une forme de contestation et d'affirmation identitaire qui remettent en question les dynamiques de pouvoir sous-jacentes à ce modèle de gestion de la diversité. Ils révèlent ainsi les limites de ces approches à reconnaître et à combattre les inégalités raciales et sociales dans un contexte urbain contemporain.

2.2.2 La racialisation et la jeunesse montréalaise

D'après les recherches menées par plusieurs membres du réseau TRYspaces, la jeunesse racialisée est à l'avant-garde de la résistance anti-raciste à Montréal (Bensiali-Hadaud 2020; Kapo 2020; Boudreau et Rondeau 2021a; Douin-Gagné et Guimont Marceau 2025). Par leurs pratiques urbaines, les jeunes racialisé-e-s créent et investissent des espaces qui leur permettent d'exprimer leurs réalités, leurs luttes et leurs identités (Manaï et Bensiali, 2019). Ces initiatives, souvent

marginalisées par les discours dominants, représentent des formes importantes d'engagement politique et social (Boudreau, 2013). Ces travaux reconnaissent que la jeunesse, en tant que catégorie sociale malléable et fluide (Gauthier, 2005), est souvent encore caractérisée par sa nature transitoire et comme une période d'expérimentation et de prise de risque. Or, ces caractéristiques servent souvent à dépolitiser l'action de la jeunesse, contribuant à leur invisibilité dans les sphères formelles de participation et dans l'espace public (Stockemer et Sundström, 2022). Pour les jeunes marginalisé·e·s, et plus particulièrement ceux et celles qui sont racialisé·e·s, cette dépolitisation s'accompagne d'une double marginalisation : d'une part, la jeunesse est perçue comme un manque de maturité ou de légitimité politique et, d'autre part, leur appartenance à des groupes racialisés exacerbe leur exclusion sociale et institutionnelle (Boudreau, 2013 ; Boudreau et Rondeau, 2021b).

À Montréal, les pratiques des jeunes de la diversité sont souvent dépolitisées. Julie-Anne Boudreau (2013) et Leslie Kapo (2020) expliquent que les pratiques des jeunes qui font partie des communautés racialisées sont filtrées à travers un système de gestion des risques, lequel tend à stigmatiser, marginaliser et moraliser leurs actions. Ce système, qui s'inscrit dans une logique de contrôle social et spatial, présente ces jeunes comme des individus à risque ou porteurs de risques pour la société. En conséquence, leurs comportements et initiatives sont souvent perçus comme problématiques sous l'angle de la transgression, plutôt que comme des formes légitimes d'expression ou d'engagement politique. Cette perception est influencée par une confluence de facteurs dont un cadre politique qui s'ouvre timidement à la question de l'immigration, particulièrement à la nouvelle immigration diversifiée (Boudreau *et al.*, 2008 ; Boudreau et Kapo, 2017 ; Germain, 1999 ; Kapo, 2020), et accentue les représentations liées au phénomène de « gang de rue » (Boudreau 2013, Kapo 2020). Or, Maxime Aurélien, un ancien membre d'un « gang de rue » et Ted Rutland (2023), ont ainsi publié un livre qui raconte l'histoire de l'un des premiers groupes criminalisés à Montréal dans les années 1980, remettant en question les compréhensions et les réponses du grand public à l'égard des jeunes racialisé·e·s. Les auteurs mettent au jour les stratégies adoptées par cette jeunesse racialisée pour faire face au racisme anti-noir normalisé, ainsi qu'à la brutalité policière qui cible ces groupes de manières disproportionnées. Ces réalités sont étroitement liées à leurs conditions sociospatiales, marquées par la marginalisation dans certains quartiers montréalais et la stigmatisation de leur présence dans l'espace urbain. Maxime Aurélien

et Ted Rutland offrent ainsi une perspective essentielle pour comprendre les relations entre espace urbain, racialisation et résistance dans le contexte montréalais d'aujourd'hui.

Les chercheur·e·s de TRYspaces s'intéressent aux pratiques urbaines de plusieurs groupes parmi les jeunes de Montréal, dont ceux qui sont racialisés et qui habitent à Saint-Michel, à Montréal-Nord et dans la Petite-Bourgogne (Bensiali, 2024 ; Boudreau et Rondeau, 2021a ; Kapo, 2020), ceux qui créent des espaces de participations dans la sphère numérique (Bensiali-Hadaud, 2020) et les jeunes Autochtones qui habitent et s'approprient les espaces urbains (Drouin-Gagné et Guimont Marceau, 2025). L'ensemble de ces travaux apporte un nouvel éclairage aux pratiques urbaines et transgressives des jeunes qui constituent leur agentivité au-delà des représentations associées au danger. Elles et ils participent à des formes de « résistances ordinaires » dans leur vie quotidienne « à l'école, au travail, dans la rue ou dans les espaces publics, ou encore dans leurs temps libres – [et] contribuent, tranquillement, mais sûrement, par leur fréquence et leur répétition, à grappiller une forme d'amélioration de leurs conditions de vie et à redéfinir les limites de leur place au sein de la société, pas à pas » (Kapo 2020, 48). Pour ces jeunes, l'antiracisme se vit au quotidien (Manai et Bensiali 2019). Pourtant, il y a encore peu d'intérêt pour les jeunes racialisées dans le contexte des transformations urbaines à Montréal et pour les manières dont ces processus amplifient leur marginalisation et leur exclusion (Harris *et al.*, 2020 ; Khalil et Rutland, 2019 ; May, 2015). La littérature démontre toutefois que la reconfiguration des espaces publics, incluant leur privatisation, ont des répercussions sur la vie quotidienne des jeunes issus de communautés racialisées en entraînant des formes d'exclusion spatiale et de déplacement, affectant les espaces où ces jeunes peuvent socialiser, s'exprimer et s'organiser (Busquet *et al.*, 2023 ; Cahill, 2006 ; Cahill *et al.*, 2019 ; Jolivet *et al.*, 2021 ; May, 2015).

2.3 Le déplacement

Dans les travaux sur la gentrification, ceux qui s'intéressent aux effets des processus observés théorisent le déplacement comme une conséquence des transformations économiques et sociales des quartiers. À la base, le déplacement peut être défini comme la pression exercée par l'arrivée d'une nouvelle population sur un parc résidentiel existant, provoquant progressivement le départ

forcé ou indirect des résident·e·s du quartier, souvent racialisé·e·s et marginalisé·e·s (Marcuse, 1985). Dans cette perspective, le déplacement est conceptualisé à l'échelle des ménages, s'exprimant par un mouvement physique. Il met en lumière les difficultés vécues et les répercussions subies par les ménages à faible revenu dans un contexte de concurrence résidentielle. Le déplacement peut se manifester par des évictions forcées, ou des conditions de logement précaires qui exercent une pression sur les résident·e·s. Il peut aussi être provoqué par des changements symboliques au niveau du quartier, comme l'effritement de repères sociaux, spatiaux et communautaires qui peut encourager les départs. Cette définition, considère le déplacement physique comme un phénomène mesurable, se conceptualisant en tant qu'unité d'analyse. Elle permet ainsi d'évaluer les impacts de la gentrification.

Cette théorisation soulève un problème empirique dans la littérature, car elle met en évidence un écart entre les conceptions théoriques du déplacement et les réalités vécues sur le terrain (Davidson 2008, 2009). Cette approche néglige souvent les expériences subtiles, mais significatives des résident·e·s, notamment les dynamiques sociales, culturelles et raciales qui se manifestent dans un quartier. En effet, certaines recherches qui ne parviennent pas à établir de conclusions claires sur l'ampleur des effets de déplacement ont, paradoxalement, contribué à promouvoir la gentrification en mettant de l'avant les bénéfices potentiels, tels que l'amélioration des infrastructures et les interactions mixtes entre différentes classes socioéconomiques (Freeman, 2006 ; Freeman et Braconi, 2004). À partir des années 1990, ces thèses ont profondément influencé les discours publics et les tendances actuelles de reconfiguration urbaines, en particulier celles encouragées par les grands projets urbains et politiques publiques (Slater 2006, 2009). Elles ont orienté les décisions des aménagistes et des décideur·se·s, qui ont progressivement remplacé le terme de gentrification par des concepts plus positifs tels que « régénération » ou « revitalisation » telle que j'ai expliqué précédemment.

2.3.1 Le déplacement symbolique

Bien que Peter Marcuse (1985) soit reconnu pour avoir identifié le déplacement comme une mesure quantifiable servant à évaluer l'ampleur d'un processus de gentrification, plusieurs chercheur·e·s,

dont Mark Davidson (2008, 2009), se sont appuyés sur ses théories pour affiner cette approche. Le concept de déplacement, ainsi élargi, sert à documenter les conséquences de la gentrification. En mobilisant la critique de la compréhension uniquement cartésienne de l'espace et ses applications dans un bon nombre de recherches sur le déplacement, Mark Davidson souligne la limitation d'une telle approche en écrivant : « Put simply, displacement understood purely as spatial dislocation tells us very little about why it matters. We miss the very space/place tensions (Taylor, 1999) that make space a social product (Lefebvre, 1991, p. 26) » (Davidson 2009, 223).

Autrement dit, le déplacement ne peut être pleinement compris sans prendre en compte les dynamiques sociales, culturelles et émotionnelles qui façonnent les liens entre les individus et leur environnement. Ces dynamiques révèlent que l'espace est bien plus qu'une simple localisation géographique, mais qu'il est le produit de relations sociales et des significations que les individus lui attribuent.

Le déplacement selon cet auteur prend alors un sens affectif, où l'impact de la gentrification ne se limite pas à un déplacement physique. L'arrivée de nouvelles populations, avec un capital économique et culturel plus élevé et le pouvoir qu'elles exercent sur un quartier, entraînent des conséquences pour les résident·e·s d'origine. Ces changements se manifestent par la perte d'un réseau communautaire, des transformations des services et des commerces, mais surtout par un accroissement des inégalités qui deviennent évidents au sein des quartiers qui subissent ces processus (Davidson, 2008). Cette définition vient toucher le sentiment de perte du « sens du lieu » qui est une altération des liens affectifs et sociaux avec les espaces, une expérience où les individu·e·s se détachent des espaces qui font partie de leur quotidien. Ce désinvestissement génère également une forme de déplacement symbolique, qui se réfère précisément au processus psychologique soit, à la perte du sens du lieu et du sentiment d'appartenance (« a process of unhoming » ([Atkinson 2015])). Cette définition permet de théoriser le déplacement comme une conséquence inévitable de la gentrification, qui peut survenir même en l'absence d'un déplacement physique. Ainsi, la gentrification provoque non seulement des transformations matérielles dans l'espace, mais aussi des déplacements émotionnels, qui sont tous aussi significatifs et porteurs d'injustice. « This assessment suggests that we need to grasp the lived realities of neighbourhood

conditions and their negotiation by residents to fully understand affective ties and the damage done to them by rapid capital investments and population changes » (Atkinson, 2015, p. 377).

De leur côté, Adam Elliott-Cooper et ses collègues (2020) soulignent que le déplacement, en tant que conséquence inévitable de la gentrification, ne se limite pas à une rupture brutale ou immédiate des liens sociaux et spatiaux des habitant·e·s avec leur quartier. Au contraire, elles et ils soulignent que ce processus se déploie de manière progressive et diffuse, s'étalant dans le temps et affectant divers espaces du quartier. Ils rectifient alors que le déplacement n'est donc pas un événement ponctuel, mais une dynamique parfois subtile, qui transforme progressivement les relations des résident·e·s avec leur environnement quotidien. Leur description de la violence du déplacement s'inspire en partie des travaux de Leslie Kern (2016), qui décrit les changements lents et graduels dans un quartier du centre-ville de Toronto, où la quotidienneté se redéfinit à travers des « non-événements », s'accumulant et exerçant ainsi une pression de déplacement significative pour les résident·e·s marginalisé·e·s. Par exemple, elle observe de nouvelles formes d'occupation de la nuit, notamment par des modes de consommation qui envahissent les espaces publics. Ces nouvelles pratiques entrent donc en conflit avec l'économie informelle de la nuit, bien ancrée dans le quartier depuis longtemps. Son article, ainsi que celui de Adam Elliott-Cooper et ses collègues (2020), mettent l'accent sur les « non-événements » en tant que des changements quotidiens, au niveau du quartier qui redéfinissent peu à peu l'identité et l'accessibilité de l'espace, souvent au détriment des résident·e·s et conduisent au déplacement. Cette théorisation s'inscrit plus précisément dans le contexte des politiques urbaines néolibérales, où les transformations des quartiers, bien qu'elles n'entraînent pas systématiquement un déplacement physique immédiat, traduisent néanmoins des rapports de pouvoir économiques, culturels et sociaux profondément asymétriques dans les espaces du quartier.

Ainsi, l'ensemble de ces théorisations appelle à une approche méthodologique plus holistique, qui va au-delà du chiffre et du décompte du déplacement physique (Davidson 2009). Elle insiste sur l'importance d'inclure les témoignages, récits et expériences vécues des communautés affectées afin de saisir les impacts invisibles, subtils et multidimensionnels de la gentrification, inscrits dans

les espaces du quotidien de ces personnes. Je reviendrais sur le concept de la quotidienneté dans la dernière section de ce chapitre.

2.3.2 Le déplacement et la racialisation

Les auteur·trice·s qui analysent les dynamiques de race dans les processus de gentrification, en s'appuyant sur le concept de déplacement, cherchent à affiner et à approfondir la compréhension des conséquences en regardant comment ces dynamiques renforcent les inégalités sociales et raciales déjà existantes (Addie et Fraser, 2019 ; Bloch et Meyer, 2023). Ces auteurs et autrices, considèrent le déplacement non seulement comme une éviction physique et symbolique des habitant·e·s des quartiers en transformation, mais également comme un processus qui (re)produit la race et le racisme s'enracinant dans les mécanismes liés à la division raciale de l'espace. Cette perspective met en évidence le fait que la gentrification ne peut être pleinement comprise sans analyser les relations de pouvoir qui façonnent la manière dont les espaces sont appropriés, définis et transformés.

Jean-Paul D. Addie et James C. Fraser (2019) contribuent à cette complexification du concept du déplacement par un dépassement des dynamiques comprises comme des pertes physiques et symboliques. Ils appellent à une réflexion critique sur les politiques qui favorisent les transformations urbaines aux États-Unis et sur leurs impacts profonds sur les communautés locales. Leur approche examine comment ces politiques, ancrés dans des cadres néolibéraux, structurent non seulement les dynamiques de déplacement, mais également les processus plus larges de reconfiguration sociospatiale des villes.

Les politiques de régénération reposent sur des constructions et des représentations stigmatisantes des quartiers habités et façonnés par des communautés racialisées, afin de justifier des interventions qui les transforment. Les regards externes sur ces quartiers importent parce qu'ils permettent de légitimiser des pratiques de (re)valorisation qui bénéficient principalement aux nouvelles populations souvent plus aisées et plus blanches tout en excluant les pratiques culturelles et les présences des résident·e·s établi·e·s. Ce faisant, les politiques de revitalisation qui se manifestent

par l'embellissement, le nettoyage, la rénovation et la modernisation des espaces par exemple, sont motivées par la volonté de trouver de la valeur dans ces quartiers. Toutefois, ces processus ne peuvent être dissociés du fait que ces quartiers, les personnes qui les habitent et la culture urbaine façonnée par leurs pratiques et modes de vie sont racialisés et stigmatisés. Les politiques urbaines contemporaines s'articulent ainsi autour de la production de l'altérité, en mettant en œuvre des pratiques sociospatiales qui établissent et maintiennent des frontières et des catégories, reléguant les populations résidentes au statut d'Autres par rapport à une norme sociospatiale dominante.

Cette analyse fait le pont avec les critiques des processus néolibéraux de développement urbain qui prennent en compte le rôle de la race et du racisme comme éléments constitutifs de l'accumulation économique (Rucks-Ahidiana, 2022). La gentrification est un projet spatial et racial qui vise à (re)produire les catégorisations sociales, par un déplacement matériel, culturel et symbolique des populations locales. Ces changements ont un impact sur leur droit d'habiter, mais aussi sur leur capacité à s'appropriier les espaces et à définir leur relation avec ces derniers remettant en cause leur droit à la ville, produisant ainsi leur déplacement.

En s'intéressant aux dynamiques internes dans ces quartiers, c'est-à-dire aux relations entre les nouvelles populations et celles établies, la conceptualisation du déplacement se précise davantage comme un processus qui produit des espaces d'exclusion qui modifient la manière dont les personnes racialisées se sentent dans leur quartier (Bloch et Meyer 2023). Dans cette définition, Stefano Bloch et Dugan Meyer voient le « racisme aversif » comme un facteur contributif à ce processus. Le racisme aversif, dans le cas du déplacement, se caractérise par les contradictions entre les pratiques d'appropriation des espaces par les nouvelles populations plus privilégiées et l'exclusion systématique des résident·e·s racialisé·e·s. Ce phénomène nourrit et renforce l'idéologie post-raciale, qui repose sur la croyance selon laquelle le racisme et la race ne sont plus des éléments fondamentaux dans les relations sociales (Lentin, 2019 ; Mele, 2017). Le post-racialisme prétend ainsi que nous vivons dans une société où les distinctions raciales ne devraient plus avoir de pertinence, prétendant que les inégalités raciales appartiennent au passé. Cependant, cette vision est masquée par le discours néolibéral. En réalité, les pratiques sociales, économiques et spatiales continuent de systématiquement reproduire et de renforcer la hiérarchie raciale (Teelucksingh, 2006).

La conceptualisation de Stefano Bloch et de Dugan Meyer permet alors d'analyser les tensions entre les politiques de revitalisation souvent dissimulées sous des discours de développement et de modernisation, qui mènent à un effacement des pratiques et des espaces des résident·e·s établi·e·s. Elle permet aussi d'analyser les dynamiques culturelles de la gentrification comme le démontrent les travaux de Sharon Zukin (2010; 2008; 2014) qui parlent de déplacement culturel comme un processus dans lequel les cultures urbaines devenant souvent des ressources esthétiques et économiques convoitées, peuvent être simultanément commercialisées, intégrées dans des stratégies de *rebranding* urbain, et consommées par des populations plus aisées, tout en perdant leur ancrage communautaire. En parallèle, les pratiques culturelles des populations établies sont reléguées à des symboles de déclin et de désordre, accentuant leur invisibilisation ou leur exclusion dans les nouveaux récits urbains produits par la gentrification. Finalement, cette définition du déplacement permet d'examiner la transformation sociale des quartiers à travers les pratiques de surveillance sociale implicite qui émergent dans les interactions quotidiennes des nouveaux et nouvelles résident·e·s (Bloch, 2022). Ces pratiques se manifestent par des comportements, attitudes et attentes qui redéfinissent les normes locales, en imposant parfois des cadres culturels ou sociaux alignés avec les valeurs des populations nouvellement installées (Montalva Barba, 2021). Cela peut inclure des attentes en matière de sécurité, d'esthétique urbaine ou d'usage des espaces publics, qui contrastent avec les pratiques établies des résident·e·s et renforcent la répression raciale (Alvaré, 2017). Ainsi, ce type de surveillance informelle participe à un déplacement non seulement culturel, mais aussi émotionnel, altérant profondément la relation des habitant·e·s marginalisé·e·s à leur environnement urbain.

À la lumière de cette littérature, le déplacement est un processus de *place-taking*, cependant les répercussions de la gentrification s'inscrivent aussi dans un processus de *place-making* (Bloch et Meyer, 2023). Le premier se manifeste à travers les effets physiques et symboliques du déplacement, perçus comme une perte d'un ancrage communautaire, ou encore du sentiment d'appartenance à un espace ou à un quartier. Le *place-making* est associé à la reconfiguration des espaces relié aux pratiques d'appropriation par des forces généralement perçues comme externes. Cette perspective enrichit la compréhension de la manière dont les processus néolibéraux de transformation urbaine s'appuient sur l'idéologie post-raciale pour dissimuler la centralité de la race

et du racisme dans les processus de gentrification. Elle invite aussi à une réflexion critique sur les mécanismes par lesquels les dynamiques raciales sont reproduites dans l'espace urbain. Selon Stefano Bloch et Dugan Meyer (2023), la race se (re)produit activement à travers les processus de gentrification : « Racism must be accounted for as the active, embodied practices that materialize racial hierarchies through the unequal distribution of resources, harms, and capacities among people (Ahmed, 2004b; Gilmore, 2002), including the capacities to make place » (Bloch et Meyer, 2023, p. 216). Le déplacement et la racialisation mettent donc en lumière le fait que la gentrification, lorsqu'elle s'opère dans un quartier racialisé, agit non seulement comme un processus de déplacement physique et symbolique des résident·e·s, mais également comme un mécanisme de renforcement des hiérarchies raciales, reconfigurant leurs espaces et invisibilisant leurs pratiques. Ce processus repose sur des pratiques d'appropriation des espaces mettant en évidence la capacité à participer activement à leur création et à leur signification. Or, ce droit à la ville demeure souvent réservé à des groupes privilégiés, reflétant et renforçant les inégalités socio-spatiales.

2.3.3 Les frontières

La littérature sur la gentrification utilise aussi les concepts de frontière et de ségrégation, qui sont souvent liés et se recoupent, et sont donc fréquemment étudiés ensemble pour comprendre les dynamiques de transformations spatiales et sociales. Le contexte étatsunien offre encore un cadre riche pour étudier l'effet des frontières dans les processus de gentrification. Toutefois, le cas de la France, notamment à travers la notion d'enclaves, constitue également un terrain d'analyse pertinent (Busquet *et al.*, 2023). Les frontières désignent les séparations physiques et symboliques entre des quartiers ou des groupes au sein des espaces urbains. Ces frontières contribuent aux processus de gentrification et en sont également souvent le résultat. Il s'agit de processus qui entraînent l'émergence de frontières symboliques dans les quartiers qui ne sont pas définies par des lignes physiques claires, mais par des pratiques sociales et culturelles qui séparent les groupes créant ainsi des distinctions entre « Nous » et « Eux » (Chiara Valli 2015).

Au sein des travaux étatsuniens, l'analyse des frontières s'inscrit dans un contexte historique profondément raciste marquée par la ségrégation. La séparation des groupes raciaux, ethniques et économiques dans les villes a été institutionnalisée par des lois et des politiques publiques. Les caractéristiques de ces zones incluaient souvent la concentration de populations marginalisées et racialisées, le développement inégal, la fragmentation territoriale et la stigmatisation (Massey et Denton, 2003). Les frontières jouaient ainsi un rôle crucial dans la perpétuation des inégalités raciales et économiques contribuant au paysage urbain encore segmenté des villes étatsuniennes (Charles, 2003). En outre, ces frontières peuvent être spatiales, matérielles et symboliques. Par exemple, l'enclavement et la ghettoïsation des communautés racialisées sont articulés par des politiques de zonage racistes, des pratiques de développement urbain et économique qui séparent ces groupes en zones. Ces processus instaurent des barrières et des marqueurs physiques, créant ainsi des divisions visibles entre les quartiers. Ces divisions peuvent ensuite être amplifiées par des préjugés raciaux qui sont souvent modulés par des récits politiques et/ou médiatiques qui stigmatisent ces espaces (Wacquant *et al.*, 2014). Comme démontré précédemment, les processus de gentrification ne sont pas séparés de ces processus d'exclusion sociospatiale (Smith 1982). Cette analyse est articulée selon la théorie que le capitalisme est indissociable du racisme (Kelley, 2017 ; Robinson, 2020), influençant directement la manière dont les espaces sont (re)configurés (Rucks-Ahidiana, 2022).

Dans l'ordre néolibéral, les frontières ne se limitent pas à des démarcations géographiques fixes, mais elles prennent également des formes symboliques et souvent invisibles. Cette perspective s'appuie sur les travaux sur le déplacement qui mettent en lumière les limites des politiques dites de mixité sociale et révèlent leur faible capacité à inclure véritablement les populations marginalisées (Lees, 2008). C'est-à-dire que même lorsque les nouvelles populations et les résident·e·s établi·e·s cohabitent dans un même quartier, les interactions entre ces groupes restent limitées et les dynamiques de séparation persistent parce qu'il n'y pas de véritable mixité sociale ou culturelle (Davidson, 2008 ; Rose, 2006). Au contraire, la ségrégation de classe et de race persiste sous le couvert de l'inclusivité. En réalité, la gentrification redéfinit en fin de compte les lignes d'exclusion et de division, les frontières économiques, sociales et culturelles, intensifiant ainsi les inégalités spatiales et sociales existantes.

Un approfondissement du concept de frontière permet également d'analyser les stratégies de résistance déployées par les communautés marginalisées face aux processus de gentrification et de transformation urbaine. Jesse Mumm (2008) forge la notion de « ségrégation intime » (*intimate segregation*) pour décrire l'aspect latent de la division sociospatiale à Chicago. Il écrit : « Famed sociologist Robert Park once described Chicago neighborhoods as a “mosaic of little worlds which touch but do not interpenetrate”(Park et al 1967 :40). We have arrived at a new moment in which worlds interpenetrate but do not touch » (p.18). Cette citation évoque le paradoxe d'une proximité géographique entre les différents groupes, mais d'une absence de véritables connexions entre eux. La ségrégation intime fait ainsi référence à cette dynamique où chacun participe au maintien et à la formation de frontières symboliques dans le quotidien. Ces frontières deviennent manifestes à l'intérieur des quartiers à travers les interactions quotidiennes. L'analyse de Jesse Mumm révèle le rôle implicite joué par les nouvelles populations dans l'élaboration et la justification des politiques de sécurité symptomatiques que d'autres auteur·e·s ont davantage approfondi plus récemment (Bloch, 2022 ; Meyer, 2021). Or, la ségrégation intime agit aussi comme un outil de contestation et de résistance de la part des résident·e·s établi·e·s, face à la multiplication des dynamiques d'exclusion dans leur quartier en transformation.

La recherche de Grégory Busquet et ses collègues (2023) clarifient cette analyse en précisant que ces processus peuvent mener à la « (ré)activation d'un “nous” incertain » (Busquet *et al.*, 2023, p. 129). Ils et elles démontrent cet effet de la gentrification en interrogeant des jeunes de quartiers populaires français touchés par des transformations sociospatiales. Le « “nous” étant alors fondé sur une communauté inscrite de longue date » (p.129) qui se (re)trouve dans une position d'altérité face à une population qu'elles et ils jugent comme ne pas faire partie du leur, par des pratiques sociales, culturelles et territoriales différentes. Les résultats de cette recherche s'inscrivent dans une continuité avec celles de Chiara Valli (2015), dans lesquelles les résident·e·s du quartier de Bushwick, en gentrification, participent à un processus similaire de (re)construction et de renforcement identitaire, consolidé par une menace constante du déplacement. Les frontières invisibles émergent par les interactions avec les personnes qui s'installent dans le quartier, des interactions qui suscitent des sentiments d'exclusion. Comme le souligne l'autrice, « *where the encounter happens is crucial* » (p.1206), plaçant ainsi la gentrification et le sentiment d'exclusion

dans un contexte marqué par la ségrégation et l'exclusion sociospatiale. Dans un quartier stigmatisé par le désinvestissement, l'altérité imposée par les nouveaux et nouvelles résident-e-s et leurs pratiques transforment le renforcement identitaire en un mécanisme discursif qui agit comme un outil de positionnement défensif et de résistance face aux menaces de perte et d'injustice incarnées par les nouvelles personnes.

La notion de frontières symboliques permet ainsi de capter la continuité du racisme dans un contexte urbain, où les divisions raciales et économiques historiques sont reproduites à travers des processus de gentrification, même si elles ne sont pas explicites ou formelles. Les frontières ont un effet spatial tangible, car elles peuvent directement ou indirectement décourager ou limiter les membres de la communauté locale à accéder à certains espaces du quartier. Ces frontières s'expriment dans des pratiques ordinaires et dans la manière dont les nouvelles personnes redéfinissent les codes sociaux de certains espaces, ce qui empêche certaines personnes de s'y sentir bienvenues et en sécurité, limitant ainsi l'accès de groupes marginalisés à certains lieux et nouvelles pratiques.

2.4 S'intéresser au quotidien et aux émotions

Les travaux sur le déplacement partagent un point commun : ils mettent en lumière la quotidienneté comme foyer d'attention essentiel pour comprendre les dimensions sociales, émotionnelles et symboliques du déplacement. Ainsi, ils révèlent les manières dont les individus sont désancrés de leurs quartiers, même lorsqu'ils continuent à y habiter physiquement (Atkinson 2015). Rappelons que le déplacement n'est pas simplement un mouvement géographique dans l'espace, les impacts émotionnels et sociaux engendrés par les transformations du quartier peuvent également être ressentis par ceux et celles qui restent (Davidson 2009). Cette littérature contribue également à mieux comprendre comment l'urbanisme néolibéral s'appuie sur l'idéologie postraciale pour dissimuler le rôle du racisme dans les processus de gentrification (Bloch et Meyer 2023). Pourtant, ce racisme s'exprime à travers le sentiment du déplacement ancré dans la quotidienneté de la vie de quartier et les résistances à celle-ci se contemplent ainsi à ce niveau.

En géographie, le concept de la quotidienneté (*everyday life*) se réfère à ce qui est de l'ordre des routines, de l'expérience ordinaire et des pratiques quotidiennes façonnant les relations sociales et spatiales. Henri Lefebvre s'est intéressé à la quotidienneté non seulement comme un ensemble d'habitudes, mais comme un espace politique où la citoyenneté s'exprime (Purcell, 2002). Le droit à la ville, tel que le conçoit Lefebvre, englobe le droit de participer à la vie urbaine et de s'appropriier les espaces urbains. Il fait alors référence à une tension entre l'idéal de citoyenneté universelle promu par la société libérale (Young, 1989), et la réalité vécue dans l'espace urbain. Malgré les principes de citoyenneté égalitaire, c'est dans l'espace vécu, au niveau du quotidien, que les citoyen-ne-s exercent et expriment véritablement leurs droits. Le droit à la ville se manifeste donc avant tout dans les expériences quotidiennes des individus, où l'appropriation de l'espace devient un acte politique fondamental.

Ce sont les géographes féministes qui ont réactualisé le concept de quotidienneté pour faire ressortir les injustices liées à la dimension quotidienne de l'espace et montrer que les activités et les interactions qui structurent la routine et les expériences ordinaires permettent de réfléchir aux inégalités sociospatiales. Christine Delphy (2008) soutient que le patriarcat et d'autres formes de domination comme le racisme, le classisme et l'hétéronormativité fonctionnent comme des systèmes spatialisés. Elle met l'accent sur le fait que ces formes de pouvoir se consolident dans l'espace. L'exemple de l'assignation des femmes à l'espace privé illustre bien ce phénomène. Historiquement, les femmes ont été confinées aux sphères domestiques, tandis que les hommes dominaient les espaces publics, ce qui reflète et renforce les inégalités de genre. En nous référant encore au confinement féminin dans l'espace privé, sortir de l'espace domestique et s'appropriier l'espace public est un acte politique en soi permettant d'obtenir sa visibilité et de se faire reconnaître comme sujet politique. Claire Hancock (2014) cite ainsi Jacques Rancière (1995) qui utilise le terme « espace de subjectivation politique » pour définir l'espace public comme celui dans lequel a lieu l'expression et la construction de sujets politiques, individuelles et collectives. L'espace public permet de se construire une forme de citoyenneté au quotidien, par la pratique des espaces (Secor, 2004). L'espace est donc fondamentalement politique, non seulement en tant qu'objet de conflits, mais aussi en tant que lieu d'expression et de mobilisation politiques quotidiennes.

Manifestement, dans les études sur la gentrification, un engagement méthodologique émerge pour aborder la quotidienneté comme un prisme permettant d'explorer les dynamiques d'inégalités et d'exclusion dans les villes. Des modèles pour cette approche existent dans la littérature, par exemple dans les recherches de Katie M. Mazer et Katharine N. Rankin (2011) qui se concentrent précisément sur les espaces sociaux dont se constitue le quotidien pour comprendre les expériences variées de la gentrification dans un quartier du centre-ville de Toronto. Selon elles :

social space encompasses both the material amenities associated with particular places in the public domain (goods and services provided by retailers, housing, social services) and the social, symbolic, and affective dynamics that are also constitutive of those places (the collective use values, feelings of security or insecurity, processes of inclusion and exclusion, symbol of neighborhood identity. As such, social space is experienced differently depending on one's social location. (Mazer et Rankin, 2011, p. 825)

Cette citation permet de mettre en évidence les différents motifs par lesquels les espaces sont appropriés et comment les groupes façonnent, utilisent et contestent les espaces en fonction de leur position sociale, de leurs besoins et des forces externes. Leur travail soutient l'idée que l'espace social prend forme à travers des interactions, des dynamiques de pouvoir et des pratiques sociales qui influencent la manière dont les lieux sont perçus, utilisés et investis. Leurs recherches démontrent ainsi que les résident·e·s utilisent les espaces de leur quartier par des pratiques qui sont intimement liées à des expériences quotidiennes de classe et explorent les impacts des transformations spatiales et sociales sur ces pratiques. Ces impacts se manifestent à travers des émotions, telles que l'injustice, qui surgissent lorsqu'un sentiment d'appartenance à un espace est menacé par des transformations. La peur, quant à elle, est alimentée par la présence de nouveaux regards et l'expérience d'être jugé, profilé ou même arrêté. Les expériences du quartier en transformation des résident·e·s révèlent aussi un désir d'un meilleur environnement, un souhait qui s'incarne dans des actes de résistance quotidiens. Ces actes de résistances, bien qu'ils puissent prendre de nombreuses formes comme des actions de solidarités collectives, passent aussi à travers des pratiques ordinaires qui ont comme effet de réaffirmer la légitimité des résident·e·s à occuper les espaces. Les recherches de Chiara Valli (2015), présentées précédemment, s'inscrivent aussi

dans cette approche et viennent l'enrichir en soulignant l'importance des rencontres et des interactions dans l'espace urbain comme moments privilégiés pour observer les tensions raciales en jeu dans le quotidien des quartiers gentrifiés. Les comparaisons entre les résident·e·s de longue date et les nouvelles populations peuvent exacerber les sentiments d'exclusion et d'injustice, basés sur des identités de classe et de race. Les résident·e·s se sentent déplacé·e·s de leur quartier ainsi que stigmatisé·e·s par les changements et vivent les transformations sociospatiales comme un processus d'exclusion sociale, matérielle et symbolique. L'approche de Chiara Valli souligne également la manière dont les espaces sont vécus par les résident·e·s dans ce contexte, qui deviennent des terrains d'expression et de résistance quotidienne contre les processus perçus comme injustes. Cela se traduit par la (re)construction d'un « nous » opposé à un « eux », et de frontières invisibles dans le quartier où certain·e·s résident·e·s évitent ou excluent consciemment ou inconsciemment, certains espaces du quartier.

En intégrant les dimensions matérielles, sociales et symboliques des lieux, cette approche révèle comment la gentrification redéfinit les relations des individu·e·s à leur environnement quotidien. Cela inclut l'analyse des processus d'inclusion, d'exclusion, des sentiments de sécurité ou d'insécurité, et des formes de résistance face à ces changements, offrant ainsi une compréhension nuancée des inégalités spatiales et sociales qui émergent au fil des transformations. La quotidienneté est ainsi une approche qui permet d'analyser les effets plus discrets, mais non moins violents, de la gentrification, mais aussi les formes de résistances mises en œuvre au quotidien. Afin de comprendre comment le déplacement se manifeste dans différentes communautés marginalisées, il est donc important d'adopter une perspective localisée qui prend en compte les contextes spécifiques et les pratiques quotidiennes de la ville. Celles-ci offrent une perspective inclusive pour analyser les impacts multiples et souvent invisibles de la racialisation et de la gentrification.

CHAPITRE 3 : DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE

3.1 Positionnement personnel

Cette recherche adopte une méthodologie inspirée des méthodes participatives basée sur la confiance et un positionnement réflexif et visant à valoriser l'expérience des participant·e·s en leur accordant une place centrale. Elle est ancrée dans des approches critiques qui mettent en lumière que l'urbanisation et les transformations urbaines ne sont pas de simples processus physiques, mais qu'elles sont imbriquées dans des dynamiques de pouvoir et des systèmes de savoirs. Ces dynamiques tendent en effet à exclure les groupes marginalisés de la production et de la reconnaissance des savoirs liés à leurs expériences vécues. Comme l'ont souligné Michael Omi et Howard Winant (1994), le concept de race et la construction des subjectivités raciales sont constitués et renforcés à travers un entrelacement d'institutions et de pratiques sociales. La géographie, comme discipline, a historiquement contribué aux représentations qui soulignent, perpétuent et naturalisent les différences. Linda Peake et Audrey Kobayashi (2002) affirment, par ailleurs, que ce projet de géographie raciale se consolide, en outre, sur un domaine majoritairement blanc, marginalisant ainsi les perspectives qui sont non dominantes.

En s'appuyant sur ces réflexions critiques, ma recherche intègre également l'héritage féministe du concept des savoirs situés (Collins, 1986 ; Haraway, 1988 ; Harding, 1991), un bagage que j'ai acquis dans un certificat en études féministes à l'Université du Québec à Montréal en 2019, une année avant mon entrée à la maîtrise en études urbaines. Les théories du *standpoint theory* mettent entre autres de l'avant l'importance de reconnaître sa posture dans le monde social et l'impact de celle-ci sur la production des savoirs. Cette reconnaissance nécessite une démarche réflexive constante, où le ou la chercheur·e examine de manière critique sa propre positionnalité afin d'assumer la responsabilité de ses pratiques.

Cet aspect est particulièrement important dans ce travail mené auprès de jeunes faisant partie de groupes marginalisés ayant moins de capacité à exercer leur droit de participation et de transformation dans la sphère publique (Goodwin et Young, 2013 ; Stockemer et Sundström, 2022).

De plus, leur voix et leur agentivité politique sont souvent moins entendues ou prises au sérieux, quand ils ne sont pas carrément criminalisés tel qu'expliqué dans le chapitre précédent (Boudreau et Rondeau, 2021b ; Kosko *et al.*, 2021). Dans cette optique, j'ai choisi de poser un regard critique sur ma propre positionnalité dans le cadre de ce travail.

M'identifiant moi-même comme une jeune racisée, je me considère dans une position qui me permet d'être plus sensible par rapport aux enjeux de racialisation abordés dans ce mémoire et exprimés par les jeunes rencontrés dans le cadre de ce projet. Cette perspective est notamment façonnée par des expériences de visibilité et d'invisibilité dans la ville en tant que jeune femme vietnamienne, qui a également influencé une grande partie de mon parcours universitaire et les thématiques de cette recherche. Comme l'explique Cathy Park Hong (2021), les personnes asiatiques sont porteuses d'ensembles d'émotions particulières, les « minor feelings », qui émergent de la dissonance entre nos réalités vécues et les récits dominants d'une société prétendument post- raciale. Ces émotions se caractérisent souvent par un mélange de malaise, de honte et de colère, enraciné dans un sentiment d'invisibilité, et ne sont pas qualifiées de secondaires parce qu'elles seraient plus insignifiantes, mais parce qu'elles se différencient des émotions négatives dominantes associées au racisme explicite. Selon l'autrice, « unless we are read as Muslim or trans, Asian Americans are fortunate not to live under hard surveillance, but we live under a softer panopticon, so subtle that it's internalized, in that we monitor ourselves, which characterizes our conditional existence » (p.202). Ces émotions, tout en étant personnelles, révèlent des inégalités structurelles et des contradictions sociales, devenant ainsi un point de départ crucial pour une réflexion antiraciste. Elles représentent donc les racines de ce travail de recherche.

Par ailleurs, mon statut de non-résidente de Parc-Extension, mais aussi ma perspective influencée par mon expérience et ma position en tant qu'« experte », agissant dans le milieu académique, crée un niveau de distance par rapport aux jeunes avec lesquels je travaille. Cette situation me pousse à réfléchir à ma présence et mes pratiques parmi eux. Comme le suggèrent Dwyer et Buckle (2009), occuper une position intermédiaire, oscillant entre le rôle d'« *insider* » et de « *outsider* », à la fois proche et étrangère au groupe, est essentiel pour mener une recherche plus engagée et réflexive. Cette posture est à la fois un défi et un atout dans la mesure où elle permet de développer une

analyse approfondie des points de tensions dans la recherche et d'intervenir de manière plus éclairée dans ces dynamiques.

3.1.1 Un été dans Parc-Extension

Suite à une réflexion critique amorcée au début de mon parcours à la maîtrise et exposée ci-haut, ma posture d'engagement m'a poussée à développer une démarche de recherche qui prend en compte la nature hiérarchique des relations dans mon travail avec les jeunes de Parc-Extension. Dans un premier temps, cherchant à tisser des liens avec et au sein du quartier, j'ai rejoint les réunions du Réseau d'action communautaire de Parc-Extension (CBAR) (voir <https://cbarparcex.ca/>). « Le CBAR a été créé en 2017 afin d'encourager le développement de projets de recherche qui redistribuent les ressources universitaires (financement, résultats de recherche, etc.) parmi les intervenants et les intervenantes communautaires, tout en s'assurant que ces mêmes projets de recherche répondent à des besoins identifiés » (Projet de cartographie anti-évacuation de Parc-extension, 2020, p. 12).

Le réseau se rassemble mensuellement pour faire ressortir les besoins communautaires. Il est divisé en plusieurs axes d'intervention tels que la santé, le logement, la gentrification et l'alimentation, et pour mobiliser les ressources universitaires en conséquence. Une partie des rencontres est dédiée aux intervenant·e·s présent·e·s, permettant l'échange de connaissances entre différentes communautés de pratique sur les défis rencontrés (Guay et Drago, 2023). Les apports spécifiques de ce réseau sont d'offrir l'opportunité aux chercheur·e·s non-universitaire de participer à des projets de recherches, et aux professeur·e·s et étudiant·e·s de collaborer directement avec le milieu. Les membres du réseau partent avec une posture d'engagement envers le quartier en portant des projets qui sont guidés par des principes de recherche participative. Ce type de recherche met particulièrement l'accent sur la collaboration entre des cochercheurs et cochercheuses issu·e·s de milieux non universitaires et ceux et celles appartenant au monde académique. Cependant, les caractéristiques concrètes de la recherche participative varient en fonction de la nature du projet ainsi que du positionnement du ou de la chercheur·e. La recherche participative repose donc

essentiellement sur un processus réflexif approfondi et de négociation constante des pratiques pour établir des relations plus égalitaires dans la recherche (Guay et Godrie, 2020).

Rencontrer les membres du CBAR a enrichi mon processus réflexif et ma démarche méthodologique. Bien que la gentrification ait été identifiée comme une problématique importante dans Parc-Extension, le fait de partir de mes propres intérêts, même dans une démarche qui met de l'avant le vécu des jeunes, contribue à la reproduction de dynamiques hiérarchiques. Comment développer une approche méthodologique qui s'aligne avec les objectifs déjà tracés de ma recherche tout en reconnaissant les limites à l'équilibre parfait dans mes relations de recherche et dans la nature participative à mon projet, tout en évitant de le repenser entièrement ? Comme le soulignent Martha Kuwee Kumsa et ses collègues (2015), la « créativité méthodologique » permet de naviguer à travers ces dynamiques complexes de la recherche, en partant des limites de mon processus. Cette approche privilégie l'innovation et la flexibilité, tout en mettant l'accent sur l'adaptabilité, l'inclusivité et la qualité des relations avec les participants et participantes.

Ma méthodologie pour cette recherche est alors entièrement qualitative et elle est exploratoire en ajustant ma démarche en fonction des limites émergentes. Les réflexions avec le CBAR m'ont poussé à ajouter quelques étapes à ma démarche méthodologique pour l'affiner en fonction des critiques que j'ai reçues, notamment en ce qui a trait à l'inclusion de jeunes au sein du processus de recherche. Un engagement bénévole sur mon terrain de recherche à l'été 2021, à titre d'aide-monitrice dans les activités estivales en multimédias de l'organisme des jeunes de Parc-Extension (PEYO), m'a d'abord permis d'accompagner l'animateur principal du programme, qui avait pour objectif de transmettre des compétences technologiques et créatives à des jeunes du quartier. Cette première implication représentait une façon de négocier potentiellement les dynamiques extractivistes de ma recherche. Elle m'a, par la suite, conduit à m'impliquer davantage, notamment dans la programmation destinée aux jeunes adultes de PEYO, où j'ai rencontré deux personnes qui ont accepté de prendre part à mon projet. PEYO a également joué un rôle clé en facilitant les liens de confiance et les relations que j'ai pu développer avec les jeunes de cette recherche, en me fournissant un point d'attache au quartier, ainsi qu'un lieu de rencontre pour les activités de la recherche.

La recherche avec les jeunes, qui mobilise souvent des méthodes non traditionnelles, m'a poussée à ancrer ma démarche dans le quartier. L'idée d'explorer ses divers lieux guidés par les participant·e·s eux-mêmes facilitait cet ancrage ainsi que la participation des jeunes. Le cadre méthodologique prévoyait de laisser toute la place aux jeunes du quartier ainsi qu'à leurs vécus qui pouvaient ressortir de plusieurs lieux. Puisque l'objectif était de comprendre les perceptions des jeunes en rapport avec leurs expériences des processus de gentrification, la méthode devait permettre de prendre en compte à la fois les dimensions pratiquées et vécues des lieux. Le choix de ce cadre s'appuyait sur mon expérience au sein de divers projets du réseau TRYspaces (2017-2023), qui mettait en valeur des méthodes participatives innovantes centrées sur l'implication des jeunes (voir <https://tryspaces.org>). J'ai ainsi mobilisé la méthode du parcours commenté comme méthode principale de ma recherche. Cette méthode a été complétée par d'autres activités conçues pour soutenir ma posture d'engagement envers les participant·e·s.

3.2 La méthode du parcours commenté

Bien qu'elle puisse être adaptée de diverses façons, la méthode du parcours commenté cherche à transposer les principes de l'entretien traditionnel dans un cadre mobile. Concrètement, le parcours commenté consiste à se laisser guider par celles et ceux qui habitent la ville, tout en tirant profit des avantages qu'offre le mouvement par rapport aux méthodes réalisées dans des espaces fixes. Ces déplacements permettent de mieux saisir les perceptions et expériences sensorielles et sociales des participant·e·s, ce qui met en lumière des dimensions quotidiennes souvent ignorées par d'autres méthodes. Étant donné les objectifs de ma recherche qui place les perceptions et expériences des participant·e·s comme principaux points d'intérêt, la méthode du parcours commenté se révèle très pertinente pour mon processus.

En études urbaines, le parcours commenté a gagné en popularité grâce au développement et à l'intégration des technologies dans les processus ethnographiques (Hein *et al.*, 2008). L'utilisation des systèmes d'information géographique (SIG) participatifs, ainsi que l'accessibilité croissante d'outils tels que la photographie, la vidéo et la captation audio offrent un éventail riche de

possibilités pour documenter des réalités quotidiennes. Ces outils, qu'ils soient employés par les chercheur·e·s ou les participant·e·s, deviennent des moyens puissants de narration et d'appropriation des lieux (Hjorth et Pink, 2014). Ils ouvrent également de nouvelles perspectives innovantes pour favoriser le dialogue dans les espaces de recherche, mais aussi avec des publics variés.

Jean-Yves Petiteau et Élisabeth Pasquier (2001) indiquent qu'un des principaux avantages de cette méthode réside toutefois dans le renversement de la dynamique traditionnelle entre la personne qui mène la recherche et celle qui y participe. En permettant aux participant·e·s de tracer leur propre parcours en fonction de leurs repères, expériences et priorité, cette approche replace leurs expertises et connaissances au centre de la recherche contrairement aux connaissances produites sur elles et eux. Elle valorise leur capacité analytique et favorise une co-construction des savoirs plutôt qu'une relation hiérarchique où la chercheuse est la seule détentrice du savoir. Pour ces auteur·e·s, cette dynamique donne lieu à une transaction spécifique lors du déplacement dans l'espace. Dans cette transaction, la chercheuse s'approprie les récits, émotions et lieux partagés par les cochercheur·e·s, mais abandonne une partie de sa propre lecture du territoire pour se laisser guider par elles et eux.

La méthode des parcours commentés a également été articulée dans des recherches menées en contexte de transformations urbaines. Elle permet de rendre visibles les réalités souvent absentes des représentations dominantes ou des histoires effacées au fil des réhabilitations, en s'appuyant sur les savoirs des personnes concernées (Bendiner-Viani, 2005, 2013 ; Clark, 2017 ; Evans et Jones, 2012).

Par exemple, Phil Jones et James Evans (2012) ont utilisé cette méthode pour recueillir les souvenirs liés aux lieux auprès de membres plus âgés d'une communauté d'un quartier londonien en pleine transformation. En intégrant la technologie SIG, les entretiens ont relié ces récits à des lieux précis permettant ainsi un processus de documentation et une forme de préservation des mémoires et des histoires associées à ces espaces. De même, dans le quartier de Prospect Heights à New York, Gabrielle Bendiner-Viani (2005) a employé la photographie lors de parcours

commentés avec des résident.e-s pour mettre en lumière des éléments et surtout différentes significations attribuées à des espaces susceptibles de disparaître avec la reconstruction du quartier.

Par ailleurs, les parcours réalisés avec des jeunes dans ce même contexte de transformation permettent une meilleure reconnaissance de leur agentivité spatiale et de leur participation à la production de la vie de quartier, tant dans la recherche que dans des pratiques liées au développement et à la régénération urbaine (Clark, 2017). Le travail d'Andrew Clark avec des jeunes de plusieurs quartiers de Londres touchés par des programmes de rénovation urbaine souligne leur rôle actif en tant qu'acteurs et actrices de leur quartier et producteur·trice·s d'espaces mobilisant leurs expériences, leurs connaissances locales et leur créativité.

La recherche présentée dans ce mémoire est ancrée dans ces approches. L'objectif était d'accéder aux expériences sensibles de jeunes du quartier Parc-Extension, influencées par leurs souvenirs, leurs émotions et leurs perceptions en lien avec les lieux et espaces du quartier. En se centrant sur leur expertise et leurs connaissances, cette méthode leur permettrait de nourrir la cueillette de données et de prendre part à leur analyse. Elle visait également à amplifier les voix souvent marginalisées dans les processus de gentrification et dans la recherche elle-même, en soulignant l'agentivité des jeunes.

3.3 Déroulement des parcours commentés : la collecte de données

3.3.1 Première rencontre de groupe : la familiarisation avec le projet et la méthode du parcours commenté

Avant d'organiser les parcours commentés avec chaque jeune, une première rencontre de groupe a été tenue au centre William-Hingston en septembre 2021. Cette rencontre visait à permettre aux participants et participantes de se familiariser avec le projet et avec le processus des parcours commentés, qui se dérouleraient individuellement par la suite. Rassembler les jeunes avait surtout pour objectif d'aborder d'éventuelles appréhensions liées à leur participation à un projet de recherche, tout en créant un espace accueillant pour répondre à leurs questions.

3.3.2 Les parcours commentés

Pour les parcours commentés, chaque jeune a été invité à concevoir un trajet à travers le quartier, en identifiant entre 5 et 10 lieux qui revêtaient pour eux une signification particulière. Afin de les aider dans leur sélection, les participants ont été informés que l'un des principaux objectifs de l'entretien était d'explorer leur lien personnel avec ces lieux. Cependant, bien que les instructions aient servi à les guider dans la planification de leur itinéraire en amont, les jeunes ont souvent dévié du trajet initialement prévu, adoptant une forme de parcours commenté déambulatoire (Evans et Jones, 2011). Cette liberté a permis de recueillir deux types de données : d'une part, celles liées aux lieux prédéterminés, davantage attachés aux souvenirs ou aux histoires associés à leurs usages; d'autre part, celles portant sur les émotions et perceptions émergeant autour de lieux non planifiés, révélées plus spontanément. Ainsi, bien que les trajets ne suivaient pas nécessairement les parcours prédéfinis, ils étaient structurés autour de lieux qui étaient ou qui sont toujours investis au quotidien, mêlant souvenirs d'enfance (l'école primaire, la ruelle, la résidence des proches, le centre communautaire, etc.) et pratiques actuelles (le restaurant, le dépanneur, le parc, etc.). Cette formule a permis d'exploiter pleinement le potentiel de cette méthode, permettant de révéler à la fois des éléments narratifs liés aux lieux, ainsi que des aspects davantage ancrés dans l'expérience sensorielle et spatiale (Evans et Jones 2011).

3.4 Les outils

3.4.1 Le canevas d'entretien

Un canevas d'entretien, avec des questions portant sur leurs pratiques et leurs perceptions des espaces et des changements, avait été préparé et présenté aux participants en amont pour les aider à planifier leur itinéraire. Toutefois, durant les parcours, les conversations étaient plutôt fluides et non structurées. Chaque parcours débutait par la même question ouverte visant à explorer leur rapport au quartier. Cette introduction servait à la fois de brise-glace et de porte d'entrée dans la discussion afin d'installer une conversation fluide pour le reste du parcours (Petiteau et Pasquier,

2001). Les questions de relance s'adaptaient plutôt aux thématiques abordées par les jeunes, telles que la nourriture, les sports, le caractère communautaire et culturel du quartier ainsi que les lieux qui y étaient rattachés. Leurs réactions sensorielles et émotionnelles étaient également prises en compte pour enrichir les échanges. Le canevas d'entretien avait donc pour but d'encadrer de manière générale les parcours commentés, offrant aux participants un cadre pour organiser et structurer leur réflexion. Il évitait cependant de les limiter à des sujets de discussion fixes, afin de respecter une dynamique de co-construction et d'échange avec elles et eux, en s'appuyant principalement sur leurs intérêts (Savoie-Zajc, 2016).

3.4.2 Enregistreuse, système de géolocalisation et caméras

D'autres outils ont été utilisés, notamment un enregistreur équipé d'un micro-cravate fixé aux vêtements des participants, permettant d'enregistrer les conversations tout en gardant les mains libres. Cet appareil offrait également l'avantage de préserver un certain anonymat en attirant moins l'attention, réduisant ainsi le risque de gêner les jeunes. Ensuite, puisque les discussions lors des parcours commentés comportent un aspect spatial important, l'application Strava sur mon cellulaire a été mise à profit pour suivre et documenter les trajets effectués. Cette trace a considérablement facilité la transcription en servant de guide. Enfin, à des fins de documentation et pour encourager la mise en récit personnelle, la photographie a également été intégrée au processus (Hein *et al.*, 2008 ; Hjorth et Pink, 2014). Chaque participant, muni d'un cellulaire personnel, était invité à capturer des images au cours de la marche. Les photos recueillies à la fin de chaque trajet devaient également servir à enrichir les discussions lors de la présentation des résultats et de l'analyse préliminaires avec les jeunes. Cependant, constatant que la prise de photos ne se faisait pas spontanément, j'en ai moi-même pris en me basant sur chaque arrêt, ainsi que sur des éléments qui ressortaient au fil des discussions. La prise de photos n'a pas été la seule limite rencontrée sur le terrain. J'ai également eu des difficultés avec l'enregistrement du parcours commenté d'un des jeunes, Haroun. En effet, des problèmes techniques ont empêché la capture complète de son récit, que j'ai compensé en prenant des notes détaillées de son parcours à la fin de la journée. Malgré cela, Haroun a proposé de m'accompagner durant le parcours de Gayany, avec

qui j'avais rendez-vous suite au sien. Cela explique le trajet combiné sur la carte des parcours commentés (voir Figure 3.3). Les discussions avec les deux participant-e-s ont rendu le parcours particulièrement intéressant, car elles ont permis de faire ressortir des résultats sous forme de conversation. Ce parcours combiné a offert une autre perspective à la méthode, où leurs interactions ont révélé des dynamiques sociales et personnelles qui ont enrichi les données recueillies. Cette situation a mis en lumière l'importance d'une flexibilité méthodologique dans la recherche qualitative, en permettant d'adapter les outils et les stratégies en réponse aux imprévus sur le terrain.

3.5 Après les parcours commentés

3.5.1 Transcription

Pour la transcription des parcours commentés, j'ai suivi le protocole de transcription du Centre d'histoire orale et des récits numérisés (2013) de l'Université de Concordia. Après chaque entretien, une carte sur le logiciel MyMaps de la Suite Google a été créée. La carte permet d'identifier à l'aide de marqueurs chaque point de départ et d'arrivée, les lieux mentionnés, ainsi que le trajet effectué au cours du parcours commenté. Les photos et des citations représentatives de chaque lieu qui apparaît sur les cartes ont été intégrées (voir Figure 3.1). Les entretiens ont ensuite été transcrits en respectant fidèlement la forme des propos des participant-e-s.

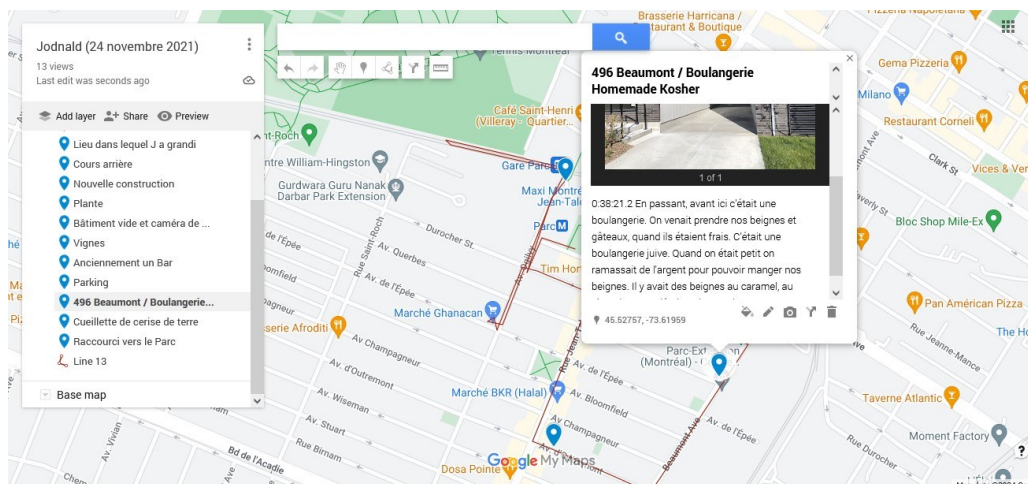


Figure 3.1 : Carte des parcours commentés reconstitués sur MyMaps

Source : (Logiciel MyMaps sur la SuiteGoogle. Carte créée par Kelly Vu)

À partir de ces données, une analyse inductive a été menée, une méthode qui, selon Blais et Martineau (2006), « se prête particulièrement bien à l'analyse de données portant sur des objets de recherche à caractère exploratoire » (p.4). Une première lecture des données et classification à l'aide du logiciel NVivo, ont permis de catégoriser les éléments rapportés et observés dans les parcours commentés en deux catégories, soit les données expérientielles et sensorielles. Cette distinction visait à différencier le sens que les jeunes attribuent à leur relation avec Parc-Extension, des perceptions associées aux changements observés par les jeunes. Des lectures répétées des données ont été effectuées par la suite, afin d'affiner ces catégories et d'en dégager des thématiques récurrentes. Tout au long de cette démarche, l'accent a été mis sur la signification que les jeunes attribuent aux différents éléments, offrant ainsi une compréhension fine de leurs expériences (Blais et Martineau, 2006 ; Lamarre, 2005). Cette méthode visait à refléter la richesse et la diversité des vécus individuels dans les résultats, tout en offrant une compréhension du déplacement ancrée sur des perspectives subjectives. Il s'agissait, en effet, d'explorer l'expérience des jeunes non pas pour confirmer des phénomènes, mais pour expliquer et mieux comprendre les dynamiques du déplacement dans leur contexte spécifique.

3.5.2 Deuxième rencontre de groupe : la validation des catégories d'analyse

L'étape suivante du processus méthodologique consistait à valider les catégories d'analyse auprès des participant·e·s. Cette validation permet de partager les interprétations des résultats aux participant·e·s, reflétant une posture de coconstruction avec les participant·e·s. Ce processus leur offre l'occasion d'évaluer si l'analyse correspond à leurs expériences personnelles et de réagir en conséquence (Blais et Martineau, 2006). Pour ce faire, les catégories, soutenues par des citations et des photos des lieux visités, permettaient d'illustrer les idées présentées et d'animer la discussion. Cette démarche a permis au groupe de confirmer la pertinence de certains aspects et d'en souligner l'importance collective. Par exemple, certaines citations issues des entrevues individuelles, notamment portant sur le rôle des organismes communautaires et la vie locale, ont résonné de manière significative au sein du groupe. Cette activité a également affiné l'analyse en clarifiant certains éléments, notamment certaines contradictions entre les différentes expériences. Par exemple, un point marquant de cette rencontre concerne le fait qu'elle a permis de clarifier leurs différentes interprétations de la sécurité. Bien que tous et toutes aient évoqué un sentiment général de sécurité, la sécurité physique n'était pas une expérience partagée par Gayany, la seule fille du groupe, qui a exprimé une perspective différente, révélant une tension dans leurs vécus différenciés au sein du quartier.

3.5.3 La mobilisation et la diffusion des connaissances : les cartes postales et les conférences

La méthode des parcours commentés, ainsi que les rencontres organisées avec les jeunes, ont permis de créer des liens authentiques et empreints de confiance. Ces interactions m'ont offert l'opportunité de tisser des relations d'amitié avec les jeunes, contribuant à atténuer la nature hiérarchique de mes relations avec elle et eux. Elles ont également permis de dépasser le cadre strict de la recherche et d'élargir ses objectifs en intégrant une dimension de diffusion, enrichissant ainsi le projet en lui conférant une portée plus vaste et en valorisant davantage l'expérience et le rôle des jeunes dans la recherche.

Plusieurs facteurs ont favorisé le développement des liens plus relationnels entre les participant·e·s et moi. D'abord, les parcours commentés, dans la forme déambulatoire qu'ils ont prise, ont laissé

de la place aux conversations informelles. Ces échanges, empreints davantage de spontanéité, ont renforcé les liens d'amitié entre les jeunes et moi. Cependant, plusieurs autres facteurs ont favorisé le développement de cette confiance. Mon positionnement en tant que jeune racisée a joué un rôle positif dans ces relations. De plus, mon engagement préalable avec PEYO a également contribué à faciliter mes interactions, notamment en m'accordant un ancrage dans le quartier et dans un espace familier aux jeunes. Cet ancrage a aidé à atténuer mon propre sentiment d'être une « outsider », tout en me permettant d'aborder les rencontres et les discussions pendant des parcours commentés avec plus de confort et de légitimité.

Ces connexions ont ouvert la voie à des moments informels avec les jeunes, comme le fait d'avoir partagé plusieurs repas dans des restaurants locaux avec elle et eux. Les échanges avec les jeunes ont aussi permis d'aborder les impacts de la recherche, notamment sa « vie publique » (Guay et Godrie, 2020), en explorant ses répercussions potentielles et les différents publics qu'elle pourrait toucher. Puisque l'une des thématiques communes issues des parcours commentés et des discussions était l'image du quartier, en particulier les représentations extérieures souvent en décalage avec leurs perceptions et expériences personnelles, cela a orienté le projet vers un objectif de valorisation de ce qui constitue leur quotidien et leur attachement à Parc-Extension. Les jeunes ont exprimé un désir de valoriser ce qui, selon-eux, représentent les aspects positifs du quartier, notamment en réaction aux processus de gentrification qu'elle et ils perçoivent comme une menace pour ces éléments. Ainsi, l'idée de revalorisation s'est traduite dans un projet de création de contenu visuel visant à mettre de l'avant leur version du quartier. Ce projet sera réalisé grâce à un financement reçu du réseau TRYspaces qui soutient les initiatives de mobilisation des connaissances des membres du réseau. À l'instar de la carte postale, ce projet combinera des photographies prises par les jeunes avec des caméras jetables et des citations issues des parcours commentés. L'objectif est d'illustrer et de valoriser les souvenirs associés à des lieux de Parc-Extension, des espaces encore présents, mais en voie de transformation. Les cartes postales, représentant des lieux et des souvenirs du quartier pourront être partagées à un public large. Cependant, les jeunes ont exprimé un désir particulier de cibler les nouveaux et nouvelles résident-e-s du quartier, en tant qu'acte symbolique de partage de l'histoire de Parc-Extension. Les cartes postales seront donc distribuées dans des boîtes aux lettres du quartier. Certaines photos

prises par les participant·e·s figurent dans ce mémoire pour illustrer et soutenir certains propos ou résultats.

Finalement, l'utilisation d'outils numériques, tels que l'enregistrement audio et la photographie, a permis de diffuser cette recherche de manière accessible et créative, en la partageant lors de plusieurs événements académiques. Ces supports visuels et sonores ont enrichi la présentation des résultats en offrant une perspective plus immersive et authentique de l'expérience des jeunes. L'utilisation de ces outils visait ainsi à faciliter la réflexion collective autour des enjeux soulevés, tout en permettant une accessibilité et une diffusion plus larges des résultats dans divers espaces. Cela s'est concrétisé par ma participation à deux colloques, dont celui de TRYspaces, intitulé Métamorphose urbaine, qui a eu lieu à Montréal, à l'été 2023. Lors de cet événement, j'ai présenté une affiche interactive invitant mes collègues qui venaient de Montréal, Mexico, Paris et Hanoi, à écouter des témoignages des jeunes et à s'immerger dans les parcours commentés réalisés (voir Figure 3.2). En octobre 2023, j'ai également eu l'occasion de présenter ma recherche à la 9^e édition de la conférence internationale des géographies critiques (ICCG2023), qui s'est tenue à Mexico au Mexique. Cela m'a permis de présenter le terrain de ma recherche appuyé du visuel créé avec les jeunes.



Figure 3.2 : Affiche réalisée pour la conférence TRYspaces, métamorphoses urbaines, juin 2023

Source : (Carte réalisée par un participant, Gerardo et mise en page par Kelly Vu)

3.6 Présentations des participants à la recherche

Ce chapitre se termine par une brève présentation des six jeunes qui ont participé à la recherche et de la carte des parcours commentés ainsi que des lieux visités avec chacun·e (voir Figure 3.3). Cette carte a pour objectif de fournir aux lecteur·e-s une meilleure compréhension spatiale des parcours commentés et des espaces qui ont été explorés. Elle sera également présentée sous forme de couches successives au début des thématiques abordées dans les résultats, permettant ainsi de mettre en évidence les lieux associés à chaque catégorie. La brève présentation des jeunes permettra de contextualiser leur rapport à Parc-Extension, mais aussi de valoriser leur participation et surtout leur engagement dans cette recherche. C'est pour cette raison que les participant·e-s sont nommé·e-s par leur véritable nom, avec leur accord évidemment. Une seule personne a choisi de préserver la confidentialité de son identité en utilisant un pseudonyme. En leur offrant ce choix, j'espérais permettre aux jeunes de s'approprier leur contribution à la recherche. Ainsi, il est possible de reconnaître la nécessité de l'anonymat dans des recherches pouvant exposer les participant·e-s à des situations de risque. Cependant, il est également important de souligner que le fait de donner aux participants la possibilité d'être crédités pour leur parole peut ouvrir des voies vers la justice sociale et entraîner de la fierté et de l'empowerement, en particulier pour des personnes faisant partie de communautés qui, souvent, ne bénéficient pas des retombées des recherches dont elles font l'objet (Yanar *et al.*, 2016).

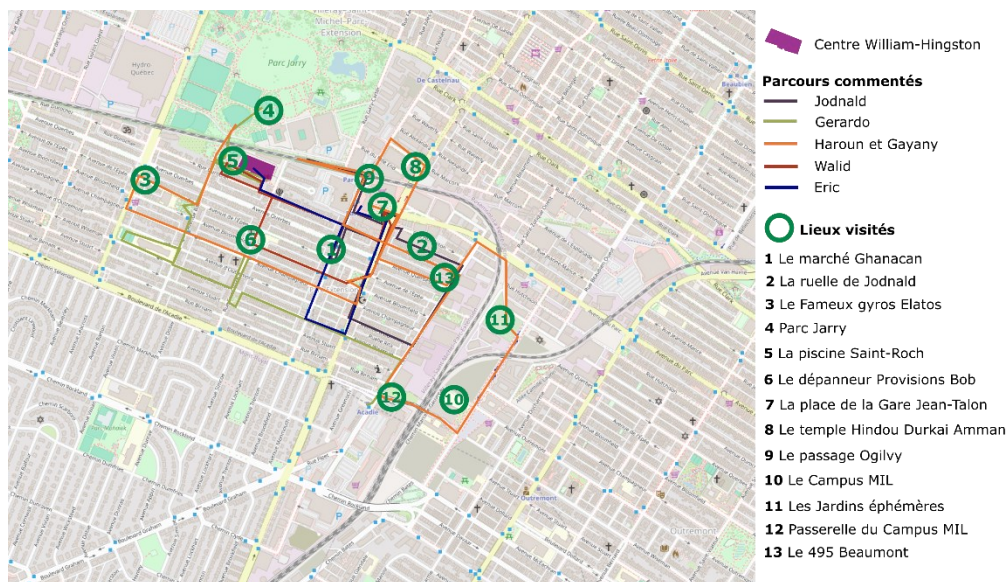


Figure 3.3 : Carte des parcours commentés

Source : (Fond de carte de OpenStreetMaps, mise en page par Kelly Vu)

Les profils des participants sont hétérogènes, tant sur le plan de leurs identités que de leurs relations avec Parc-Extension. Les brèves présentations ci-dessous montrent des expériences de jeunes qui habitent ou travaillent dans le quartier et d'autres qui en sont déménagés. Cependant, l'ensemble des participants préserve des liens sociaux et spatiaux avec Parc-Extension et ressent un attachement fort pour le quartier.

La diversité des profils s'explique en partie par les difficultés rencontrées lors du recrutement, qui m'ont conduit à élargir mes critères de sélection. Bien que mes critères initiaux incluaient des jeunes âgés de 18 à 30 ans résidant dans le quartier, j'ai finalement privilégié l'existence de liens significatifs avec Parc-Extension, à diverses communautés ethniques et culturelles du quartier. Au moment où je les ai rencontrés, l'ensemble des jeunes avait entre 25 et 32 ans. Je les ai rencontrés à partir de mon point d'ancrage à PEYO, mais aussi grâce à des contacts personnels. C'est dans le cadre de mes activités avec l'organisme que j'ai rencontré Eric et Jodnald. Des ami·e·s ayant grandi·e·s dans Parc-Extension m'ont présenté à Gerardo et Haroun. Par la suite, Gayany et Walid m'ont été présentés par Haroun.

Jodnald se dit « un jeune Zoe », une personne qui a des origines Haïtiennes, sans nécessairement y être née, affichant une forte fierté pour ses racines. Ses liens d'attachement à Parc-Extension reposent sur son expérience en tant qu'ancien résident d'un complexe d'appartements situé sur l'avenue Beaumont. Il évoque avec nostalgie les jeux qu'il a inventés dans la ruelle durant son enfance, ainsi que les odeurs et les saveurs émanant des potagers improvisés de son voisinage. Jodnald avait quitté le quartier au moment de la recherche. Sa passion pour l'agriculture urbaine et la cuisine l'a amenée à y revenir fréquemment pour se procurer des produits dans les épiceries africaines et sud-asiatiques du quartier. De plus, il participe encore régulièrement aux activités organisées par PEYO.

Gerardo possède un vaste réseau de parents et d'ami.e.s dans Parc-Extension. Il y a emménagé en 1995, à l'âge de deux ans, lorsque sa famille a quitté le Mexique pour rejoindre des proches déjà installés dans le quartier. À notre première rencontre, il développait une nouvelle carrière en tant que technologue en architecture. Il envisageait également de déménager à l'extérieur de la ville, un projet qu'il a accompli quelques mois plus tard. Avec ses parents et des beaux-parents qui habitent toujours Parc-Extension, il revient souvent dans le quartier.

Haroun est né à Québec, après que sa famille ait déménagé d'Algérie, mais ils se sont installés dans le quartier de Parc-Extension alors qu'Haroun avait deux ans et il affirme y avoir grandi. Ses parents font partie des personnes bien ancrées dans le quartier et représentent des visages familiers pour beaucoup de leur concitoyen-ne-s. Sa mère, couturière, travaille dans un commerce local et soutient souvent la communauté en confectionnant ou en réparant des robes, des saris ou d'autres habits visibles dans les rues du quartier. Son père, coach du club de soccer local, les Panellinios, était souvent dans les parcs du quartier, notamment au parc Jarry. Haroun, doté d'une connaissance pratique aiguisée du quartier, est un bon ami de Gayany et Walid, deux autres participant-e-s. Ensemble, ils aiment se retrouver pour marcher les soirs d'été dans les rues du quartier.

Gayany est arrivée à Parc-Extension à l'âge de 18 ans et y a habité jusqu'en 2017, une période marquante de son parcours. Grâce à un programme de l'organisme Héberjeune, elle a pu y obtenir un logement accessible pour elle et sa petite sœur. Elle décrit cette étape comme une période d'affranchissement, marquée par une nouvelle indépendance grâce à son logement et au soutien

des programmes de l'organisme, qui l'a également aidé à obtenir un emploi dans un restaurant sur l'avenue du Parc. Bien qu'elle connaissait peu le quartier avant son arrivée, elle a été surprise de découvrir une communauté indienne active, à laquelle elle s'identifie. Elle a tissé d'importants liens dans le quartier même si elle n'y est pas restée longtemps. Parmi ceux-ci, son amitié avec Haroun reste particulièrement significative et tous deux continuent de se retrouver régulièrement dans le quartier.

Walid vit à Parc-Extension depuis son arrivée à Montréal à l'âge de 12 ans. Originaire du Maroc, il y a emménagé avec ses parents et son grand frère pour rejoindre de la famille déjà installée dans le quartier et pour le développement de la carrière de ses parents. Bien que son intégration ait été difficile au début, Walid a trouvé sa place en fréquentant le centre William-Hingston et, éventuellement, en travaillant comme sauveteur à la piscine Saint-Roch à partir de l'âge de 16 ans. C'est là qu'il a tissé la plupart de ses liens avec la communauté.

Eric décrit le quartier comme un lieu familier, bien qu'il n'y ait jamais habité, et comme un point d'arrivée. Comme étudiant, il s'est installé à Montréal, sur le Plateau Mont-Royal, mais il a construit une partie de son ancrage dans la ville à partir de ses expériences à Parc-Extension. Il travaille quotidiennement au centre William-Hingston. D'origine congolaise, Eric trouve un sentiment d'appartenance à la communauté africaine présente dans Parc-Extension en fréquentant les épiceries et les salons de coiffure du quartier.

Dans le chapitre suivant, je présente les résultats issus des parcours commentés et de mes notes de terrain. J'adopte une approche narrative en intégrant des citations tirées des témoignages des participants, sans modifications importantes, pour faire circuler le plus fidèlement possible leurs récits. Cependant, le recours au français était omniprésent chez presque tous les participants. Les citations nécessitant une traduction ont été présentées dans leur langue originale en note de bas de page dans les prochains chapitres. Cette approche permet de refléter la richesse linguistique des participants, tout en offrant un accès clair au contenu pour les lecteur·trice·s. Il convient également de préciser que l'utilisation du masculin a été privilégiée dans ce texte lorsqu'il est question des participants, parce que sur six personnes, une seule se définissait comme une femme. Cette décision a été prise afin d'éviter des formulations qui auraient pu alourdir la lecture.

CHAPITRE 4 : « BIENVENUE DANS LA CULTURE DE PARC-EX ! »

L'expression « welcome to the culture of Parc-Ex ! », entendue plusieurs fois au courant des entretiens, reflète une manière riche et nuancée de vivre et de comprendre le quartier. Elle fait écho à l'importance d'une identité locale qui va au-delà des stéréotypes extérieurs, et qui est vécue et incarnée par les jeunes. D'une part, cette phrase témoigne de la fierté des participants vis-à-vis de cette identité. D'autre part, elle met en lumière le décalage entre l'image que le quartier peut projeter, souvent marquée par des représentations négatives imposées de l'extérieur, et les réalités vécues par les personnes qui y résident. Cette expression, donc, ne fait pas simplement référence à un quartier dynamique, mais à une façon de revendiquer un espace, tout en soulignant les tensions entre l'identité locale et les représentations externes. Ce chapitre invite à entrer dans ce quartier tel qu'il est raconté par les jeunes. Il explore les dynamiques quotidiennes, les relations et le sentiment de communauté, mais aussi les tensions qui façonnent leurs expériences.

4.1 Les dynamiques quotidiennes : la culture de Parc-Extension

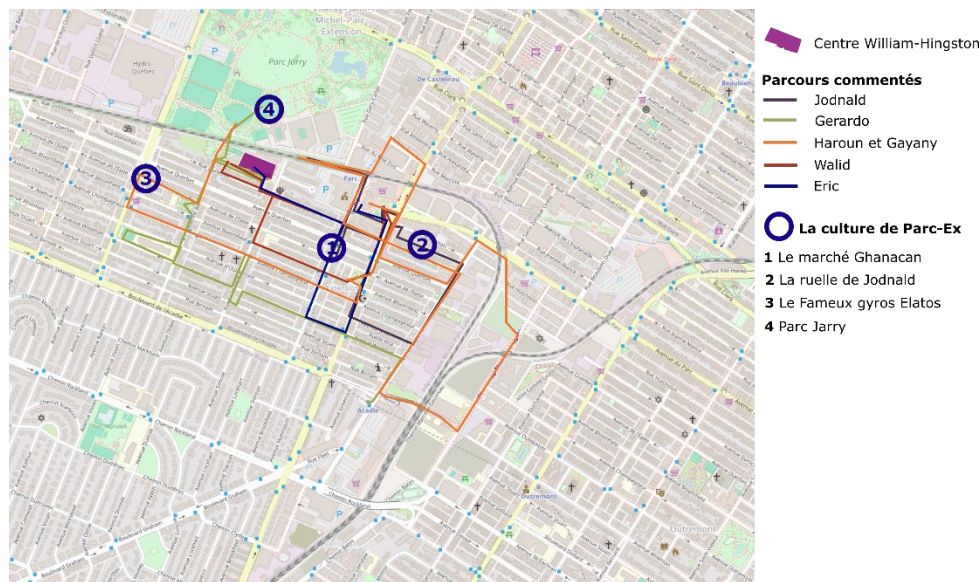


Figure 4.1 : Carte des lieux mentionnés dans cette section

Source : (Carte de fond de OpenStreetMap modifiée par Kelly Vu)

4.1.1 « Marche périlleuse dans Parc-Extension »

L'ambiance du quartier est vécue de manière positive par l'ensemble des participants, mais les jeunes reconnaissent qu'il y a un décalage entre leur perception et les représentations véhiculées sur le quartier, souvent par des personnes qui ne sont pas du quartier ou qui ne le connaissent pas. Selon les participants, l'ambiance du quartier est façonnée par les interactions quotidiennes perçues comme positives, mais qui amènent des connotations différentes et souvent négatives pour certaines personnes qui ne connaissent pas le quartier.

Lorsque les participants étaient adolescents, Parc-Extension avait déjà mauvaise réputation. Les gens parlaient du quartier comme « un quartier chaud, dangereux et hostile » (Gerardo) ou encore il avait simplement « un *bad stigma* » (négativement stigmatisé) comme l'a exprimé Haroun en illustrant l'imposition d'un regard stigmatisant par les gens extérieurs.

Ces représentations ont influencé les premières relations sociales qu'ils ont construites à l'extérieur du quartier. Les expériences d'Haroun et de Gerardo montrent qu'en contexte de transition scolaire, comme l'arrivée au cégep, les représentations sociales stigmatisantes ont affecté leur rapport identitaire à leur quartier de résidence. Un sentiment de honte lié à leur appartenance a affecté leurs relations sociales et leur confiance en eux-mêmes.

Il y a dix ans, on pouvait voir que Parc-Ex c'était le quartier le plus pauvre au Canada. C'était partout dans les nouvelles. Quand j'étais au collège Dawson ou à l'université Concordia, j'étais gêné de dire que j'étais de Parc-Extension. Quand il y a un écart entre ta qualité de vie et celle des autres et qu'ils viennent de Westmount, est-ce que je devrais leur dire d'où je viens ? (Haroun)⁸

Je comprends ta phase de déni. Moi ça m'est arrivé quand j'étais au cégep. J'ai été au cégep du Vieux Montréal et c'était la première fois de ma vie que je côtoyais des Québécois de souche. Moi pis eux, on n'avait rien en commun. J'étais comme : « ok de quoi je leur parle

⁸Ten years ago, on pouvait voir que Parc-Ex c'était le quartier le plus pauvre au Canada. It was all over the news. Even when I was at Dawson, sometimes I was shy to say that I was from Parc-Ex ... I mean when there's a discrepancy between your living condition and theirs should I say where I'm from when some were from Westmount?

? » Des fois, je leur disais que je venais de Parc-Extension avec un peu de gêne et, très souvent, ils ne savaient pas ce que c'était. Le peu qu'ils en avaient entendu parler c'était que c'est le quartier le plus pauvre au Canada. Défavorisé... violence... Je pense que c'est une réputation qui a traîné longtemps. (Gerardo)

Les participants ont aussi souligné que la mauvaise réputation de Parc-Extension persistait encore aujourd'hui chez certaines personnes, souvent alimentée par une méconnaissance des réalités du quartier et des jugements basés sur des observations superficielles. Haroun a notamment évoqué une vidéo publiée sur YouTube en 2020 par un utilisateur habitué de filmer ses visites dans différents quartiers de Montréal (voir Figure 4.2). Dans cette vidéo, on peut reconnaître des lieux familiers, comme l'avenue du Parc, et observer le rythme quotidien du quartier. Cependant, l'absence d'interactions sociales dans les images entre le visiteur et les résident·e·s renforce une perception biaisée, amplifiée par le titre choisi : « Sketchy Walk in Parc-Extension » (Marche périlleuse dans Parc-Extension). Haroun dénonce également un commentaire sous la vidéo où l'utilisateur écrit : « Tous les piétons me dévisageaient. [...] C'est le quartier le plus hostile dans lequel j'ai marché »⁹.

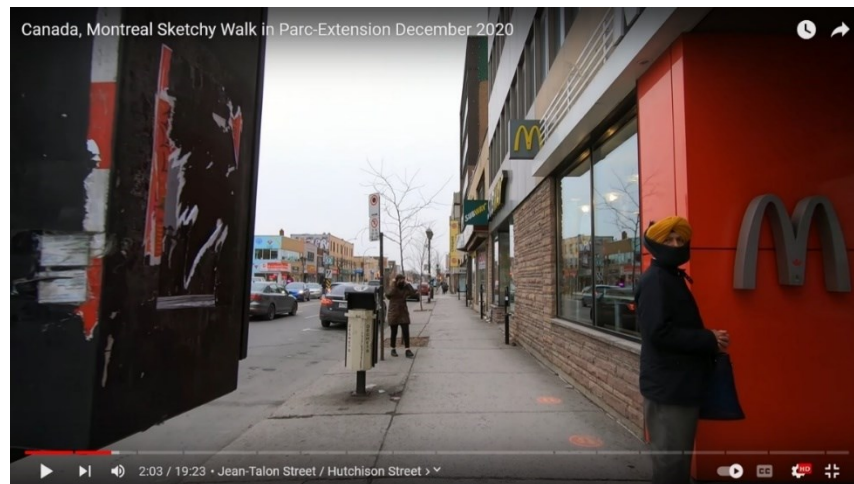


Figure 4.2 : Marche périlleuse dans Parc-Extension

⁹Every single pedestrian eyeballed me [...] So far this was the most unfriendly area I walked in.

Source : (Youtube)

Malgré ces perceptions, les participants dépeignent un portrait différent du quartier, le présentant comme vibrant culturellement et socialement riche. À travers leurs partages ainsi que leurs parcours, les jeunes révèlent une appartenance à la culture et à la communauté. Ils le démontrent par une connaissance aiguisée et une identification à ces deux aspects.

4.2 « Ceux qui savent, savent ! »¹⁰

Les participants décrivent un quartier qui contraste avec les représentations dominantes, puisqu'ils connaissent et maîtrisent les codes locaux, qui correspondent aux normes et pratiques qui structurent la vie quotidienne du quartier. Ces codes composent en grande partie ce que les participants nomment « la culture de Parc-Ex ». Plusieurs d'entre eux font preuve d'une maîtrise de ces savoirs tacites. Ils démontrent que ceux-ci sont acquis et transmis à travers des rituels communautaires ou des expériences partagées et que la connaissance de ces codes renforce leur sentiment d'appartenance.

4.2.1 Les gestes tacites

Les nombreuses fois où Jodnald a exprimé « If you know, you know! », signifiant que seules les personnes initiées peuvent comprendre, illustrent de manière concrète l'existence de codes pratiqués et partagés entre les résident·e·s du quartier. Lorsqu'on s'est arrêté au marché Ghanacan (voir Figure 4.1 No 1), une épicerie africaine typique des commerces ethniques présents en abondance dans le quartier, Jodnald m'a expliqué une pratique particulière. Au lieu d'être jetés, les produits ayant dépassé leur date de péremption sont parfois redistribués à bas prix, illustrant un exemple de solidarité discrète propre au quartier.

¹⁰« If you know, you know! »

En désignant une boîte de céréales périmée sur une étagère, Jodnald a donc résumé ces pratiques en s'exclamant : « If you know, you know! », soulignant ainsi son caractère tacite et sa signification pour les résident·e·s qui y sont initié·e·s. Il a également expliqué que ces pratiques locales sont parfois perçues négativement ou réprimandées par des regards extérieurs. Ces malentendus créent des décalages au niveau des représentations, opposant la réalité vécue par les résident·e·s et les jugements ou normes imposées de l'extérieur.

Dans certains magasins, si tu regardes en haut de leurs tablettes, il y a des produits qui datent. Il y a moins d'attention [par les commerçant·e·s], mais pour moi, au lieu de taper sur leurs doigts, on doit voir pourquoi ils font ça. C'est juste une date dans le fond quand tu n'as accès à rien d'autre. (Jodnald)

Jodnald incarne lui-même un résident initié, maîtrisant les codes. Plus tard, durant son parcours, il a répété : « If you know, you know! » avant d'ajouter : « Une chose que j'aime de Parc-Extension, c'est qu'il y a des choses qui sont socialement acceptables ».



Figure 4.3 Cueillette dans la ruelle

Source : (Kelly Vu)

Pendant le parcours, en passant dans sa ruelle, Jodnald cueillait des fruits et des légumes provenant de jardins privés auxquels il avait accès (voir Figure 4.3 et Figure 4.1 No 2). Ce geste, loin d'être perçu comme une intrusion, reflète les pratiques socialement acceptées dont il parle. En tant que

non-résidente, ma première interprétation de cette action était différente. Saisissant mon hésitation, Jodnald m'a rassuré en disant : « Ne t'en fais pas, les gens sont habitués de voir ça ici ». Cette remarque souligne une relation de confiance mutuelle entre voisin-e-s et la reconnaissance implicite de ce code.

4.2.2 Savoir improviser

Les pratiques de jardinage et de cuisine décrites par Jodnald s'inscrivent dans un réseau de règles pratiquées qui structurent la vie de Parc-Extension. Ces activités, à la fois culturelles et pragmatiques, sont guidées par des normes implicites, comme le partage informel des récoltes ou la redistribution des surplus alimentaires. Leur caractère tacite révèle une adaptation face aux défis quotidiens, tout en préservant les dynamiques uniques du quartier. Passionné par l'expression créative, Jodnald trouve lui-même dans la cuisine et le jardinage deux pratiques enracinées dans la culture locale de Parc-Extension. Il explique que sa passion pour ces deux activités est le fruit d'une transmission informelle qu'il a reçu en tant que résident, en côtoyant des voisin-e-s de diverses cultures. Il raconte :

Je crois que j'ai eu la pique [du jardinage] à petite dose et que tout a commencé quand j'étais jeune. Ma mère ne voulait pas me donner les clés de la maison donc j'allais souvent chez mes ami-e-s quand j'attendais qu'elle revienne du travail. Souvent, leurs parents cuisinaient.

À Parc-Extension, le savoir-faire des résident-e-s en matière de jardinage est riche, mais les jardins sont souvent improvisés avec des moyens modestes. Jodnald, réfléchissant à ces pratiques, partage son expérience :

Je me demandais pourquoi les gens faisaient pousser leurs plantes un peu partout, mais en y réfléchissant, j'ai compris que ça permettait de nourrir leur famille, en plus de prévenir la malbouffe. C'est donc grâce au fait d'avoir eu la chance de manger la nourriture faite maison et jardinée, de différentes cultures, que tout part.

Selon lui, l'utilisation de pots recyclés, de bacs fabriqués ou encore d'espaces libres, comme des terrains vacants, ou partagés, comme les ruelles, traduit une capacité d'adaptation et d'improvisation de la part des familles, leur permettant ainsi de répondre à des besoins concrets, notamment en matière de sécurité alimentaire.

4.2.3 Manger

La thématique de la nourriture est également importante dans presque tous les autres parcours commentés. Manger et partager de la nourriture pour se rassembler fait partie des rituels communautaires et de la culture de Parc-Extension. D'une part, cela s'explique par des raisons liées à la culture, où la nourriture joue un rôle central et sert à renforcer les liens sociaux. Un jeune illustre cette dynamique par un exemple : « Des fois, ma mère venait de cook [cuisiner] quelque chose, nous donnait un gros plat et nous disait “ok amène ça à tata Fatima”. C'était un truc familial » (Walid). D'autre part, cela s'explique par un entrepreneuriat culinaire qui est significatif dans le quartier. Les jeunes ont exprimé leur fierté envers les artères principales, comme la rue Jean-Talon est, ponctuées de restaurants et de commerces alimentaires. Collectivement, ces établissements forment une scène culinaire qui contribue à faire la renommée du quartier bien au-delà de ses frontières. Un participant a expliqué : « Sur la même rue, tu as dix restaurants indiens avec le même menu, et les dix marchent très bien » (Gerardo). Cette observation souligne que, loin d'être concurrents, ces restaurants fonctionnent comme une unité cohésive, attirant une clientèle importante. Cette dynamique est visible le vendredi soir, où il est en effet possible d'observer un important achalandage à l'intérieur des restaurants sud-asiatiques.

Les jeunes se retrouvent souvent entre ami·e·s dans certains restaurants locaux. Pendant le parcours commenté de Gerardo, plusieurs restaurants étaient au centre des discussions comme le Tripolis, le Marvens, le Panama et le Fameux gyros Elatos (voir Figure 4.4 et Figure 4.1 No 3). Gerardo est conscient que la scène culinaire de Parc-Extension permet au quartier de se faire une place sur la carte de Montréal. Il observe, par exemple, des gens faire la queue devant certains restaurants et des voitures créant un trafic autour. Cela est particulièrement vrai pour le Tripolis, le Marvens et le Panama, surnommé le « big 3 » (Gerardo) en raison de leur popularité en dehors des frontières

du quartier. Cependant, en tant que résident, Gerardo connaît des endroits moins populaires, comme le Fameux gyros Elatos, où il a l'habitude de manger et de se retrouver avec ses ami·e·s. Selon-lui, bien que le « big 3 » soit formé par des établissements de qualité « plus soignés », le Fameux gyros Elatos correspond à « un greasy spoon, plus de type take-out », un restaurant rapide, soulignant ainsi son expérience et sa connaissance des rituels communautaires.



Figure 4.4 : Le Fameux gyros Elatos

Source : (Haroun)

Le Fameux gyros Elatos fait partie des lieux emblématiques du quartier pour l'ensemble des participants. Ils y vont tous et, selon eux, ce restaurant possède une valeur culturelle et communautaire significative. Le parcours commenté de Haroun et de Gayany nous a également fait nous arrêter à ce restaurant où se trouvaient, au même moment, Walid et son groupe d'ami·e·s. Ils attendaient leur commande à emporter, pour ensuite se diriger chez l'un d'eux et pour la déguster. Parmi les regards échangés et les fous rires provoqués par la coïncidence, j'ai remarqué l'air fier et approbateur de Walid, comme si quelque chose d'admirable venait de se produire grâce à Haroun et Gayany. Quand Walid a pris la parole, il m'a lancé les mots : « Bienvenue dans la

culture de Parc-Ex ! »¹¹ soulignant ainsi que je tenais un aspect important qui met en lumière la culture locale.

Le Fameux gyros Elatos est un lieu qui incarne les codes et la culture de Parc-Extension parce qu'il s'inscrit dans les rituels communautaires. Haroun et Gayany ont expliqué en plus que, contrairement à d'autres restaurants qui sont plus reconnus à l'extérieur du quartier, les prix de ce lieu sont demeurés abordables, correspondant mieux à leurs attentes et budgets. Les jeunes privilégient donc cette option parce qu'elle fait partie intégrante de la culture locale à laquelle ils sont fiers de participer, mais aussi pour son rapport qualité-prix.

Cuisiner, jardiner et manger dans le quartier sont des activités auxquels les jeunes participent et qui les rattachent à la culture de Parc-Extension, alors que les codes et les rituels communautaires liés à ces pratiques deviennent des moyens de renforcer leur identité collective. Les dynamiques quotidiennes du quartier reposent sur des gestes qui sont non seulement culturels, mais aussi utilitaires pour répondre à des besoins concrets tout en incarnant une forme de transmission et de préservation des savoirs locaux. Bien que modestes et parfois improvisés, ces gestes comme vendre et acheter des produits à bas prix, fabriquer son jardin ou encore connaître et privilégier des restaurants dont le rapport qualité-prix correspond à ses standards, traduisent une capacité d'adaptation et une solidarité entre les résident-e-s. Ces gestes ancrés dans les réalités locales consolident également un sentiment d'appartenance comme en témoignent l'ensemble des participants.

4.2.4 Occuper les espaces publics

Les participants incluent tous l'importance de l'ambiance des rues dans leur perception de la culture de Parc-Extension. Selon eux, un rythme particulier anime l'espace public, porté par une occupation significative et souvent spontanée des espaces partagés par les résident-e-s. Cette ambiance locale unique au quartier est souvent mise en évidence dans la comparaison avec d'autres quartiers. Par exemple, Walid a souligné les contrastes entre son quartier et la ville voisine, VMR,

¹¹ Welcome to the culture of Parc-Ex!

qui sont séparés par une clôture qui longe le boulevard de l'Acadie. Il décrit un quartier vivant et animé en opposition à une ville calme et réservée.

Parc-Extension c'est le quartier le plus *alive* [vivant]. Pendant l'été, même à dix heures du soir, tu peux encore voir les enfants dehors. [...] Les voisins et les jeunes dans la rue c'est ce à quoi je m'attache. [...] C'est le quartier dans lequel on vit à comparer à VMR, qui est juste de l'autre côté de la clôture, parce que là, c'est tranquille et il y a très peu de mouvements.

Ce rythme se remarque bien dans le parc Jarry (voir Figure 4.1 No 4), un lieu qui a été évoqué et visité à de nombreuses reprises pendant les parcours commentés et qui illustrent plusieurs des thématiques analysées dans ce travail. Le parc Jarry met parfaitement en lumière l'occupation intensive des espaces publics qui caractérise le quartier. Comme le décrit Gerardo : « Il y a des familles partout ! Tu peux tout faire au parc Jarry ! Tu peux jouer au basketball, au criquet, tu peux te marier et tu peux te saouler la gueule ». Cette autre affirmation de Gerardo : « le parc Jarry c'est Parc-Extension ! », souligne combien cet espace incarne la culture locale et reflète le rythme du quartier. L'appropriation du parc par les jeunes est significative au point où ils vont jusqu'à transcender les barrières physiques pour y accéder, malgré les risques qu'ils encourent. Il est pertinent de rappeler que l'accessibilité au parc est restreinte par la présence de la voie ferrée du CP qui traverse le quartier et est protégée par une clôture. Pourtant, la plupart des participants se sont habitués depuis longtemps à contourner cette barrière, en franchissant illégalement la clôture en plusieurs points pour rejoindre le parc.

Comme au niveau des activités centrées sur la nourriture, présentées précédemment, l'ambiance du quartier, le rythme qui anime les espaces publics, sont aussi façonnés par des pratiques tacites particulières aux résident-e-s et propres à la densité résidentielle. Nostalgique de son enfance passée dans le quartier, surtout dans les ruelles et dans les parcs de Parc-Extension, Gerardo fait valoir que le type d'habitation plus dense imposait spontanément de se rencontrer à l'extérieur dans les espaces publics. Il illustre cette affirmation en racontant que : « C'est plus le trottoir et la ruelle que la cour. Ce qui est une bonne chose parce que ça me permettait de socialiser avec les autres ».

L'espace étant limité, c'est notamment la convergence des jeunes à l'extérieur qui facilitait la sociabilité dans le quartier selon son expérience. Il poursuit en disant :

Peut-être que ce n'est pas un bijou d'un point de vue esthétique, mais [...] c'est un équilibre parfait entre densité et convivialité. La perception que j'ai du quartier c'est celui d'un quartier multiethnique, pas trop prétentieux, un peu chaotique, mais avec son charme. Je souhaite qu'on continue d'apprécier la forme urbaine et la proximité que ça permet [entre les résident·e·s].

Ainsi, comme pour le parc Jarry, l'appropriation des espaces dans Parc-Extension est significative, mais elle découle souvent d'un besoin, lié au manque d'espaces privés disponibles. Cet aspect contribue également à renforcer le sentiment d'appartenance. Lorsque Haroun a déclaré « le parc Jarry est à nous ! », il exprimait non seulement son attachement au lieu, mais aussi l'ambiance qui y règne, façonnée par l'appropriation faite par ses voisin·e·s et l'identité du quartier qui en découle.

Cette section montre plusieurs aspects qui participent à l'expérience d'une culture locale, comparable à une empreinte digitale unique à Parc-Extension. Cette culture est composée d'activités, de lieux, de l'ambiance du quartier, mais surtout de gestes tacites reconnus par les participants qui façonnent une identité territoriale. Toutefois, bien que ces gestes soient ancrés et reconnus dans le quartier, ils entrent parfois en conflit avec des normes extérieures, contribuant à des représentations négatives du quartier. Cette dynamique a notamment été illustrée par la tolérance des résident·e·s vis-à-vis des produits périmés, mais à moindre prix, dans les épiceries locales, une pratique qui peut être réprimandée d'un point de vue extérieur selon Jodnald. De même, l'occupation spontanée des espaces publics, perçue positivement par les jeunes, peut être mal vue par des non-résident·e·s, comme le montre la vidéo « Marche périlleuse dans Parc-Extension » partagée par Haroun. Cette représentation du quartier montre des dynamiques quotidiennes, mais semble renforcer les stéréotypes négatifs reflétant un regard extérieur souvent empreint d'incompréhension.

4.3 La communauté de Parc-Extension

L'identité de Parc-Extension se construit autour d'une vision collective de la communauté locale, et des liens que les jeunes parviennent à tisser avec les différents groupes et individus du quartier. Cette section vise à décrire cette vision collective de la communauté, ainsi que le sentiment d'appartenance et de sécurité qu'elle génère. Souvent vue de l'extérieur comme un simple quartier multiculturel, soit un assemblage de groupes culturels et ethniques, cette représentation ne reflète pas entièrement la réalité vécue en échouant à comprendre les subtilités des interactions, des solidarités et des vécus partagés qui définissent réellement l'essence de la communauté.

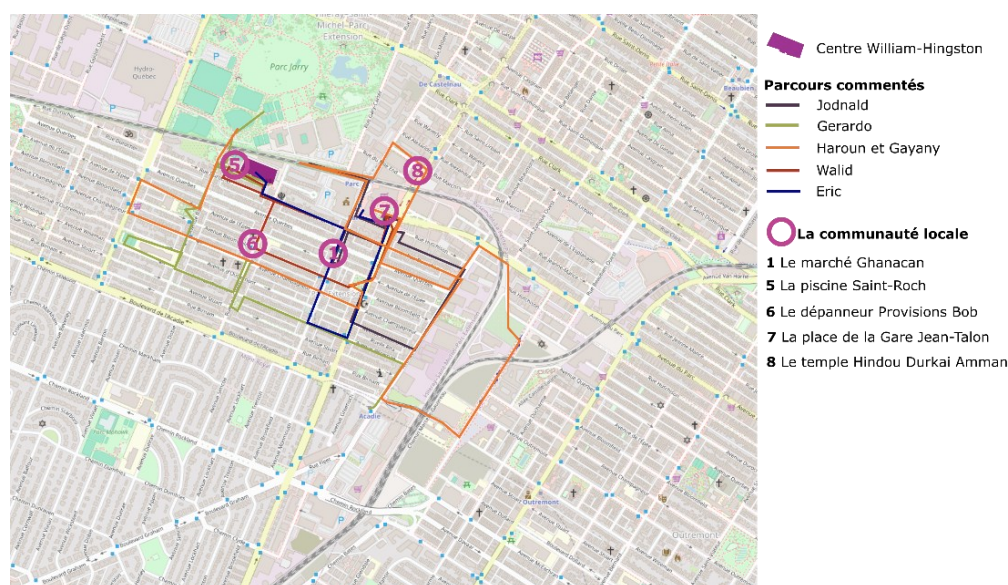


Figure 4.5 : Carte des lieux mentionnés dans cette section

Source : (Carte de fond de OpenStreetMap modifiée par Kelly Vu)

La communauté constitue l'aspect le plus significatif de l'identité des jeunes et de leur sentiment d'appartenance au quartier. En décrivant leur rapport à Parc-Extension, plusieurs ont affirmé que le quartier représentait pour eux « la maison ». Pour Haroun, par exemple, cette idée s'exprime clairement lorsqu'il affirme : « Parc-Ex c'est pas mal ma maison »¹². Il a ensuite précisé le lien étroit qui existe entre ce sentiment d'appartenance et la communauté en ajoutant : « Ma famille, mes ami·e·s sont ici. On a partagé de bons moments, on a ri et on a pleuré ensemble ici. On a tout

¹²Parc-Ex is pretty much my home.

fait ici ! Parc-Extension c'est vraiment chez moi »¹³. Ainsi, pour Haroun, Parc-Extension ne se résume pas simplement à un lieu de résidence, mais à un espace où sont profondément ancrés les liens familiaux, amicaux et émotionnels qui donnent sens à son attachement au quartier.

Les autres jeunes partagent cet attachement au quartier et l'appartenance à sa communauté. Certains témoignages mettent en évidence comment la communauté demeure essentielle même pour ceux qui n'habitent plus le quartier. Leur connexion à la communauté de Parc-Extension est influencée par leurs expériences avec l'altérité ailleurs dans la ville. L'entrecroisement des dimensions de classe et de race influence leur rapport à la communauté locale et la façon de trouver leur place dans Parc-Extension. Cette situation est racontée par Eric qui travaille dans le quartier, mais qui réside dans l'arrondissement du Plateau Mont-Royal.

Mon rapport à Parc-Extension est professionnel parce que je travaille ici et je n'y habite pas, mais en même temps, mon rapport n'est pas purement professionnel. Au fur et à mesure que je travaille dans le quartier, je me vois aussi peut-être y habiter dans le futur. Dans mon travail, j'ai eu à parcourir le quartier parce que j'ai fait la popote roulante. On livrait des repas aux personnes âgées dans le quartier et on a eu à le parcourir de rue en rue. Je m'y vois parce que je m'identifie un peu à la population qui y habite et à la diversité. (Eric)

Les jeunes montrent que plusieurs communautés coexistent dans le quartier. S'ils trouvent une forme de reconnaissance dans les liens qu'ils peuvent tisser avec les groupes avec lesquels ils partagent une identité raciale ou culturelle spécifique, ils ne tracent pas pour autant de frontières entre eux et les autres groupes du quartier. Cette idée est renforcée par la comparaison entre leur expérience à l'intérieur et à l'extérieur du quartier. Lors de la période de transition au cégep de Gerardo, par exemple, il a raconté avoir été marqué par un sentiment de différence par rapport aux jeunes qu'il a rencontrés qu'il a décrit comme « Québécois de souche », alors qu'à l'inverse, la diversité et les différences nourrissent un sentiment d'unité dans Parc-Extension. Ceci met en

¹³My family is here, my best friends too, we lived, laughed and cried together here. We do everything here. Parc-Ex is really my home.

lumière comment la diversité du quartier devient un élément fédérateur, offrant aux jeunes un espace où ils se sentent compris et acceptés dans leurs différences.

Quand je grandissais ici, je me sentais avec my people [mon peuple]. J'ai grandi avec des Indiens, des Pakistanais et des Haïtiens. J'étais le seul Mexicain, mais je ne me suis jamais senti pas pareil. Non, on avait tous des noms que le prof ne pouvait pas prononcer !
(Gerardo)

Ces perspectives montrent que l'attachement à la communauté ne découle pas uniquement de la diversité présente dans le quartier, mais plus spécifiquement de l'environnement inclusif et bienveillant qu'elle génère.

4.3.1 « Parc-Ex c'est un peu comme un coming of age [passage à l'âge adulte] »

Une expérience d'altérité liée à la classe sociale façonne également le sentiment de communauté des jeunes. Cette expérience se manifeste notamment par une vision partagée d'un éventuel départ de Parc-Extension. La pauvreté, souvent associée au quartier et à ses conditions matérielles, ne correspondant pas aux représentations dominantes de la réussite, pousse les jeunes à aspirer à un affranchissement social et spatial en ayant accès à la mobilité résidentielle. Paradoxalement, puisque ce sentiment est partagé avec beaucoup de résident·e·s, il contribue à renforcer le sentiment de communauté. Cette idée rejoint les propos de Gerardo, qui a exprimé sa fierté d'être de Parc-Extension tout en atteignant une ascension résidentielle et économique parce qu'il a déménagé du quartier : « Il y a certainement une *pride* [fierté] à grandir là-dedans et à s'en sortir ! » (Gerardo).

Gayany est une autre jeune qui ne réside plus dans le quartier. Elle n'y est restée que pendant quelques années alors qu'elle a eu l'occasion d'y trouver un appartement et un travail. Pourtant elle affirme une appartenance à Parc-Extension et y revient fréquemment : « Je sens encore que j'y appartiens quand je reviens dans le quartier. Je vois toujours de moi-même dans Parc-Extension »¹⁴. Elle définit le quartier comme un passage à l'âge adulte, car la période où elle y a vécu correspond

¹⁴I feel like I belong everytime I come back here.

à un état d'esprit particulier, ce qui, selon elle, la relie aux résident·e·s. Cet extrait permet d'expliquer cette vision.

Pour moi Parc-Extension c'est un peu comme un coming-of-age [passage à l'âge adulte]. Je suis arrivée à 18 ans et j'ai habité dans un domicile pour jeunes adultes qui devaient gagner de l'indépendance. J'ai commencé à travailler ici, chez Pizza Pizza. C'était vraiment une lutte et quand je reviens à Parc-Extension, ça me rappelle les jours où j'ai travaillé fort et j'ai persévéré. [...]. Pour beaucoup de familles immigrées ici, c'est aussi une période de passage à l'âge adulte. Vous venez ici, vous luttez, vous travaillez dur et vous partez en banlieue. [...] Les gens de Parc-Ex rêvent d'aller ailleurs, d'avoir un meilleur environnement et de s'installer définitivement. (Gayany)¹⁵

Les autres participants partagent le même état d'esprit. Haroun et Walid, qui sont toujours résidents du quartier, souhaitent éventuellement déménager. Leur désir de partir est influencé par les conditions matérielles et la qualité de vie dans Parc-Extension, qui les amènent à se sentir moins valorisés que les résident·e·s d'autres quartiers qui bénéficient de meilleurs aménagements. Toutefois, il est évident que le tissu social du quartier demeure important. Même s'ils se projettent ailleurs, ils demeurent connectés, en insistant : « Il y a un sens de la communauté. Sans la communauté, on peut être perdu d'une certaine manière. Ça fait partie de mon identité. [...] Je pourrai aller partout dans le monde et je dirai que Parc-Extension sera toujours mon chez-moi »¹⁶. L'importance de la communauté se manifeste aussi par l'attachement et l'appartenance des jeunes qui ne sont plus domiciliés comme Gerardo et Gayany, voire qui n'y ont jamais résidé, comme Eric, dont le lien avec le quartier est aussi fort que celui des autres participants. Ainsi, même au-delà des frontières du quartier, les jeunes conservent leur lien à Parc-Extension. Gerardo mentionne ainsi : « Vous pouvez me sortir de Parc-Ex, mais vous ne pouvez pas sortir Parc-Ex de moi ! »¹⁷,

¹⁵For a lot of immigrant families here, this is like a coming-of-age period too. You come here, you struggle, you work hard, and you go to the suburbs. [...] Parc-Ex [people] have that dream to go elsewhere to have a better environment and settle.

¹⁶There's a sense of community. Without the community, you can be lost in a way, and it's part of my identity. [...] Je pourrai aller partout dans le monde, and I'll say Parc-Extension will always be my home.

¹⁷You can take me out of Parc-Ex, but you can't take Parc-Ex out of me!

illustrant cette appartenance communautaire qui ramène toujours les jeunes dans le quartier lorsqu'ils en ont l'occasion.

4.3.2 La sécurité

La communauté de Parc-Extension joue un rôle essentiel dans le développement d'un sentiment de sécurité dans le quartier. Le témoignage de Gayany illustre l'idée que le sentiment de sécurité englobe les liens émotionnels et sociaux qui créent un environnement de solidarité : « Il y a mes amis ici. [...] D'une certaine manière, c'est une sécurité. Je ne me sens pas déplacée. »¹⁸. Le tissu social, les organismes communautaires et les interactions quotidiennes contribuent à atténuer les différents défis qui peuvent se vivre quotidiennement et participent au sentiment d'appartenance des jeunes.

Dans ce contexte, l'histoire de Walid montre comment la communauté peut jouer un rôle clé dans le bien-être individuel et comment elle a participé à son ancrage. Revenant sur les premières années de son arrivée au Québec et à Parc-Extension, Walid raconte que cette période transitoire n'a pas été facile. Se sentant déraciné par son immigration, il a traversé une phase de solitude et de colère, ce qui l'a poussé, selon ses propres mots, vers de comportements délinquants. Cependant, après plusieurs années marquées par des défis familiaux et scolaires, il a pu intégrer des cours de natation à la piscine Saint-Roch (voir Figure 4.5 No 5) grâce à un programme de son école secondaire. Cette opportunité a été déterminante pour Walid, en canalisant son énergie et en lui offrant également un cadre structurant et stable.

Je connaissais la piscine depuis mon arrivée parce que je venais souvent et je nageais assez bien. Je suis devenu sauveteur parce que quand j'étais à l'école Lucien-Pagé, on avait des cours de piscine et, grâce au programme Québec en forme, je me suis fait repérer. J'ai commencé par faire des cours et je suis devenu sauveteur. [...] Avant, j'avais une réputation, j'étais quand même sur le chemin de la délinquance on va dire. Je sortais souvent

¹⁸There are my folks here. [...] In some sense, that's safety. I don't feel misplaced.

dans la rue et je ne faisais pas des choix très matures. La piscine, ça m'a sauvé. C'est ce qui a fait que j'avais un horaire, quelque chose que j'avais à faire les soirs. (Walid)

Après dix ans de travail en tant que sauveteur, et de nombreuses rencontres, Walid se sent pleinement appartenir à la communauté de Parc-Extension. De plus, en incarnant désormais le rôle de mentor pour les plus jeunes du quartier, Walid redonne à sa communauté ce qu'il a lui-même reçu. Il a ainsi insisté sur ce rôle : « J'essaie d'avoir une bonne influence sur les jeunes et de leur transmettre qu'ils peuvent avoir une bonne influence, en faisant des bonnes choses et en travaillant avec la communauté ». Son histoire met également en lumière le fait que la communauté favorise un entre-soi, un espace inclusif stimulant des relations sociales de solidarité qui renforcent le sentiment de bien-être et de sécurité.

Un exemple discuté par Jodnald illustre le travail des organismes communautaires dans le quartier qui adoptent une approche d'inclusion et qui s'adaptent aux diverses réalités plutôt que de privilégier une approche punitive. Ces organismes mettent de l'avant des pratiques axées sur l'écoute et le soutien personnalisé, évitant ainsi l'exclusion ou les sanctions. Comme l'explique Jodnald : « Au lieu de juste arriver et de leur dire que ça ne se fait pas », les intervenant·e·s adoptent « une approche beaucoup plus humaine » (Jodnald).

De plus, le sentiment de sécurité est favorisé par les relations avec les ami·e·s, la famille et même les connaissances dans les commerces du quartier. Pendant les parcours commentés avec les jeunes, les interactions avec les personnes croisées étaient souvent familières. Ces interactions quotidiennes font du quartier un espace rassurant. Ils croisent en outre souvent des connaissances. Cela créer un tissu de visages familiers qui joue un rôle crucial dans le sentiment de sécurité qu'ils ressentent. Comme l'exprime Haroun :

Je sais que mes ami·e·s ont d'autres bons ami·e·s sur lesquels je peux compter. Vu que je connais des commerçant·e·s qui sont là depuis Dieu sait quand, et qu'ils me connaissent

aussi, c'est utile. [...] C'est une question de voisinage et d'amitié. Je sais que s'il y a un problème, je peux aller chez Walid ou Ali pour dormir. (Haroun)¹⁹

Ce témoignage met en lumière comment la confiance et la réciprocité ancrées dans la communauté créent une sécurité. La présence de voisin·e·s de confiance et d'un réseau d'ami·e·s contribue à l'impression que l'aide n'est jamais bien loin, renforçant le sentiment que Parc-Extension est un espace où les liens communautaires assurent sécurité et soutien au quotidien. Les commerces, souvent tenus par des membres de la communauté établis depuis longtemps, servent aussi d'ancrage et favorisent ce sentiment. C'est le cas pour le dépanneur Provisions Bob (voir Figure 4.6 et Figure 4.5 No 6), comme l'a raconté Walid : « Bob est très social avec tout le monde. Il aide beaucoup les gens et il donne de la nourriture. C'est plus qu'un simple dépanneur. Il veut aider et c'est une bonne personne. Il est connu dans le quartier ».



Figure 4.6 : Dépanneur Provisions Bob

¹⁹I know my friends have other good friends that I can count on. Vu que je connais des business owners, qui sont là depuis god knows when, and they also know me, it's helpful. [...] It's all about your neighbours and my friends. I know that if there's an issue, I can go to Walid or to Ali to sleep there.

4.3.3 L'affirmation de soi

Le sentiment de communauté favorise aussi une affirmation de soi. En effet, lorsqu'ils le comparent à leur expérience dans d'autres quartiers, les jeunes affirment que Parc-Extension offre un espace sécuritaire où ils peuvent être eux-mêmes, affirmer leur identité ou simplement se sentir inclus. Alors que dans certains quartiers, ils ressentent le besoin de correspondre à des normes culturelles et sociales spécifiques, un consensus émerge parmi les jeunes : à Parc-Extension, ils peuvent être eux-mêmes, c'est-à-dire « Être authentique et ne pas avoir à simuler une personnalité »²⁰ telle que l'a exprimé Gayany. Gerardo, de son côté, précise : « Quand je reviens dans le quartier je me dis "ah...le quartier" [...] D'une certaine manière, je sens que je m'affirme plus ici ». Ce type de sécurité se traduit dans leur inclusion et leur capacité d'appropriation des espaces et de participation, ce qui vient renforcer leur sentiment d'appartenance à Parc-Extension.

Ce sentiment d'inclusion est dû à la diversité de la communauté, mais surtout à la tolérance et à la compréhension entre les résident.e.s qui le caractérisent, comme souligné dans les citations précédentes. Ils ont l'impression que leurs pratiques ne suscitent pas de critiques et ne font pas l'objet de jugement. Eric souligne ainsi le profilage racial dont il fait l'objet sur le Plateau Mont-Royal face à l'inclusion qu'il ressent dans Parc-Extension :

Moi j'habite sur le Plateau et parfois il y a des regards qui te questionnent. À Parc-Extension, je ne me sens pas jugé ou regardé d'une façon bizarre qui veut dire "qu'est-ce que tu fais ici?" ou "pourquoi tu es là?". Parfois, c'est une personne qui vient vers toi et vos regards se croisent, mais le sien change. Tu te demandes pourquoi son regard va de normal à froncer en te voyant. C'est un peu ça quoi. Alors qu'ici, non. (Eric)

Jodnald, en tant que jeune Noir, s'affirme activement et cette affirmation passe par une appropriation de l'espace et par le fait de s'y sentir visible, reconnu et légitime. Il transgresse les

²⁰Be authentic and not have to fake a personality.

jardins privés du voisinage parce qu'il comprend les codes sociaux liés à la culture locale, mais il est aussi conscient que ses actions ont des conséquences différentes selon les contextes. Jodnald a souligné que les dynamiques sociales du quartier constituent un entre-soi, contrairement à d'autres endroits où sa présence pourrait attirer des regards et des jugements : « Il y a des Blancs dans le quartier, mais tout le monde respecte la diversité, versus si tu es dans un quartier dans lequel tu es une minorité parce que tu es la seule personne ethnique. Si tu cours avec un hoodie juste pour rentrer chez toi, peut-être qu'on va trouver ça douteux » (Jonald).

Jodnald est expressif et il perçoit aussi le quartier comme un espace où s'affirmer de différentes manières, comme danser ou faire de la planche à roulettes, des activités qu'il pratique de manière intentionnellement apparente :

Le *skate* c'est mon moyen de transport, mais c'est aussi très significatif pour moi en tant que personne noire. Il y a des choses dans le quartier qu'on dit que c'est des trucs de Blancs. Tu n'es pas habitué de voir un Noir faire ça. [...] Ça vient du fait qu'une fois quand j'étais à New York, j'ai vu un gars noir faire du *skate* dans la rue. Il avait des *dreadlocks* avec un long *t-shirt* et des *baskets*. Je l'ai vu défiler dans la rue et je me suis dit "wow ! Il est juste lui-même." Depuis cette journée, je me suis dit : "tu sais quoi, je vais juste être moi-même!" (Jonald)

Son objectif est de démontrer qu'il s'adonne à des activités qu'il considère comme n'étant pas typiquement pratiquées par des Noir·e·s, et il le fait publiquement. Parc-Extension lui offre ainsi l'environnement pour affirmer son identité raciale. L'affirmation identitaire de Jodnald illustre également un acte d'appropriation de l'espace public.



Figure 4.7 : Bananes plantains importées vendues au marché Ghanacan

Source : (Kelly Vu)

L'affirmation culturelle est également bien accueillie, selon plusieurs participants. Cela s'illustre par la diversité de commerces ethniques locaux. Après avoir visité le marché Ghanacan avec Jodnald lors de son parcours commenté, le parcours avec Eric a révélé une autre signification attribuée à ce commerce. Avec ses produits importés et les odeurs qui lui rappellent la cuisine de chez lui, magasiner au marché Ghanacan représente pour lui une façon de pratiquer un aspect de sa culture (voir Figure 4.7). Ainsi, son sentiment d'appartenance est influencé par l'inclusion de diverses cultures, que ce soit par l'amalgame de commerces ethniques, les nombreuses langues, les religions représentées par différents lieux de culte (voir Figure 4.8) ou d'autres rituels tels que racontés ci-dessous.

Je trouve que les cultures s'expriment [dans le quartier] sans qu'il y ait de gêne. C'est ce que j'aime. Je me rappelle encore qu'une fois, lors de Diwali, je suis sortie du bureau et je voyais que tout le monde était bien habillé avec des couleurs et il y avait des bougies devant le centre de prière. [...] C'était beau, toutes les familles étaient bien habillées et c'était comme une fête. (Eric)



Figure 4.8 : Temple Hindu Dhurkai Amman

Source : (Gayany)

4.3.4 L'exclusion genrée

Le parcours commenté avec Walid s'est déroulé à partir de 21 h après son travail à la piscine. Lorsque je l'ai sondé sur la sécurité dans le quartier, sa réponse a été : « Les gens ont tendance à associer le quartier au danger, mais moi, je me sens en sécurité peu importe quand ». Cette affirmation démontre que l'insécurité n'était pas un facteur déterminant dans son expérience quotidienne du quartier. En fait, Walid a l'habitude de faire des marches la nuit, seul ou avec des amis comme Haroun, de son dire : ils « aiment rester dehors jusqu'à trois heures du matin ».

L'inclusion et l'appropriation des espaces sont plus importantes auprès de ces deux participants, mais également des autres comme Jodnald et Gerardo, qui témoignent d'une appropriation confiante, ainsi que d'une vision positive des espaces publics du quartier. Les sports, comme le ballon-panier (voir Figure 4.9) et le soccer, font partie des pratiques qui les amènent à fréquenter les parcs et les places publiques. Les terrains de sports, la piscine, le parc Jarry et d'autres parcs comme Saint-Roch, Barclay et Howard font partie des points d'ancrage qui renforcent leurs liens avec le quartier.



Figure 4.9 : Terrain de ballon-panier au parc Saint-Roch

Source : (Haroun)

Gerardo, par exemple, affirme que « des parties de soccer improvisées » se déroulent fréquemment entre amis « n’importe où dans le quartier ». D’après les expériences de Walid, ces matchs pouvaient avoir lieu à la Place de la gare Jean-Talon (voir Figure 4.10 et Figure 4.5 No 7), la place publique située devant la station de métro Parc, juste en face de la mosquée où il allait avec ses parents. Lorsque les cérémonies se rallongeaient pour les adultes, lui et ses amis faisaient une partie de soccer à cet endroit. Ces moments informels illustrent la manière dont les jeunes s’approprient spontanément les espaces publics et s’y sentent en sécurité.

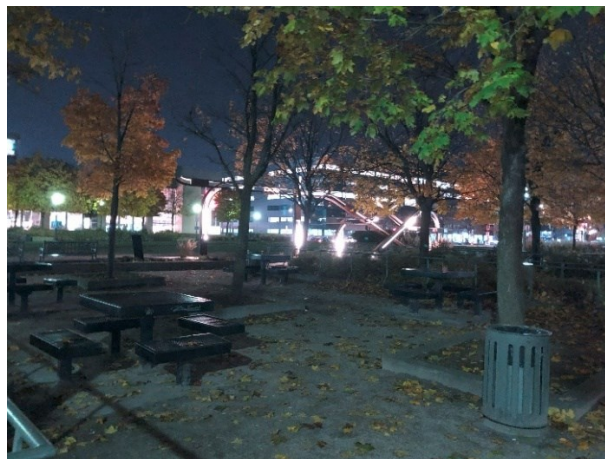


Figure 4.10 : Place de la gare Jean-Talon

Source : (Kelly Vu)

Sans surprise, les discussions avec Gayany, la seule fille du groupe, ont permis de mettre en lumière une perspective différente par rapport au sentiment de sécurité. Bien qu'elle ressente un confort lié à l'entre-soi communautaire, ce sentiment demeure fragile lorsqu'elle se déplace seule ou dans certains espaces du quartier. Son expérience met en lumière une expérience genrée des espaces publics du quartier à commencer par la Place de la gare Jean-Talon, face à laquelle elle a exprimé un sentiment d'insécurité, contrairement aux autres membres du groupe. Lors d'une conversation avec Haroun, cette expérience différenciée s'est illustrée lorsqu'elle a dénoncé le harcèlement dont elle a été victime.

Tu sais le parc devant le Provigo ? C'est un *chilling spot* [espace de détente] pour les gens.
(Gayany)

Oui. Les gens de l'extérieur du quartier ont peut-être peur de cette place, mais si tu as habité ici toute ta vie, tu sais que c'est sécuritaire. (Haroun)

Mais c'est vrai que cela peut paraître un peu intimidant Haroun. Quand j'étais plus jeune et que je vivais ici, c'était un peu intimidant. Je peux me défendre, mais pour ma petite sœur, c'était très intimidant. Malheureusement, il y a beaucoup de harcèlement ici. (Gayany)²¹

Conséquemment à ces dynamiques genrées qui affectent la manière dont elle perçoit et utilise les espaces publics, son appropriation des lieux dans le quartier est davantage influencée par des établissements spécifiques, comme le restaurant où elle a travaillé, ainsi que par des commerces et le temple Hindu Durkai Amman (voir Figure 4.8 et Figure 4.5 No 8) quand sa communauté organise des activités. Contrairement aux autres membres du groupe, très peu de parcs font partie de son expérience des espaces du quartier. Cette distinction souligne que, les parcs, et les espaces publics, qui sont des symboles de refuge pour Walid, Haroun et Gerardo, représentent plutôt des espaces de vulnérabilité pour Gayany. Son expérience de l'espace public s'ancre plutôt dans des espaces communautaires où elle se sent plus en sécurité.

²¹But it's true that it can look a little intimidating Haroun. As a girl when I was living here it was a little intimidating. I can stand up for myself but for my little sister it was very intimidating to her. Unfortunately, here [place de la gare] there is some catcalling going on for sure.

4.4 Les tensions : les frontières de Parc-Extension

Dans les parcours commentés, les frontières physiques du quartier ont souvent été évoquées par les jeunes, révélant des relations complexes entre la planification des espaces et leurs expériences vécues. Les frontières du quartier sont largement connues en raison de son caractère enclavé par la clôture qui longe le boulevard de l'Acadie, créant une division marquée avec la VMR, par la voie ferrée, qui limite leur accès au parc Jarry, et par l'autoroute métropolitaine au Nord. Walid a exprimé que le quartier est :

Délimité de tous les côtés. Pour la plupart des autres quartiers, tu ne sais pas quand tu es passé à un autre, alors que pour Parc-Extension, pour rentrer du côté est, tu rentres par deux ponts, soit sur Jean-Talon ou sur Jarry. Le côté ouest c'est toute la clôture de VMR. Le côté nord, c'est l'autoroute [métropolitaine] et le côté sud c'est une autre raille de train qui bloque. C'est un quartier qui est très délimité.

Ces limites matérialisées par des infrastructures et certains facteurs reliés à la planification urbaine contribuent à son isolement et renforcent les séparations géographiques et sociales.

Les discussions par rapport à la VMR font souvent ressortir les contrastes ressentis en opposition à leur quartier. VMR est perçue comme un espace plus calme et privilégié en termes de verdissement, en comparaison à Parc-Extension qui offre une trame plus dense, présente moins d'espaces verts et est perçue comme moins bien entretenue. L'accumulation de déchets dans les rues, l'insalubrité de certains logements, l'impression que le déneigement est insuffisant et le manque de jardins collectifs pour une population pour laquelle le jardinage est une pratique importante sont des exemples de ces inégalités évoquées par les jeunes. Par exemple, Eric souligne : « En faisant la distribution des paniers alimentaires dans le quartier, c'est là que j'ai vu l'état des logements. C'est à ce moment-là que tu vois qu'il y a des choses qui doivent être refaites. Les conditions dans lesquelles certaines personnes peuvent vivre sont inacceptables ». Ces exemples renforcent leur perception de la présence d'une inégalité dans les ressources disponibles. Des questionnements comme celui de Gayany : « Comment ils décident où mettre l'argent ? Dans

ma tête, tous les quartiers devraient avoir les mêmes ressources »²² illustrent aussi ce sentiment d'injustice. Ces témoignages révèlent une prise de conscience des disparités structurelles et traduisent une frustration face à un sentiment d'abandon qui se manifeste dans les infrastructures dégradées et les conditions de vie précaires, malgré les besoins évidents de la communauté.

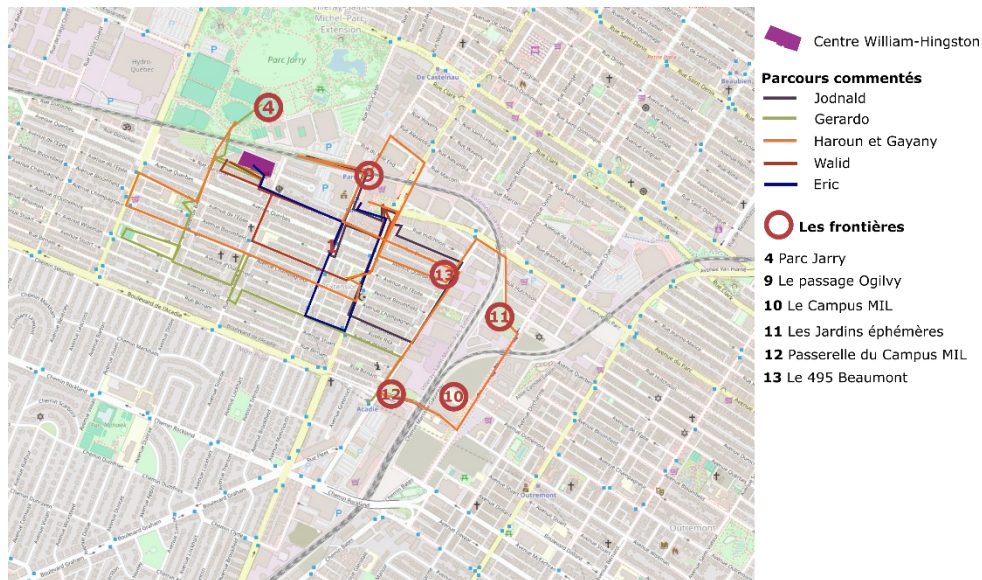


Figure 4.11 : Carte des lieux mentionnés dans cette section

Source : (Fond de carte de OpenStreetMap, modifiée par Kelly Vu)

4.4.1 « Dieu bénisse cette femme qui vit ici ! »: le passage Ogilvy

Le nouvel aménagement qui facilite les déplacements à partir de la station Parc entre Parc-Extension et le quartier Villeray, le passage Ogilvy (voir Figure 4.12 et Figure 4.11 No 9), symbolise ces inégalités, tout en illustrant leur appropriation complexe des espaces publics. Bien que cet aménagement représente une amélioration de la connectivité entre les quartiers, les jeunes demeurent ambivalents. D'un côté, le passage Ogilvy facilite l'accès au quartier et leurs déplacements, mais, de l'autre, il témoigne, pour eux, des dynamiques d'exclusion et de gentrification. Lors du parcours commenté avec Haroun et Gayany, qui avaient planifié un arrêt au

²²How do they decide where to put the money? In my head, all the neighborhoods should have the same amount of money you know?

passage Ogilvy, non pas pour célébrer son aménagement, mais pour souligner qu'il et elle ont été surpris d'apprendre que les résident-e-s bénéficieraient de cette nouvelle infrastructure. Celle-ci représente une victoire, puisqu'elle est le résultat d'une mobilisation citoyenne au fil des années. Cependant, plutôt que d'utiliser ce nouvel aménagement, les jeunes m'ont fait traverser par le trou dans la clôture, une pratique à la fois transgressive et habituelle pour passer de Parc-Extension au parc Jarry. Ce détour symbolique souligne une appropriation alternative des espaces par les jeunes, qui ont longtemps contourné les barrières physiques à travers des pratiques informelles pour accéder aux espaces convoités.

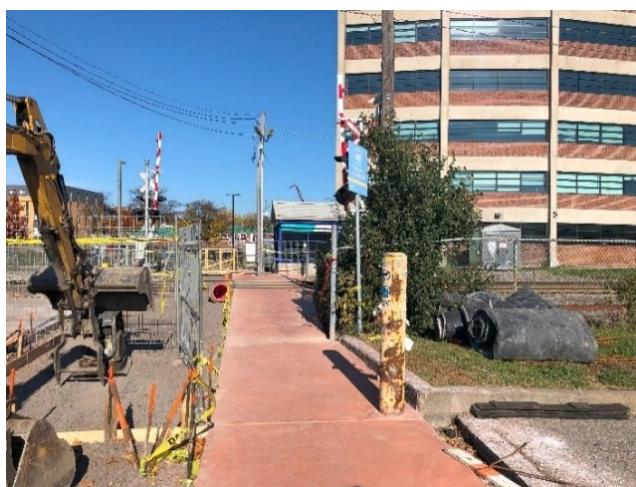


Figure 4.12 : le passage Ogilvy

Source : (Kelly Vu)

Une rencontre avec une femme qui se dirigeait vers le quartier Villeray depuis Parc-Extension par le passage Ogilvy, a provoqué une réaction indignée de la part d'Haroun. Après que cette femme ait exprimé son enthousiasme à l'égard de ce nouvel aménagement, soulignant son utilité pour ses trajets quotidiens entre le métro Parc et son condo de l'autre côté de la voie ferrée, Haroun a réagi avec ironie et cynisme en disant : « Dieu bénisse cette femme qui vit ici ! »²³. Il a poursuivi en

²³God bless this woman that lives here!

soulignant que ces changements, bien qu'ils apparaissent comme des améliorations, semblent principalement conçus pour répondre aux besoins des populations plus favorisées :

C'est maintenant qu'ils interviennent. Arrêtez ! C'est hypocrite. C'est triste parce que pendant longtemps, le monde recevait des contraventions ici. C'est arrivé tellement souvent. C'est fou ! Mais maintenant qu'il y a des condos ici...²⁴

Par ces propos, Haroun met en lumière une injustice. Il dénonce le caractère tardif de ces changements qui paraissent influencés par les nouveaux et nouvelles résident·e·s, évoquant ainsi les processus de gentrification à l'œuvre.

Aux propos d'Haroun, s'ajoutent ceux de Jodnald par rapport au verdissement dans Parc-Extension. Attentif aux jardins et aux espaces verts depuis longtemps dans le quartier, il comprend explicitement le verdissement comme un processus de gentrification :

Avant, pour que les choses soient faites, ça prenait du temps. Mais depuis que le quartier est en mode gentrification, tout commence à changer rapidement. [...] Je pense qu'il y a plus d'espaces verts, qui sont en quelque sorte pour les gens du quartier, mais pas vraiment. Pourquoi maintenant et pas avant ? Ça donne l'impression que ce n'est pas pour les gens du quartier, mais pour ceux qui s'en viennent ou pour en inciter d'autres à venir.

4.4.2 La gentrification : le campus MIL

Les transformations urbaines et les injustices qu'elles engendrent sont abordées par tous les participants dans leur parcours commenté. La construction du campus MIL (voir Figure 4.13 et Figure 4.11 No 10) constitue un repère visuel symbolique de ces dynamiques à leurs yeux. Le témoignage de Gayany met en évidence l'accélération du processus de gentrification à Parc-Extension, exacerbée par l'arrivée du campus MIL. Elle établit un lien entre la hausse du prix des

²⁴ Now they are doing it. [...] Get out of here! C'est hypocrite. It's sad because for the longest time, le monde a mangé des contraventions for so many times here. It's crazy. Oh, but now that we have these condos here...

logements, l'afflux de nouveaux résident·e·s et l'exclusion progressive des familles établies de longue date dans le quartier.

On voit que Parc-Extension se gentrifie très vite. Ça s'est gentrifié un peu avant que l'Université de Montréal arrive, mais depuis que l'Université est arrivée : Pow ! Les compagnies profitent de cette présence. Les étudiant·e·s qui sont habituellement sur le Plateau Mont-Royal et dans le Mile-End viennent habiter dans Parc-Extension parce que c'est la solution la moins chère. J'ai juste l'impression que les familles d'ici se font évincer. (Gayany)²⁵



Figure 4.13 : Campus MIL depuis l'avenue Beaumont

Source : (Gerardo)

Haroun et Gayany se sont également interrogés sur la vocation des nouvelles interventions sur le campus MIL. Les jardins éphémères (voir Figure 4.14 et Figure 4.11 No 11), une infrastructure verte et sociale mise en place par l'université pour favoriser la connexion du site avec les riverain·e·s et avec la nature, soulèvent des questions quant à leur véritable accessibilité et à leur impact sur les dynamiques locales. Un autre exemple est l'aménagement d'une passerelle publique

²⁵On voit que Parc-Extension se gentrifie très vite. Ça s'est gentrifié un peu avant que l'Université de Montréal arrive, mais depuis que l'Université est arrivé...Pow! Condos are coming up, compagnies are taking advantage of the university that came in. Les étudiants qui étaient sur le Plateau et dans le Mile-End are coming in because their neighborhoods are expensive, and Parc-Extension is the cheaper end for them. [...] I just feel like the families' are getting kicked out.

du campus MIL (voir Figure 4.15 et Figure 4.11 No 12) qui permet de relier la station de métro Acadie, du côté de Parc-Extension, au campus MIL. La passerelle a été installée pour favoriser l'accès à l'université et à ses espaces verts et offrir un lieu de rencontre entre les résident-e-s et les nouvelles populations. Toutefois, comme les jeunes le soulignent, cette infrastructure est principalement perçue comme un lieu de passage occasionnel, plutôt que comme un véritable espace d'intégration sociale ou d'amélioration des conditions de vie. Haroun, par exemple, n'en profite que de manière occasionnelle, comme pour admirer le coucher du soleil : « L'éclairage est agréable et, en été, c'est sympa pour regarder le coucher du soleil »²⁶.



Figure 4.14 : Les jardins éphémères

Source : (Kelly Vu)

²⁶The lighting is nice here and during the summer it's nice to catch the sunset.

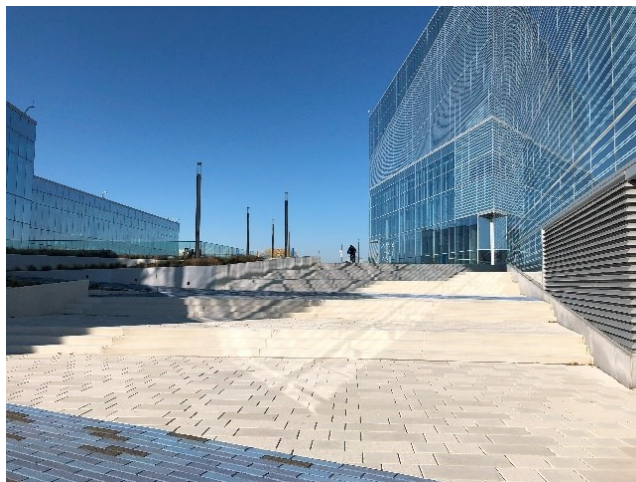


Figure 4.15 Passerelle du campus MIL

Source : (Kelly Vu)

Transgresser les limites du quartier, par exemple en traversant la clôture protégeant la voie ferrée pour accéder aux espaces verts et aux infrastructures du parc Jarry, fait partie de leurs pratiques habituelles et illustre au passage leur fort sentiment d'appropriation de cet espace qu'ils considèrent comme le leur. Conséquemment, les nouveaux développements comme le campus MIL suscitent un sentiment d'injustice parmi les participants. Dans les jardins éphémères, les propos de Gayany illustrent cette dynamique: « Je pense qu'avoir plus d'espaces verts dans le quartier peut être très bénéfique. La connexion avec la nature et avoir accès à des produits frais est également important, mais qui va se déplacer jusqu'ici? Les résidents de Parc-Extension ne vont pas se rendre aussi loin »²⁷. Ce commentaire met en lumière les paradoxes du projet et les tensions entre la volonté implicite d'inclusion de la part des jeunes et l'exclusion qu'ils ressentent néanmoins.

4.4.3 La transformation des dynamiques quotidiennes

Il n'y a pas que le campus MIL, un espace qui demeure à l'extérieur des frontières physiques du quartier, qui est perçu comme un espace d'exclusion. L'avenue Beaumont et ses importantes

²⁷ I think there are a lot of benefits in having more green spaces in the neighborhood. It's also important to have a connection with nature and to have access to fresh food but for who did they plan this for? Parc-Ex residents are not going to come out this far.

transformations illustrent bien l'impact des processus de gentrification qui se déploient dans le quartier. Debout sur la passerelle menant au campus MIL et observant l'avenue Beaumont et son quartier, Haroun souligne cette dynamique en révélant son inconfort et la tension qu'il ressent face aux inégalités entre leur milieu de vie et celui des nouveaux et nouvelles résident·e·s :

Quelle est la différence entre ces personnes qui ne viennent pas de Parc-Extension et celles qui vivent sur Beaumont, dans les bâtiments huppés ? C'est la même communauté. Je suis sûr qu'ils sont des jeunes adultes. Ce serait intéressant de leur demander pourquoi ils passent par ici et comment ils se sentent en sachant qu'il y a une différence entre leur lieu de vie et celui des résidents de Parc-Ex. Parce qu'au fond, soyons réalistes, je les juge énormément.²⁸

Cette citation met en évidence les deux communautés distinctes, les résident·e·s du campus MIL et des nouveaux immeubles d'habitation haut de gamme de l'avenue Beaumont et la communauté de Parc-Extension, ainsi que les tensions et fractures socioéconomiques ressenties comme étant créées par la gentrification. Les changements sur l'avenue Beaumont ont un impact sur les dynamiques quotidiennes de l'ensemble du quartier. Ces transformations modifient non seulement l'apparence physique du quartier, mais aussi les interactions sociales et les pratiques culturelles. Les participants qualifient fréquemment l'avenue Beaumont de « fancy » (Gerardo), luxueux, et opposent son état actuel à l'espace qu'ils connaissaient auparavant. Elle est désormais associée à des symboles de gentrification, comme de nouveaux espaces verts, des commerces plus huppés et des résidences haut de gamme, alors qu'elle était autrefois familière et accueillante.

Il y avait des manufactures, une station-service et beaucoup d'emplois. La boulangerie Homemade Kosher, Montréal Pita et des entrepôts. Les gens de Parc-Extension y

²⁸What's the difference between these people that are not from Parc-Ex and the ones that live on Beaumont in the high-end places. It's the same community. I'm pretty sure they are young adults. It would be interesting to ask them why they are coming through here and how do they feel knowing that there's a discrepancy between where they are living and the residents of Parc-Ex? Because let's be real. I'm judging the hell out of them.

travaillaient. [...] Ce sont des emplois qui étaient créés pour les résidents de Parc-Ex, par les commerçants de Parc-Ex. (Haroun)²⁹

Pour Haroun, l'avenue Beaumont était un lieu de travail avant qu'elle ne subisse ces changements. Dès qu'il a été en âge de travailler, il est entré à la boulangerie Homade Kosher et il en garde de précieux souvenirs. Cet exemple montre que l'avenue Beaumont avait non seulement un rôle de service dans la communauté, mais aussi une signification plus importante, particulièrement pour certaines personnes. D'un autre côté, les jeunes ont souligné qu'il y avait un manque d'intégration de la communauté locale par les nouveaux et nouvelles commerçant-e-s, comme ceux et celles du restaurant Beau Mont. Comme le montre la citation ci-dessous, les efforts nécessaires pour faire participer les nouveaux commerces à la vie locale et créer des opportunités pour les résident-e-s de Parc-Extension sont insuffisants. Eric explique que c'est grâce aux pressions de l'organisme pour lequel il travaille que certains postes en cuisine ont été réservés pour des jeunes du quartier dans le restaurant Beau Mont :

Il y a eu un débat avec le restaurant Beau Mont. Quand il s'est installé, les organismes se sont un peu révoltés pour dire que « vous venez, mais vous n'offrez aucun emploi aux jeunes du quartier. » On a établi des négociations pour au moins donner quelques emplois aux jeunes. Grâce au programme de cuisine qu'on a, ils ont au moins engagé quelques finissants du programme. Il a presque fallu les harceler pour qu'ils contribuent au quartier.

Les jeunes ont également la perception qu'au niveau de la clientèle, ces nouveaux commerces s'adressent davantage à la nouvelle population. Quand Haroun évoque la transformation du paysage commercial de l'avenue Beaumont, Gayany souligne la transformation des pratiques de consommation associée à la nouvelle population :

²⁹Il y avait des manufactures, une station de service, and alot of jobs. The Homemade Kosher bakery, the Montreal Pita and the warehouses. People from Parc-Extension we're working there. [...] They we're jobs that we're created for Parc-Ex from Parc-Ex

Tu sais les nouveaux restaurants sur Beaumont qui ne correspondent pas tout à fait à Parc-Ex? (Haroun)³⁰

Ceux qui sont pour les nouvelles personnes amateurs de jardinage? Ces restaurants sont très *Instagram-able*, et c'est ce que les nouveaux et nouvelles résident-e-s et ce que les hipsters aiment. Ça correspond à cette démographie. Les commerçant-e-s transforment les ruelles en des endroits mignons pour boire alors que les gens de Parc-Ex eux, ont tendance à se saouler n'importe où. Comme sur Jean-Talon par exemple, c'est vrai qu'il y a quelques alcooliques connu-e-s, et peut-être que les nouvelles personnes ne veulent pas être associées à ça. (Gayany)

Dans cet échange, les jeunes font remarquer que ces nouveaux restaurants, avec leur clientèle et leur esthétique distinctes, ne correspondent pas à l'identité de Parc-Extension. Ils suggèrent également un décalage entre les nouvelles pratiques et celles des résident-e-s de longue date. Ainsi, bien que l'avenue Beaumont apparaisse comme un espace sûr et accueillant pour les nouvelles populations, elle incarne également, du point de vue des jeunes, une forme de marginalisation subtile de leurs pratiques établies.

4.4.4 Le 495 Beaumont

Ces transformations touchent donc directement les jeunes, dont les pratiques habituelles sont progressivement modifiées, renforçant un sentiment de déconnexion et d'exclusion au sein même du quartier. En affirmant : « Il faut s'adapter à ces nouvelles personnes qui arrivent pour qu'elles se sentent en sécurité »³¹ Haroun met en lumière les adaptations que les jeunes font pour répondre aux attentes imposées par les nouvelles populations. Cet effet d'ajustement a été illustré de façon

³⁰You know the new restaurants on Beaumont that doesn't quite fit with Parc-Ex? (Haroun)

The ones for the new green-thumb folks? [...] They are very Instagram-able and its what newcomers and hipsters like. It fits this demography. They transformed an alleyway into a cute place to drink whereas people in Parc-Ex tend to get drunk anywhere. Like on Jean-Talon, its true that there are a few known alcoholics and maybe they don't want to associate with that. (Gayany)

³¹ You have to adapt to the people coming in to make them feel safe.



Figure 4.16 : Le 495 Beaumont

Source : (Kelly Vu)

manifeste par les comportements changeant de Jodnald lors de son parcours sur l'avenue Beaumont. Il a notamment hésité à entrer dans la cour intérieure du 495 Beaumont (voir Figure 4.16 et Figure 4.11 No 13), construit sur le terrain de la boulangerie Homemade Kosher qui a été démolie en 2020.



Figure 4.17 : Le couloir vers la cour intérieure du 495 Beaumont

Source : (Kelly Vu)

Ce bâtiment est un complexe d'appartements haut de gamme et comprend un jardin ouvert, accessible depuis la rue Querbes (voir Figure 4.17). Pourtant, malgré cette ouverture apparente, l'hésitation de Jodnald traduit un sentiment d'intrusion, révélant une frontière invisible entre les jeunes et ces nouveaux espaces aménagés. L'exploration des jardins, même clôturés, de ses voisins, par Jodnald en contraste avec son hésitation face à l'espace du 495 Beaumont, illustre cette contradiction. Ce type d'espace, même lorsqu'ouvert, n'est pas perçu comme étant fait pour eux et souligne une tension entre accessibilité physique et barrières symboliques. La transformation de l'identité de l'avenue Beaumont crée une frontière symbolique. À travers leurs conversations, les participants expriment un sentiment croissant de détachement, ne reconnaissant plus l'avenue comme faisant partie intégrante de Parc-Extension : « Beaumont perd la culture de Parc-Ex. Si tu vas dessus maintenant, tu verras que ce n'est plus Parc-Ex du tout » (Haroun)³².

Pour les participants, l'identité culturelle de Parc-Extension repose sur des codes bien établis, des pratiques communautaires et des commerces spécifiques qui donnent vie au quartier. Comme évoqué dans les sections précédentes sur la culture locale et la communauté, ces éléments représentent des repères essentiels de familiarité et d'appartenance. À l'inverse, l'avenue Beaumont se distingue par des dynamiques nouvelles. La rue est de plus en plus marquée par l'arrivée de nouveaux résidents, par des esthétiques modernes et des modes de consommation associés aux récents développements et aux nouveaux établissements. Ces transformations rompent avec la continuité culturelle de Parc-Extension, rendant cet espace étranger aux yeux des jeunes et accentuant leur sentiment d'exclusion et de déconnexion.

4.4.5 « Les gens de Parc-Ex ne font pas de ski ! »

Des dynamiques semblables apparaissent ailleurs dans le quartier, comme dans le parc Jarry, même si les jeunes ne semblent pas encore prêts à se détacher de cet espace. Au contraire, ils revendiquent leur droit d'y être présents et de coexister avec d'autres populations, malgré les pressions croissantes liées à la gentrification qui redéfinissent l'accès au lieu et ses usages. Il existe un

³²Beaumont perd la culture de Parc-Ex. Si tu vas dessus maintenant, you will see it's clearly not Parc-Ex anymore.

consensus parmi les participants concernant les changements qui se produisent dans le parc Jarry. Gerardo souligne ainsi certains des principaux changements, notamment la présence croissante d'une nouvelle population principalement identifiée par son style différent : « Je dirais que ce qui a le plus changé dans le parc, ce sont les gens. Tu vois des gens que tu n'associerais pas nécessairement à Parc-Extension. Ils promènent leur husky et ils portent des casquettes Ciele ». Comme sur l'avenue Beaumont, l'arrivée de cette nouvelle population entraîne une modification des dynamiques quotidiennes qui s'y déroulent. Alors que les saisons influencent l'attachement des jeunes au quartier, les changements dans le parc se manifestent et sont principalement perçus en hiver. Les jeunes soulignent l'apparition de nouvelles activités hivernales et le rythme transformé du parc, marqué par une fréquentation accrue et une diversification des usages :

J'avais l'habitude de marcher près du parc Jarry pendant l'hiver et il n'y avait personne. Aujourd'hui, durant l'hiver, c'est plein à craquer. Avant, il y avait une patinoire et maintenant il y en a six. C'est bien parce que c'est vivant, mais c'est un changement dû à la gentrification. (Haroun)³³

Là où ils se souviennent d'un parc calme en hiver, ils constatent aujourd'hui une multiplication des patinoires et des pistes de ski de fond (voir Figure 4.18). Gayany souligne néanmoins que « les gens de Parc-Ex ne font pas de ski ! » pour mettre en lumière un décalage entre les nouvelles infrastructures et les pratiques traditionnelles des résident·e·s du quartier. Selon elle, le ski est une activité moins courante auprès des familles du quartier, principalement en raison du coût des équipements : « C'est ma théorie. Ce ne sont pas les immigrant·e·s ou les familles à faible revenu qui font des sports d'hiver. [...] Il faut de l'argent pour acheter des skis ou des patins ». Ce décalage révèle des tensions subtiles liées à l'appropriation et à l'inclusion dans cet espace transformé. De plus, ce phénomène contraste avec les souvenirs estivaux des jeunes, qui associent le parc Jarry, et d'autres espaces du quartier, à des rassemblements amicaux, des parties de soccer improvisées et une atmosphère de convivialité propre aux mois plus chauds de l'année.

³³I used to walk près du parc Jarry during the winter et il n'y avait personne. Nowadays, durant l'hiver, it's actually packed. Avant, il y avait one ice rink and now there are six. It's nice because it's alive but definitely, c'est un changement due à la gentrification.



Figure 4.18 : Une piste de ski de fond dans le parc Jarry

Source : (Kelly Vu)

Dans la culture locale de Parc-Extension, les résident·e·s ont développé des stratégies ingénieuses et improvisées pour s'approprier l'espace public. Les jeunes, en particulier, ont adopté des sports qui privilégient l'accessibilité et la simplicité, comme le soccer. Gerardo, par exemple, explique que ce sport est avantageux parce qu'il nécessite peu d'équipement : « Ce sont des sports pour lesquels tu n'as pas besoin de beaucoup de chose pour jouer. Je me rappelle quand il n'y avait pas les buts, on se ramassait plein de joueurs et on choisissait des clôtures pour faire les buts ». Cette capacité à improviser avec l'espace reflète une adaptation aux conditions socioéconomiques du quartier. Les transformations du parc Jarry, cependant, s'inscrivent dans des dynamiques plus larges, notamment liées aux changements démographiques et à l'appropriation de l'espace public.

Pour les jeunes de Parc-Extension, cette évolution suscite des sentiments partagés. D'un côté, ils se réjouissent de la nouvelle vie du parc en hiver, mais de l'autre, ils éprouvent une forme de nostalgie pour un espace qui leur semblait plus accessible et familier, avant que ces transformations ne modifient les usages et les ambiances. L'apparition du ski et du patinage dans le parc suscite un certain optimisme chez les jeunes, qui y voient une opportunité pour une appropriation plus large de l'espace par les résident·e·s, en particulier les jeunes. Cette perspective se reflète dans la vision et l'espoir de Gayany : « Si la Ville développe des patinoires et des sentiers pour le ski de fond, ça serait bien d'investir dans les organisations qui peuvent montrer aux enfants comment en faire et

investir dans les équipements pour eux ». Selon elle, des incitatifs concrets pour encourager les jeunes dans ces nouvelles pratiques hivernales sont importants. De tels investissements permettraient non seulement de favoriser leur participation active dans le parc Jarry tout au long de l'année, mais aussi d'éviter une exclusion supplémentaire, particulièrement marquée durant l'hiver.

L'objectif de ce chapitre était de présenter les résultats qui sont issus des parcours commentés et de valoriser les connaissances situées des participants concernant leur environnement quotidien, leurs espaces vécus et les dynamiques sociales qui les traversent. Ce chapitre était structuré en trois sections, les dynamiques quotidiennes, le sentiment de communautés et les tensions liées aux changements perçus comme des résultats des processus de gentrification. Il met en lumière la manière dont les codes sociaux du quartier façonnent un rythme et une culture locale singulière à Parc-Extension, auxquels les jeunes s'identifient. Malgré la diversité des communautés qui cohabitent dans ce quartier, les jeunes expriment un sentiment d'appartenance à l'ensemble de la communauté de Parc-Extension. L'entre-soi leur permet de s'affirmer et de s'approprier les espaces en fonction de leurs besoins et identités. Cependant, les parcours commentés révèlent aussi des sentiments d'injustice et de peur face aux transformations du quartier, qu'il s'agisse de nouveaux aménagements, de changements sociaux ou de pratiques perçues comme différentes. Ces évolutions sont vues comme une menace pour les éléments que les jeunes associent à la culture et à la communauté locale. Ces parcours commentés révèlent ainsi des tensions et des frontières symboliques, mettant en évidence des défis d'inclusion dans le quartier en transformation.

CHAPITRE 5 : LE DÉPLACEMENT CONTINU DES JEUNES RACISÉ·E·S DE PARC-EXTENSION

Cette recherche avait comme objectif de répondre à la question : comment les processus actuels de gentrification modifient, ou non, les pratiques sociospatiales de jeunes racisé·e·s du quartier Parc-Extension ? Des parcours commentés ont permis de s'intéresser à la quotidienneté des jeunes et d'accéder aux lieux et espaces significatifs de leur expérience du quartier. Les résultats témoignent d'un fort attachement au quartier, à ses pratiques et à sa communauté, de la part de tous les participants, même ceux qui n'y habitent plus. Ils montrent aussi que les transformations matérielles et symboliques actuelles du quartier modifient les liens sociaux et spatiaux que les jeunes entretiennent avec ses espaces. Ce chapitre revient sur ces résultats, en examinant d'abord les transformations matérielles et symboliques soulignées par les participants, ainsi que leurs impacts sur le sentiment de sécurité. Il analyse ensuite leur déplacement et la redéfinition des frontières du quartier, à partir du cadre de la division raciale de l'espace. Ce chapitre met en lumière que les pratiques des jeunes, ainsi que leur rapport au quartier, ont été modifiées, que ce soit par un détachement ou par des manifestations d'adaptation, et qu'ils attribuent ces modifications aux réorganisations des frontières matérielles et symboliques impulsées par les processus de gentrification. Les stratégies de résistance des jeunes reflètent une expérience de déplacement qui s'inscrit dans une continuité avec les dynamiques de gentrification. Ces résistances côtoient paradoxalement une volonté de quitter le quartier pour accéder à de meilleures conditions sociospatiales. Elles traduisent ainsi une tension entre le désir d'amélioration de leur qualité de vie et la volonté de défendre les pratiques et les identités locales face à des pressions qui tendent à marginaliser ou à effacer ces dimensions dans le cadre des processus actuels de transformation du quartier.

La discussion s'appuie ainsi sur une définition élargie du déplacement : il ne se limite pas au départ ou à la perte du chez-soi (Marcuse 1985; Davidson 2009; Atkinson 2015), mais englobe aussi les formes plus subtiles de déplacement, qui se manifestent par la transformation des espaces au fil du temps et à différentes échelles (Elliott-Cooper, Hubbard et Lees 2020; Kern 2016). Ces transformations incluent l'arrivée de nouvelles populations qui s'approprient et participent à la

production de nouveaux espaces. Ce processus modifie non seulement l'apparence physique des lieux, mais aussi leurs fonctions symboliques, sociales et économiques et modifient les relations des résident·e·s établi·e·s à leur environnement. Le déplacement ne s'opère donc pas uniquement par des pressions économiques, mais également par des mécanismes symboliques et culturels qui redéfinissent les normes et les relations sociales et raciales au sein des quartiers (Addie et Fraser 2019; Bloch et Meyer 2023).

5.1 La perception des changements

Les parcours commentés ont permis de mettre en évidence les sentiments des jeunes par rapport aux transformations de leurs dynamiques quotidiennes dans les espaces du quartier. Ces transformations concernent à la fois le cadre bâti et les dynamiques culturelles et sociales. Leur sentiment de sécurité et d'appartenance au quartier est ainsi directement impacté.

5.1.1 Les transformations au niveau du cadre bâti

Les résultats présentés mettent en lumière l'importance de la dimension de l'environnement urbain et leurs perceptions de la qualité de vie dans le quartier. Plusieurs participants ont évalué cette dimension comme étant plus négative que les dimensions culturelles et sociales du quartier. Les transformations du cadre bâti liées à la gentrification suscitent, conséquemment, des réactions ambivalentes, influençant leur perception d'un quartier en mutation. Des auteurs comme Freeman (2006) sont arrivés à des constats similaires ailleurs. En observant les réactions de communautés marginalisées affectées par la gentrification, ses travaux mettent en évidence l'idée que les transformations du cadre bâti provoquent des réactions complexes qui oscillent entre appréciation des améliorations matérielles et résistance influencée par une inquiétude liée à l'exclusion et à la perte d'appartenance. Le rôle de l'environnement physique est essentiel dans la manière dont les jeunes perçoivent et interprètent les transformations du quartier.

À plusieurs reprises, les participants ont mentionné l'apparition récente d'aménagements et de projets de verdissement qui ont comme potentiel d'améliorer la qualité de vie du quartier. Or, ces modifications sont perçues comme symbolisant la gentrification, soit les transformations économiques et sociales en cours dans le quartier. Leurs perceptions positives de ces améliorations sont tempérées par les effets économiques de la gentrification qui entraînent une constante menace de déplacement. Les jeunes développent ainsi une analyse critique des projets de (ré)aménagement en cours, qu'ils perçoivent comme inscrits dans une dynamique d'exclusion territoriale et de revalorisation économique profitant principalement aux nouvelles populations et aux acteurs économiques et non aux habitant·e·s du quartier (Smith 1982; Hackworth et Smith 2001). Comme le montre la citation suivante, ils lient gentrification et déplacement : « Ce sont des changements qui n'arrivaient pas avant et c'est ce que je disais par rapport à la gentrification. C'est sûr que ça va avoir un impact sur les gens du quartier parce qu'ils vont devoir finir par partir. Surtout qu'il y a l'université à côté du quartier maintenant » (Jodnald).

L'analyse des jeunes situe ces changements dans un cadre plus large et met en lumière les dynamiques de gentrification verte, ou écogentrification, dans le quartier, soit un processus reliant aménagements verts et transformation de la valeur des quartiers autrefois désinvestis (Dooling, 2009). Ces changements captés par les jeunes marquent ainsi une transition verte qui transforme un quartier autrefois esthétiquement dévalorisé en un espace plus attrayant (Baumann et al. 2021; Jolivet et Reiser 2022; Jolivet, Baumann et Gonzalès 2022). Violaine Jolivet et Chloé Reiser (2022) montrent que le projet du campus MIL est fortement influencé par des principes de développement durable néolibéraux activement promus par la Ville. Le discours de revitalisation qui accompagne ce nouveau quartier universitaire reflète également l'ère de l'urbanisme durable et l'agenda vert municipal qui a touché d'autres quartiers de la ville comme Saint-Michel, menant au projet du Complexe Environnemental (Jolivet et Carré, 2017). Yannick Baumann et d'autres collègues (2021) confirment également qu'au-delà du campus MIL, de nouveaux investissements dans Parc-Extension se traduisent par des initiatives de verdissement et d'embellissement comme l'accroissement des ruelles vertes. Toutefois, selon ces auteur·e·s, ces projets ne prennent pas en compte des objectifs de justice sociale, démontrant peu d'engagements envers la communauté locale.

Les études de Nathan McClintock (McClintock, Miewald et McCann 2021; McClintock 2018) permettent aussi de discuter du déplacement culturel, un processus dans lequel les pratiques, identités et modes de vie des résident·e·s établi·e·s sont effacés ou marginalisés (Zukin, 2010), tels que ressenti par les participants de Parc-Extension. Bien que ses recherches portent principalement sur l'agriculture urbaine, McClintock part de l'idée que la conscience environnementale est devenue un aspect du capital symbolique qui contribue à la valeur ajoutée des quartiers dans les processus contemporains de gentrification. Ses recherches à Portland, en Oregon aux États-Unis, expliquent les liens entre valeur sociale, nouvelles pratiques d'agriculture dans les quartiers en transformation et déplacement des populations établies (McClintock, 2018). Il montre que, bien que le jardinage soit déjà pratiqué par cette population souvent par nécessité économique et en conformité avec des pratiques culturelles établies, ce sont les nouveaux jardins et les pratiques introduites par la population blanche nouvellement installée qui sont valorisés. Les résident·e·s de longue date, souvent issus de communautés marginalisées et racisées, voient leurs pratiques d'agriculture urbaines, perçues comme informelles, dévalorisées. Cette dépréciation témoigne de l'exclusion raciale et culturelle à laquelle ces communautés sont confrontées dans le contexte de gentrification, en plus du déplacement économique qu'elles et ils vivent. Il existe un sentiment d'injustice parmi les résident·e·s de ces quartiers, lié au manque de reconnaissance de leur histoire, de leurs savoirs et de leurs besoins, notamment en ce qui concerne la sécurité alimentaire.

Les jeunes de Parc-Extension révèlent des sentiments similaires à l'égard de la transition verte, comme dans l'exemple de Jodnald discuté au chapitre précédent. L'enchevêtrement de jardins domestiques et de pratiques de jardinage dans le quartier semble être passé inaperçu depuis longtemps, tout comme leurs besoins en matière d'environnement plus sain et esthétique. Les nouvelles infrastructures vertes du quartier augmentent sa valeur sans correspondre aux besoins et réalités des résident·e·s. Au contraire, les transformations au niveau du cadre bâti mis en évidence par les participants contribuent au déplacement des résident·e·s. Elles entraînent plus particulièrement le déplacement culturel des jeunes pour qui le constat dominant face à ces nouvelles infrastructures vertes est celui d'une injustice et d'un sentiment de détachement qui affectent leur lien avec le quartier.

5.1.2 Les transformations sociales

Le déplacement culturel des jeunes est également provoqué par la présence de nouveaux et nouvelles résident·e·s, cette nouvelle communauté qu'ils imaginent être en formation dans Parc-Extension. Les transformations sociales influencent la perte de repères et l'affaiblissement du sentiment de sécurité que le quartier donne aux jeunes. Ces pertes sont en partie liées aux nouvelles pratiques commerciales et de consommation portée par les nouvelles populations. Plusieurs lieux visités avec les participants permettent de mettre en évidence la présence d'une culture locale constituée par l'ensemble des pratiques de la communauté, ainsi que leur valorisation par les participants. Or, l'apparition de nouvelles boutiques, restaurants et bars, en particulier sur l'avenue Beaumont, symbolise un bouleversement au niveau de ces dynamiques locales. Ces nouveaux lieux, souvent imputés à la gentrification, introduisent des pratiques de consommation alignées avec les goûts et les attentes des nouveaux et nouvelles résident·e·s, généralement plus favorisé·e·s au niveau économique et porteur·euse·s d'autres pratiques culturelles, et excluent ou marginalisent les pratiques plus établies (Zukin 1991; Zukin, Lindeman et Hurson 2017; Zukin 2014; Hyde 2014). Comme l'observent les participants, les nouveaux établissements dans Parc-Extension se caractérisent par une esthétique plus soignée et moderne, un service personnalisé et des terrasses extérieures invitant à une consommation démonstrative très en vogue. C'est notamment ce que Gayany exprime lorsqu'elle qualifie ces lieux de « très Instagram-able ». Ils entrent en outre en compétition avec les commerces locaux qui représentent des lieux essentiels au tissu social du quartier et offrent des biens abordables en plus d'incarner la culture locale à laquelle ils sont profondément attachés. Les travaux portant sur la gentrification commerciale soulignent fréquemment l'appropriation des symboles culturels locaux, souvent matérialisés dans la culture culinaire et les commerces des quartiers urbains, en même temps qu'une disparition progressive des pratiques historiquement ancrées (Hyde, 2014 ; Zukin, 2014 ; Zukin *et al.*, 2017). Bien que ces dynamiques ne soient pas directement exprimées par les participants, les transformations commerciales et les nouvelles pratiques de consommation sont tout de même perçues par les jeunes de Parc-Extension comme des signes d'une exclusion économique et culturelle provoquant une sorte de fracture symbolique entre leur culture et la nouvelle.

D'autres nouvelles pratiques également visibles dans les espaces publics témoignent du déplacement culturel ressenti. L'aménagement de patinoires et de pistes de ski de fond dans le parc Jarry, par exemple, a été identifié comme un symbole des transformations en cours. Ces activités, qui s'inscrivent dans des pratiques souvent associées aux nouvelles populations, introduisent des codes sociaux distincts dans un espace autrefois perçu comme un lieu d'inclusion et d'interactions collectives. Les jeunes décrivent ces changements comme révélateurs d'une transition vers des usages plus individualisés et exclusifs, nécessitant des équipements coûteux et une logistique accrue. Alors que le parc Jarry demeure un espace fréquenté par les jeunes, ils soulignent un sentiment de perte de repères sociaux et spatiaux. Cette transformation participe à la redéfinition des normes d'usage du parc en fonction de critères économiques, sociaux et culturels. En ce sens, ces nouvelles pratiques ne sont pas seulement des indicateurs de changements matériels, mais également des marqueurs d'une appropriation différenciée des espaces publics, où certains usages deviennent valorisés tandis que d'autres sont relégués à la marge.

Ces changements mettent ainsi en évidence deux cultures distinctes, ce qui provoque une inquiétude croissante chez les jeunes envisageant la disparition de la culture locale. Les jeunes qui s'épanouissent dans le quartier se considèrent exclus par la redéfinition des usages et des espaces par les nouvelles normes et pratiques de consommation. L'exclusion devient particulièrement tangible pour les commerces locaux qui subissent une marginalisation subtile, mais réelle, alimentée par des dynamiques de honte et de dévalorisation imposées par des normes dominantes. Sur le long terme, cette évolution peut mener à l'effacement de modes de vie locaux, accentuant ainsi le sentiment d'appauvrissement culturel et social du quartier (Zukin, 2008). Les jeunes le soulignent déjà dans leurs observations et leurs expériences quotidiennes.

5.1.3 La perte du sentiment de sécurité

L'introduction de nouvelles normes et pratiques dans les espaces de Parc-Extension provoque une rupture des rythmes établis par les résident·e·s de longue date, rythmes qui assuraient aux jeunes un sentiment de sécurité, ainsi qu'une capacité d'appropriation et de transformation des lieux (Kern

2016). Ces changements sont perçus par les jeunes comme une perturbation de leur environnement familial, ébranlant leur sentiment de sécurité et restreignant leur spontanéité dans l'espace public.

Le rythme local, ou « l'ambiance » comme l'appellent les jeunes, est façonné par l'occupation et l'appropriation des espaces publics par les résident·e·s. Ces espaces sont souvent animés par des pratiques et des activités improvisées, dont le caractère informel et imprévisible est particulièrement ressenti et apprécié par les jeunes. La perturbation des rythmes établis fait écho aux recherches de Leslie Kern (2016) qui compare les temporalités associées aux pratiques locales d'une communauté avec celles introduites par les nouveaux espaces orientés vers la création d'une nouvelle image (*rebranding*) et l'attractivité d'un quartier de Toronto. L'autrice montre que les espaces de consommation et de divertissement introduits dans le quartier étudié entraînent une perturbation du quotidien et des habitudes, voire de la sécurité des résident·e·s, particulièrement ceux et celles déjà marginalisé·e·s. Elle écrit :

In colonizing the social space of the night through playful and family-friendly consumption events, other night-time economies and interactions are disrupted and dislocated. These include sex work, the drug trade and simple uneventful hanging out and socializing for youth and others who might be asked to 'move on' from public spaces and street corners during the day (Kern 2016, 449).

Les processus en cours s'accompagnent d'une rupture dans la manière dont les individus, en particulier les communautés marginalisées, interagissent avec leur environnement quotidien. Dans Parc-Extension, l'espace public reflète, par sa configuration et ses usages, les dynamiques et les injustices sociospatiales auxquelles les résident·e·s sont confronté·e·s. Dans un environnement urbain dense, où les logements offrent peu d'espaces privés extérieurs, les espaces publics deviennent des lieux de socialisation, d'appropriation et d'expression collective. Les interactions qui s'y déroulent, souvent marquées par l'improvisation et l'ingéniosité des jeunes, prennent une dimension fondamentale dans la construction de l'identité locale. C'est dans cette ambiance que s'exprime un sentiment de sécurité et d'appartenance. Les transformations sociales imposent l'arrivée d'activités et de pratiques qui sont planifiées et organisées de façon formelle et qui modifie les dynamiques des espaces publics. Les nouvelles pratiques limitent la spontanéité et l'inclusivité

de l'espace public et les jeunes qui utilisaient les espaces avec une certaine liberté pour s'affirmer, voient leur capacité à se l'approprier diminuer.

Le travail d'autres auteur·trice·s qui conceptualisent la gentrification comme une expression contemporaine d'un racisme aversif et latent, offre également une perspective utile pour interpréter les processus en cours dans Parc-Extension (Bloch et Meyer 2023; Bloch 2022; Alvaré 2017). Selon elles et eux, la gentrification a des effets punitifs sur les résident·e·s, les nouvelles populations et pratiques agissant comme un système de surveillance et de régulation informelle des corps racialisés. Plusieurs participants ont exprimé des effets similaires face aux transformations du quartier, comme en témoigne Haroun : « nous devons nous adapter aux personnes qui arrivent dans le quartier »³⁴. Haroun ressent l'obligation de modifier sa présence, pour ne pas paraître menaçants aux yeux des nouvelles populations et ce ressenti est racialement teinté.

Ce sentiment est sans doute particulièrement prononcé dans leur cas, puisque les jeunes racisé·e·s sont davantage ciblé·e·s par le profilage racial et en fonction de l'âge, surtout depuis que l'État est passé d'une logique punitive à une approche actuarielle et préventive de sa gestion de la criminalité et de la légitimité citoyenne (Boudreau 2013). De cette logique découlent des pratiques stigmatisantes comme le profilage racial ou l'identification institutionnelle des quartiers « sensibles » ou « à risques ». À Montréal, cette classification de territoires et de catégories sociales a touché l'arrondissement de Villeray – Saint-Michel – Parc-Extension et les jeunes racisé·e·s qui y habitent. Ces jeunes se retrouvent ainsi à la croisée de plusieurs formes de marginalisation, où leur présence dans l'espace public est régulièrement contrôlée et surveillée, renforçant un sentiment constant d'exclusion et de déplacement (Khalil et Rutland, 2019).

Dans Parc-Extension, l'influence de ces mécanismes est illustrée par la pratique du sport, un sujet abordé par l'ensemble des participants. Toutefois, la prédominance des sports dans les parcs est perçue comme une exclusion pour Gayany qui n'en pratique pas. Son parcours et son manque d'expérience dans les parcs et les espaces publics, contrairement aux autres participants, mettent en lumière un problème souvent ignoré soit le manque d'infrastructures publiques adaptées pour

³⁴We gotta accommodate for these people that are coming in.

les jeunes filles (Boucher et Cossette, 2022). Non seulement les parcs et les espaces publics sont-ils souvent conçus pour favoriser les pratiques sportives, souvent vues comme des « pratiques actives » et « productives » pour occuper le temps des jeunes, mais cette planification contribue aussi à restreindre l'accès des filles à ces espaces publics. Comme l'indiquent Sarah-Maude Cossette et Nathalie Boucher (2021), cette organisation de l'espace limite l'appropriation de ces lieux par les filles, renforçant ainsi des dynamiques d'inégalité de genre dans les espaces publics.

L'imposition des actions préventives dans Parc-Extension se manifeste dans l'expérience des participants et Walid en est un exemple. Celui-ci joue un rôle de mentor pour les plus jeunes de la communauté locale, fort de son initiation à la natation par le programme « Québec sport », qui a contribué à son intégration à Montréal. On peut supposer que l'action préventive par le sport a exercé une influence positive sur son parcours, contribuant à renforcer le sentiment de sécurité qu'il associe au quartier. Pour lui, et les autres jeunes, les pratiques sportives deviennent un moyen d'inclusion et de rencontre, favorisant des liens sociaux et une cohésion communautaire. Ainsi, bien qu'il soit pertinent de critiquer l'effet des processus sur le profilage des jeunes dans le quartier, les participants ne rapportent pas d'expériences de marginalisation dans le contexte local avant que les transformations sociales et les effets de la gentrification deviennent plus évidents. C'est alors que leur perception du quartier change et que des tensions apparaissent, nuisant au sentiment de sécurité et d'inclusion ressenti jusque-là.

5.2 Le déplacement continu

Les dynamiques étudiées révèlent en outre le rôle actif des institutions comme l'Université de Montréal et la Ville de Montréal dans les processus de gentrification en cours. Ces processus favorisent une représentation de l'espace qui valorise des normes et des pratiques associées à la blanchité, tout en marginalisant les identités culturelles et les expériences des communautés locales et en exacerbant l'exclusion des populations racisées. La redéfinition des frontières sociales priorise les nouvelles pratiques spatiales qui exercent une domination symbolique sur les espaces urbains, comme le souligne cette citation :

Claiming and performing citizenship rights in the context of place-making (those initiatives which in their fullest measure are revealed to be similar in colonial intent to the civilising of another distant place) are predicated upon the annihilation of current states of being and belonging. Those defined as responsible for urban decline lose their rights to the city whereas those groups upon which neighbourhood revitalisation is premised, gain them (Lepofsky and Fraser 2003). (Addie et Fraser 2019, 1380)

Les institutions publiques influencent les perceptions sociales et culturelles de Parc-Extension. Les jeunes décrivent ainsi un effet de transformation des représentations associées au quartier qui étaient autrefois négatives, ou « sketchy » dans leurs mots, et qui est maintenant présenté comme une option résidentielle attrayante pour une population économiquement et culturellement privilégiée. Nous avons vu qu'une pratique institutionnelle courante consiste à aménager des espaces verts et à promouvoir un discours écologique accompagnant les projets urbains (McClintock 2018) y compris dans Parc-Extension (Jolivet et Reiser 2022; Baumann et al. 2021; CBAR 2022; Sprague et Rantisi 2018; Projet de cartographie anti-éviction de Parc-Extension 2020; Jolivet et Carré 2017). Ce changement est alimenté non seulement par un jugement implicite et souvent racialement teinté concernant les populations et les modes de vie du quartier, mais aussi par un effacement des dynamiques communautaires et culturelles locales (Alvaré 2017). Ces dynamiques renforcent l'invisibilisation des résident·e·s établi·e·s, légitimant par contraste les nouvelles pratiques et identités qui s'implantent dans Parc-Extension. Or le déplacement des populations de longue date de Parc-Extension se fait de façon continue à travers le racisme et la division raciale de l'espace.

5.2.1 Le déplacement avant la gentrification

Cette section aborde le caractère progressif et cumulatif de la gentrification. Plutôt qu'un événement isolé, la gentrification se manifeste à travers des processus lents et fragmentés. Leslie Kern (2016) a mis en lumière cette dimension en écrivant : « Displacements comprise a variety of very ordinary, non-catastrophic non-events. [...] These non-events, as 'a violence of delayed destruction that is dispersed across time and space, an attritional violence that is typically not

viewed as violence at all' (Nixon 2013, 2) » (p.453). Elle souligne ici la nature subtile des changements provoqués par la gentrification. Ces transformations, souvent invisibles et échelonnées dans le temps, agissent sur le déplacement et l'exclusion des populations marginalisées.

De leur côté, Elliott-Cooper et ses collègues (2020) insistent sur l'importance de considérer le déplacement comme un processus évolutif plutôt que ponctuel : « Displacement is never a one-off event but a series of attritional micro-events that unfold over time, generating different emotional mental states for those affected » (p.502). Cette perspective permet de saisir l'impact émotionnel et psychologique du déplacement où des sentiments tels que l'injustice émergent au fil d'expériences cumulatives, dispersées dans le temps.

Les expériences des participants, lorsqu'on considère cette dimension du déplacement, révèlent un processus qui s'étend dans le temps et s'accompagne d'émotions complexes telles que le détachement, l'injustice, la peur et la colère. Loin d'apparaître avec le contexte actuel, ces ressentis précèdent les transformations visibles de leur environnement. Même s'ils entretiennent des liens affectifs avec le quartier, fondés sur des facteurs communautaires et culturels locaux, leur attachement a toujours été fragilisé par des dynamiques d'injustices sociospatiales persistantes que l'ensemble du groupe a soulignées. En effet, la gentrification représente seulement une couche d'un processus plus large et systémique de division raciale de l'espace, comme l'illustre cette citation d'une de ses participantes d'une étude de Chiara Valli, à Bushwick, dans l'état de New York, aux États-Unis : « gentrification comes after. There is something deeper, which is racism and segregation » (Valli 2015, 1205). Les processus de racialisation de leur corps et de leur quartier entraînent une marginalisation matérielle et symbolique dans la vie quotidienne des résident·e·s qui est associée à un déplacement continu.

Ce déplacement continu est aussi perçu par les jeunes de Parc-Extension qui ont le sentiment d'appartenir à une catégorie sociale exclue. L'absence de valorisation économique et sociale de son cadre bâti et de l'enclavement du quartier est attribuée à un long processus de désinvestissement. Leur expérience d'être non reconnus influence profondément leur identité et façonne un récit marqué par la possibilité ou la réalité du départ. La possibilité du départ découle

d'un désir d'ascension sociale liée à la position spatiale, une dimension importante de leur identité. Ce récit est perceptible dans l'expression « on a commencé au bas de l'échelle et voilà où on est rendus³⁵ » partagée par Gerardo qui, après avoir quitté Parc-Extension, a réussi à avoir accès à une propriété à l'extérieure de l'île de Montréal. Cette citation, qui provient à l'origine des paroles d'une chanson interprétée par l'artiste Drake, met de l'avant la notion de réussite. Gayany renforce cette idée en décrivant Parc-Extension comme un espace transitoire, un lieu de « coming of age », plutôt qu'une destination finale. Ces visions alternatives représentent une manière pour les jeunes de définir leur place dans la ville ou une forme de résilience face aux défis d'un quartier stigmatisé. Bien qu'ils soient fiers d'appartenir au quartier, cette fierté s'accompagne d'une volonté de transcender les conditions sociomatérielles qui le caractérisent et qui entraînent une négociation constante de leur place dans un contexte urbain marqué par la division raciale de l'espace, où ils se trouvent exclus d'un « urbanisme ontologique » « dévolu à la protection et à l'amélioration de la qualité de vie » (Rutland 2018, 33). Cette exclusion a influencé la distribution inégale des ressources pour les résident·e·s de Parc-Extension et a façonné les conditions sociospatiales du quartier, influençant ainsi les expériences et les aspirations des jeunes.

5.2.2 Les frontières de Parc-Extension

L'expérience des jeunes est donc influencée par un processus de déplacement qui existe en amont des processus de gentrification. Celui-ci est perceptible dans leur désancrage anticipé afin de remplir un désir d'inclusion par la conformité au mode de vie de la classe moyenne ou supérieure, même au risque de perdre leur communauté et la sécurité ressentie dans Parc-Extension. Or, avec la gentrification, même celles et ceux qui souhaitent rester dans le quartier se voient confronté·e·s à des menaces de déplacement physique, rendant leur maintien dans les lieux de plus en plus difficile. Les processus de déplacement des jeunes s'intensifient avec la gentrification, accentuant un sentiment croissant de détachement vis-à-vis du quartier. Les transformations suscitent également un effet de frontières dans le quartier, qui reflètent les dynamiques d'inclusion et d'exclusion présentes dans la ville (Valli 2015, Mumm 2008, Busquet et al. 2023). Ces dynamiques

³⁵Started from the bottom now we're here!

sont illustrées par les expériences d'exclusion vécues à l'extérieur du quartier et relatées par les jeunes, comme celles de Gerardo, qui évoque les défis rencontrés au cégep, ou encore d'Eric, qui témoigne du profilage qu'il subit dans son quartier de résidence. Dorénavant, les jeunes se retrouvent en situation minoritaire dans leur propre quartier, où de nouvelles frontières se dessinent à travers des marqueurs économiques et sociaux (Busquet et al. 2023). Cette tension se manifeste particulièrement face aux changements visibles dans le quartier, tels que l'apparition de nouveaux espaces, d'activités et lors de rencontres avec les populations perçues comme nouvelles au quartier. Ces rencontres contribuent au sentiment d'injustice et à la construction de l'altérité dans le quartier, ainsi qu'à la formation de frontières sociales entre les jeunes et les nouvelles populations (Mumm 2008).

Des recherches mettent en lumière les effets des transformations sociales entre les communautés établies et les nouvelles populations en mobilisant le concept de frontière sociale. Mumm (2008) décrit l'effet de ségrégation intime, alors que Busquet et ses collègues (2023) analysent la « (ré)activation d'un "Nous" » par des jeunes dans un quartier de Paris. Des frontières invisibles se créent entre les résident·e·s et les nouveaux·elles venu·e·s, chacun·e vivant dans l'entre-soi, plus précisément dans une distinction entre un « nous » et un « eux » qui se construisent de façon dialogique. Ces recherches révèlent ainsi la persistance de l'exclusion des communautés urbaines marginalisées, reléguées non seulement aux marges des classes sociales, mais aussi aux nouvelles périphéries des quartiers. Pour ceux et celles qui parviennent à rester, ces nouvelles marges sont marquées par des obstacles sociaux, économiques et culturels renforçant leur isolement et leur marginalisation. Ceux qui peinent à négocier leur place, marqués par des défis d'accès au logement par exemple, sont relégués à la marge de la vie urbaine.

Bien que ces recherches s'inscrivent dans des contextes sociopolitiques différents, elles éclairent les mécanismes en cours dans Parc-Extension, en révélant les injustices sociospatiales à l'œuvre. L'enclavement historique de Parc-Extension, à la fois physique et social, a longtemps contribué à isoler le quartier. Les infrastructures telles que les grands axes routiers ou les zones industrielles ont créé des frontières qui restreignent les déplacements et l'accès aux espaces publics. Les transformations progressives du quartier ont amorcé un désenclavement, mais ces transformations modifient aussi la structure sociale du quartier. En dépit de l'amélioration de l'accessibilité

géographique, l'isolement et la marginalisation sont renforcés par la création de frontières invisibles. Pour les participants qui peinent à négocier leur place dans la ville, le désenclavement de Parc-Extension « met en péril le “refuge” constitué jusqu’alors par le quartier et le relatif entre-soi qu’il permettait aux jeunes » (Busquet et al. 2023, 129). La gentrification dans le quartier oscille entre un effet d'inclusion et d'exclusion, un phénomène particulièrement manifeste auprès des jeunes racisés qui ont l'habitude de négocier leur place et leur citoyenneté à Montréal (Boudreau, 2013). Les participants sont confrontés à la perte progressive d'un espace d'affirmation, en contraste avec l'aménagement et la création de nouvelles infrastructures publiques destinées à valoriser le quartier. Ils ne s'opposent pas nécessairement à ces projets, mais perçoivent cette valorisation comme arrivant « trop tard ». Comme chez les jeunes de Paris (Busquet *et al.*, 2023), et les résident·e·s de Chicago (Mumm, 2008), les participants de Parc-Extension redéfinissent un « nous » collectif, non pas en opposition aux changements actuels, mais en réponse à un déplacement continu.

Le quartier se trouve ainsi dans un processus de redéfinition de ses frontières, à la fois sous l'effet des dynamiques de gentrification et des résistances locales qui émergent en réponse au déplacement. Les nouvelles frontières sociales sont particulièrement visibles sur l'avenue Beaumont, un espace où se redessinent les limites symboliques et matérielles de Parc-Extension. L'aménagement de la passerelle reliant Parc-Extension au Campus MIL s'inscrit dans une logique de désenclavement du quartier corroborée par les discours explicites d'inclusion qui accompagnent cette infrastructure. Toutefois, ces objectifs se heurtent à une réalité perçue différemment par les jeunes. L'effacement de repères locaux, comme le remplacement de la boulangerie Homemade Kosher par le 495 Beaumont, conjuguée à l'arrivée de nouvelles populations et à l'introduction de pratiques inédites, bouleverse les dynamiques quotidiennes du quartier et déplace la communauté établie. Ces changements marquent une rupture symbolique avec l'histoire et la culture locale, redéfinissant les lieux et leur signification pour les habitant·e·s. Ces processus entraînent en outre un sentiment de perte. Une phrase d'Haroun souligne clairement l'effacement de l'identité locale ancrée dans les espaces du quartier : « Beaumont perd la culture de Parc-Ex ». Alors que les projets d'aménagements dans le quartier ont comme effet de repousser les frontières physiques existantes, ces transformations entraînent simultanément l'émergence de frontières sociales entre les jeunes et

les nouvelles populations alors que chaque groupe investit des espaces distincts. Les jeunes résistent à la transformation des espaces et se désengagent progressivement de certains espaces comme l'avenue Beaumont, mais cette résistance représente elle aussi un déplacement. Toutefois, il est pertinent de souligner que les résultats concernant le parc Jarry révèlent une dynamique différente où au lieu d'un désengagement, la réaction des jeunes prend ici la forme d'une manifestation de leur présence. Les frontières dans Parc-Extension sont en redéfinition, mais cette transformation ne s'opère pas de manière uniforme révélant des dynamiques contrastées de gentrification et de résistance des jeunes.

5.2.3 « J'ai peur que le quartier devienne tellement blanc que le petit commerce indien que je fréquente finisse par faire faillite. »

Ainsi, la gentrification, loin de constituer un simple processus de réaménagement urbain et de *place-taking*, participe à un processus de *place-making* qui légitime la culture et la classe sociale dominante (Addie et Fraser 2019; Kern 2016; Bloch et Meyer 2023). Elle ne représente donc pas uniquement un processus d'occupation de l'espace, mais en outre un processus par lequel les nouvelles populations justifient leur présence dans cet espace. Cette approche ajoute une dimension sociale, culturelle et symbolique à l'appropriation de l'espace. Les jeunes de Parc-Extension ont témoigné d'un contrôle accru de l'espace et du sentiment de perdre le pouvoir de se l'approprier. Ils ont partagé de différentes façons l'impression de faire face à des reconfigurations complexes des relations raciales et sociales dans le quartier. La gentrification modifie les dynamiques quotidiennes et le rapport des participants au quartier, tout en renforçant leur position sociale subalterne par rapport aux nouveaux et nouvelles résident-e-s. La citation suivante souligne le pouvoir des nouvelles populations de redéfinir les espaces et reflète le sentiment d'exclusion économique et culturelle des participants.

Les personnes qui arrivent ici vont ouvrir des bars où elles pourront accueillir leur communauté et leurs proches. Mais elles ne vont pas investir dans les petits commerces d'ici. Elles ne vont pas investir dans la culture locale, elles vont créer leur propre communauté ici. Il y aura plus de choses pour elles. C'est ma peur. J'ai peur que le quartier

devienne tellement blanc que le petit commerce indien que je fréquente finisse par faire faillite.³⁶ (Gayany)

Les processus de gentrification dans Parc-Extension s'inscrivent donc dans un projet racial plus large qui perpétue un système de division où le droit à la ville reste fortement marqué par la race et les privilèges associés à la blancheur, tel que souligné dans la dernière citation. Le déplacement des jeunes de cette recherche s'inscrit dans une continuité avec les expériences des jeunes racialisé·e·s à Montréal, qui luttent quotidiennement contre leur relégation systémique, sociale et spatiale (Kapo 2020; Bensiali-Hadaud 2020; Jolivet, Khelifi et Vogler 2021). Ces luttes témoignent de la persistance des dynamiques d'exclusion et des inégalités qui façonnent leur accès aux espaces urbains et à leur droit à la ville. Lorsqu'il est question de division raciale de l'espace, les résident·e·s de Parc-Extension, une population immigrée et racialisée, font face à une exclusion matérielle et économique du quartier qui influence leur déplacement, mais aussi à un processus plus large d'exclusion sociale et de marginalisation. La réorganisation des espaces dans le quartier reflète les dynamiques continues de domination et de contrôle de l'espace. Le rapport au quartier des jeunes illustre particulièrement le caractère latent, continu et progressif de leur déplacement.

³⁶Those people that come in are going to open up bars that they can welcome their community and their folks. But they are not going to invest in the little spots here. They are not going to invest in the culture, but they will create their own community here. More things will be for them. That's my fear. I'm scared that it becomes so white that my little Indian spot is going to go broke.

CONCLUSION

À travers ce projet de recherche, j'ai voulu comprendre si les processus de gentrification dans Parc-Extension ont comme conséquence de modifier les pratiques sociospatiales de jeunes racisé·e·s du quartier. Pour ce faire, je suis entrée dans leur quotidien à l'aide de la méthode du parcours commenté. Cette méthode m'a permis d'examiner leurs relations avec les lieux et espaces du quartier, ainsi que la manière dont ils et elles les perçoivent, les investissent et les pratiquent. Elle a aussi permis de saisir les impacts des changements actuels sur ces dynamiques.

Walid, Gayany, Jodnald, Haroun, Gerardo et Eric, les jeunes qui ont participé à la recherche, avaient tous des rapports différents à Parc-Extension. Certains sont encore résidents, alors que d'autres n'habitent plus le quartier. Un des participants n'y a jamais résidé, mais il y travaille quotidiennement. L'ensemble du groupe partage un sentiment d'appartenance et un profond attachement à la culture et à la communauté locales, ce qui révèle que le quartier dépasse sa dimension strictement résidentielle pour s'imposer comme un lieu de référence sociale et culturelle dans la ville. Les témoignages des jeunes ont dévoilé que cette appartenance est en grande partie liée à l'ambiance du quartier façonnée par les codes et les pratiques tacites mises en œuvre par les résident·e·s, qui sont souvent influencées par leurs conditions sociospatiales. Les espaces publics sont marqués par une appropriation active et spontanée de la part des résident·e·s dans laquelle la débrouillardise occupe une place centrale. Les rues et ruelles sont enjolivées par des jardins créatifs et improvisés, les places publiques et les parcs servent de terrain de jeu aux jeunes, les devantures des commerces de point de rencontre et d'échange, etc. Les restaurants et commerces locaux, qui affichent les préférences des différents groupes culturels qui peuplent le quartier, participent à faire de Parc-Extension un environnement inclusif. Les jeunes s'identifient au quartier et expriment une fierté particulière à comprendre et à utiliser ses codes culturels. Pour eux, la culture de Parc-Extension incarne non seulement un mode de vie, mais aussi une identité partagée qui se transmet au quotidien à travers des pratiques et des interactions. Les participants évoquent aussi un sentiment d'appartenance à la communauté, où la diversité sociale et culturelle est importante et valorisée. Chaque jeune trouve ainsi sa place dans Parc-Extension, ce qui facilite leur participation et leur appropriation des espaces.

Les participants sont toutefois conscients des représentations négatives qui caractérisent leur quartier. Haroun le montre bien en affirmant : « Les gens pensent qu'on est pauvres, mais socialement on est riches ». Ces paroles mettent en évidence l'expérience des jeunes par rapport aux représentations associées à l'exclusion, mais aussi leur sentiment d'appartenance et leur identification au quartier, ce qui souligne un processus d'inclusion fructueux. Elles sous-entendent, du même coup, une réaffirmation active de leur appartenance à Parc-Extension, ainsi que leur réponse aux transformations récentes du quartier. Gerardo renforce cette idée en affirmant « Tu peux me sortir de Parc-Ex, mais tu ne peux pas sortir Parc-Ex de moi ». Cette citation illustre non seulement l'attachement profond à la communauté et à sa culture, mais aussi une forme de résistance face au déplacement.

En marchant sur l'avenue Beaumont lors des parcours commentés, les participants ont en effet noté une différence dans leur ressenti et leur comportement par rapport au reste du quartier. L'ambiance de cette avenue, qui longe le nouveau Campus MIL, a radicalement changé et ne correspond plus à celle à laquelle ils sont habitués. Les établissements récemment ouverts présentent des esthétiques distinctes de celle des commerces qu'ils fréquentent encore, ailleurs dans le quartier, ainsi qu'une faune urbaine qui témoigne de nouvelles pratiques de consommation, comme l'utilisation de terrasses. Par ailleurs, les résidences haut de gamme sur la rue font part de l'arrivée de nouvelles populations qui marquent un changement dans la composition du quartier. Leurs ressentis et leurs nouvelles pratiques mettent en lumière l'effet du déplacement symbolique des jeunes par ces processus de gentrification. Ces déplacements se manifestent en reconfigurant leur relation à certains lieux. Ensemble, ces changements modifient en fait le sens que les jeunes donnent au quartier et brisent le sentiment d'entre-soi et d'inclusion qu'ils y vivaient. Il s'agit en outre d'un déplacement physique puisque les jeunes qui fréquentaient beaucoup cet espace le délaissent maintenant. Les dynamiques de déplacement se révèlent donc autant matérielles que symboliques. D'autres exemples étudiés dans ce mémoire, comme celui du parc Jarry et de ses accès, montrent bien cette redéfinition des frontières dans le quartier. Si les nouveaux aménagements, comme le passage Ogilvy et la passerelle du campus MIL, repoussent les frontières physiques du quartier, ces transformations contribuent également à l'émergence de nouvelles frontières sociales entre les jeunes et les nouvelles populations. Ces frontières sont, en partie, tracées par les jeunes eux-mêmes

comme une stratégie de résistance face au déplacement qu'ils subissent. En outre, la dimension de l'appropriation de l'espace et de la dépossession de l'espace existent en simultanée.

Le quartier est non seulement en transformation, mais aussi en redéfinition : il passe d'un lieu autrefois stigmatisé à un espace convoité par une nouvelle population aisée et associée à des privilèges liés à la blancheur. Cette appropriation contribue à redessiner les dynamiques de pouvoir locales et à invisibiliser les populations racialisées qui l'habitent en marginalisant leurs modes de vie, espaces et pratiques. Ce renforcement des inégalités raciales dans le quartier affecte évidemment le sentiment d'appartenance des jeunes racisés·e·s.

Or, les processus récents de gentrification dans Parc-Extension viennent en fait exacerber des processus de déplacement continu vécus par les jeunes en raison de leurs identités raciales et de leur classe sociale. Les frontières physiques et sociales marquent depuis longtemps leur exclusion sociospatiale dans la ville. Mon étude met au jour, et c'est sans doute là son principal apport, que les transformations provoquées par la gentrification actuelle s'inscrivent dans des processus systémiques et urbains de division raciale de l'espace qui leur attribuent une place en fonction de leur identité de race, de classe et de genre et les déplacent de façon continue au diapason des contextes socioéconomiques.

Parmi les limites de cette recherche figure sa nature non participative. Si elle avait été menée de manière participative du début à la fin, la recherche aurait permis de partir d'enjeux et de besoins identifiés directement par les jeunes et de provoquer davantage de retombées. Elle aurait probablement stimulé leur intérêt pour la recherche et facilité leur engagement. La recherche a été réalisée avec un faible nombre de participants, mais m'a tout de même permis d'obtenir des résultats intéressants. Elle a en outre été réalisée à partir d'une approche de mobilisation des connaissances qui a permis de créer des relations avec les participants qui ont donné lieu à de riches partages lors de la cueillette et de l'analyse des données. Cette approche a en outre entraîné la création de divers outils de mobilisation des connaissances qui font circuler les récits des participants sur différents supports et dans plusieurs espaces.

À partir de leurs récits, j'ai tenté de (re)construire une partie de ce qu'ils et elle m'ont raconté comme étant un lieu inclusif, « une maison ». Ce travail permet de mettre en valeur les voix et les expériences des jeunes, en plaçant au cœur du projet leur parole et leurs vécus personnels. Un tel travail se révèle particulièrement pertinent dans le contexte actuel en réponse au déplacement qui s'intensifie avec la gentrification et menace leur inclusion sociospatiale, ainsi que leur place dans la ville. Le sentiment d'appartenance à Parc-Extension, ressenti par tous les participant·e·s de cette recherche, démontre le besoin de préserver leurs espaces. J'espère avoir réussi à souligner la pertinence d'une analyse des processus de transformation urbaine dans ce quartier et dans la ville à travers une perspective raciale, en appréhendant Montréal comme une ville marquée par des processus actuels d'exclusion raciale et coloniale. Les expériences des participants s'entrecroisent avec des compréhensions néolibérales de la race et du capitalisme en mettant en lumière la violence des projets urbains encouragés par l'État. Cette violence s'incarne dans la négation du droit d'habiter et de s'appropriier les espaces pour les groupes immigrants et racisés, notamment à travers la représentation du quartier comme un espace « vide » à redéfinir (Jolivet et Reiser, 2022). Ainsi, les expériences des participant·e·s révèlent une résistance face à cette violence et invitent à considérer la gentrification comme un processus profondément racialisé qui ne peut être dissocié des rapports de pouvoir historiques et contemporains liés à la racialisation.

BIBLIOGRAPHIE

- Addie, Jean-Paul D. et Fraser, James C. (2019). After Gentrification: Social Mix, Settler Colonialism, and Cruel Optimism in the Transformation of Neighbourhood Space. *Antipode*, 51(5), 1369-1394. <https://doi.org/10.1111/anti.12572>
- Alvaré, Melissa Archer. (2017). Gentrification and Resistance: Racial projects in a neoliberal order. *Social Justice*, 44(2-3(148)), 113-136. <https://www.jstor.org/stable/26538384>
- Anderson, Kay. (1995). *Vancouver's Chinatown: racial discourse in Canada, 1875 - 1980* (1. paperb. ed). McGill-Queen's University Press.
- Anderson, Kay J. (1987). The Idea of Chinatown: The Power of Place and Institutional Practice in the Making of a Racial Category. *Annals of the Association of American Geographers*, 77(4), 580-598.
- Atkinson, Rowland. (2015). Losing One's Place: Narratives of Neighbourhood Change, Market Injustice and Symbolic Displacement. *Housing, Theory and Society*, 32(4), 373-388. <https://doi.org/10.1080/14036096.2015.1053980>
- Aurélien, Maxime et Rutland, Ted. (2023). *Il fallait se défendre: l'histoire du premier gang de rue haïtien à Montréal*. Mémoire d'Encrier.
- Bassett, Thomas J. (1994). Cartography and Empire Building in Nineteenth-Century West Africa. *Geographical Review*, 84(3), 316. <https://doi.org/10.2307/215456>
- Baumann, Yannick, Chen, Simone, Magelas, Alex, McLarnon, Michell, Preston-Samson, Amy et Shahamati, Sepideh. (2021, 16 novembre). The Impacts of Green Gentrification on Homelessness; Urban Greening and Displacement in Parc-Extension Neighborhood of Montreal. *Canadian Observatory on Homelessness*. <https://www.homelesshub.ca/blog/impacts-green-gentrification-homelessness-urban-greening-and-displacement-parc-extension>
- Bendiner-Viani, Gabrielle. (2005). Walking, Emotion, and Dwelling: Guided Tours in Prospect Heights, Brooklyn. *Space and Culture*, 8(4), 459-471. <https://doi.org/10.1177/1206331205280144>
- Bendiner-Viani, Gabrielle. (2013). The Big World in the Small: Layered Dynamics of Meaning-Making in the Everyday. *Environment and Planning D: Society and Space*, 31(4), 708-726. <https://doi.org/10.1068/d17810>
- Benhadjoudja, Leila. (2017). Laïcité narrative et sécularonationalisme au Québec à l'épreuve de la race, du genre et de la sexualité. *Studies in Religion/Sciences Religieuses*, 46(2), 272-291. <https://doi.org/10.1177/0008429817697281>

- Benhadjoudja, Leila. (2022). Racial Secularism as Settler Colonial Sovereignty in Quebec 1. *Islamophobia Studies Journal*, 7(2). <https://doi.org/10.13169/islastudj.7.2.0182>
- Bensiali, Célia. (2024). Collaborer avec les jeunes ? : Traduire et faire tenir une recherche engagée à Montréal-Nord. *Sociologie et sociétés*, 54(2), 75-100. <https://doi.org/10.7202/1113062ar>
- Bensiali-Hadaud, Célia. (2020). *En quête de lieux d'expression: le cas de jeunes femmes racisées à Montréal* [Mémoire, INRS].
- Bilge, Sirma. (2013). Reading the Racial Subtext of the Québécois Accommodation Controversy: An Analytics of Racialized Governmentality. *Politikon*, 40(1), 157-181. <https://doi.org/10.1080/02589346.2013.765681>
- Blais, Mireille et Martineau, Stéphane. (2006). L'analyse inductive générale : description d'une démarche visant à donner sens à des données brutes. *Recherche qualitatives*, 26(2), 1-18.
- Bloch, Stefano. (2022). Aversive racism and community-instigated policing: The spatial politics of Nextdoor. *Environment and Planning C: Politics and Space*, 40(1), 260-278. <https://doi.org/10.1177/23996544211019754>
- Bloch, Stefano et Meyer, Dugan. (2023). Displacement beyond dislocation: Aversive racism in gentrification studies. *Dialogues in Urban Research*, 1(3), 206-225. <https://doi.org/10.1177/27541258231179188>
- Bonds, Anne et Inwood, Joshua. (2016). Beyond white privilege: Geographies of white supremacy and settler colonialism. *Progress in Human Geography*, 40(6), 715-733. <https://doi.org/10.1177/0309132515613166>
- Bouchard, Gérard. (2011). WHAT IS INTERCULTURALISM? *McGill Law Journal*, 56(2), 435-468.
- Boucher, Nathalie et Cossette, Sarah-Maude. (2022, 1^{er} février). Les filles ont-elles droit aux parcs? *Ligue des droits et libertés*. <https://liguedesdroits.ca/les-filles-ont-elles-droit-aux-parcs/>
- Boudreau, Julie-Anne. (2013). Jeunes et gangs de rue: l'informel comme lieu et forme d'action politique à Montréal. *ACME: An International E-Journal for Critical Geographies*, 12(3), 520-550.
- Boudreau, Julie-Anne, Germain, Annick, Rea, Andrea et Sacco, Muriel. (2008). De l'émancipation à la conformité culturelle? Changements de paradigme dans l'action sociale dans les quartiers multiethniques défavorisés à Bruxelles (Belgique) et à Montréal (Québec). *Metropolis*, (31), 25. https://www.metropolis.inrs.ca/medias/wp_31_2008.pdf
- Boudreau, Julie-Anne et Kapo, Leslie Touré. (2017). *La sécurité urbaine et la ville globale : quelques perspectives montréalaises Analyse thématique (1)*.

- Boudreau, Julie-Anne et Rondeau, Joëlle. (2021a). Les mondes politiques urbains de la jeunesse racisée: se mouvoir et s'émouvoir à Saint-Michel et dans le Petite-Bourgogne. Dans *Les mondes urbains de la jeunesse. L'action politique esthétique à Montréal* (Les Presses de l'Université Laval, p. 97-144).
- Boudreau, Julie-Anne et Rondeau, Joëlle. (2021b). *Les mondes urbains de la jeunesse. L'action politique esthétique à Montréal*. Presse de l'Université de Laval.
- Brown-Saracino, Japonica. (2004). Social Preservationists and the Quest for Authentic Community. *City & Community*, 3(2), 135-156. <https://doi.org/10.1111/j.1535-6841.2004.00073.x>
- Busquet, Grégory, Demoulin, Jeanne, Lafaye, Claudette et Collectif Pop-Part. (2023). Les jeunes des quartiers populaires face aux transformations de leur lieu de vie : une communauté d'expérience contrastée: *Agora débats/jeunesses*, N° 93(1), 121-136. <https://doi.org/10.3917/agora.093.0121>
- Cahill, Caitlin. (2006). « At Risk »? The Fed Up Honeys Re-Present the Gentrification of the Lower East Side. *Women's Studies Quarterly*, 34(1/2), 334-363. <https://www.jstor.org/stable/40004763>
- Cahill, Caitlin, Stoudt, Brett G., Torre, María Elena, X, Darian, Matles, Amanda, Belmonte, Kimberly, Djokovic, Selma, Lopez, Jose et Pimentel, Adilka. (2019). "They Were Looking at Us Like We Were Bad People": Growing Up Policed in the Gentrifying, Still Disinvested City. *ACME: An International Journal for Critical Geographies*, 18(5), 1128-1149. <https://acme-journal.org/index.php/acme/article/view/1733>
- Comité d'action de Parc-Extension (CAPE). (2021, octobre). *MIL promesses brisées : le Campus MIL, la gentrification de Parc-Extension et les responsabilités de l'Université de Montréal. Mémoire du Comité d'action de Parc-Extension déposé dans le cadre de la consultation « MIL Montréal » organisée par l'Office de consultation publique de Montréal*. https://ocpm.qc.ca/sites/default/files/pdf/P115/8-1_comite_daction_parc-extension_cape.pdf
- Centre d'histoire orale et des récits numérisés. (2013). Méthodologie. Transcription et géolocalisation des entrevues marchées. Université de Concordia. https://storytelling.concordia.ca/wp-content/uploads/2021/02/Me%CC%81thologie_Transcription-ge%CC%81olocalise%CC%81e-des-entrevues-marche%CC%81es_v21nov2013.pdf
- Cha, Jonathan. (2004). *La représentation symbolique dans le contexte de la mondialisation*, 16.
- Cha, Jonathan. (2017). Le Quartier chinois au centre-ville de Montréal. Le processus de construction d'un quartier. Dans Juan-Luis Klein (dir.), *Montréal : la cité des cités* (p. 63-82). Presses de l'Université du Québec.

- Charest, Matthieu. (2018, 25 janvier). *L'Université de Montréal vend deux terrains pour 43,5 M\$*. Le Journal de Montréal. <https://www.journaldemontreal.com/2018/01/25/luniversite-de-montreal-vend-deux-terrains-pour-435-m>
- Charles, Camille Zubrinsky. (2003). The Dynamics of Racial Residential Segregation. *Annual Review of Sociology*, 29, 167-207. <https://www.jstor.org/stable/30036965>
- Chiu, May et Zhang, Shi Tao. (2023). Sauver le Quartier chinois : réécrire l'avenir avec notre communauté. Dans *La nature de l'injustice. Racisme et inégalités environnementales* (p. 137). Écosociété.
- Clark, Andrew. (2017). Walking Together: Understanding Young People's Experiences of Living in Neighbourhoods in Transition. Dans *Walking through social research* (p. 87-103). Routledge.
- Collins, Patricia Hill. (1986). Learning from the Outsider Within: The Sociological Significance of Black Feminist Thought. *Social Problems*, 33(6), s15-s32.
- Comité d'action de Parc-Extension (CAPE). (2021, 14 octobre). *MIL promesses brisées: le Campus Mil, la gentrification de Parc-Extension et les responsabilités de l'Université de Montréal* [Mémoire du Comité d'action de Parc-Extension déposé dans le cadre de la consultation « MIL Montréal »]. OCPM. https://ocpm.qc.ca/sites/default/files/pdf/P115/8-1_comite_daction_parc-extension_cape.pdf
- Comité d'action de Parc-Extension (CAPE). (2007, mars). *Un chantier pour la population actuelle. Consolider notre communauté par un développement social exemplaire, une intervention essentielle. Mémoire présenté à l'Office de consultation publique de Montréal*.
- Corriveau, Jeanne. (2021, 28 septembre). Denis Coderre propose de retirer la clôture entre Mont-Royal et Parc-Extension. *Le Devoir*. <https://www.ledevoir.com/politique/montreal/636069/denis-coderre-propose-de-retirer-la-cloture-entre-mont-royal-et-parc-extension>
- Cossette, Sarah-Maude et Boucher, Nathalie. (2021). Les adolescentes, tacticiennes de l'espace public : Usages engagés et expériences transgressives des adolescentes dans les parcs de Pointe-aux-Trembles (Montréal). *Canadian Journal of Urban Research*, 30(2), 109-123. <https://cjur.uwinnipeg.ca/index.php/cjur/article/view/383>
- Dansereau, Francine. (1995). Parc-Extension: du quartier fondateur à la multhiethnicisation en accéléré. Dans Annick Germain, *Cohabitation interethnique et vie de quartier* (p. 95-139). Ministère des Affaires internationales, de l'Immigration et des Communautés culturelles et à la Ville de Montréal.
- Davidson, Mark. (2008). Spoiled Mixture: Where Does State-led 'Positive' Gentrification End? *Urban Studies*, 45(12), 2385-2405. <https://doi.org/10.1177/0042098008097105>

- Davidson, Mark. (2009). Displacement, Space and Dwelling: Placing Gentrification Debate. *Ethics, Place & Environment*, 12(2), 219-234.
<https://doi.org/10.1080/13668790902863465>
- Davidson, Mark et Lees, Loretta. (2005). New-Build 'Gentrification' and London's Riverside Renaissance. *Environment and Planning A: Economy and Space*, 37(7), 1165-1190.
<https://doi.org/10.1068/a3739>
- Davidson, Mark et Lees, Loretta. (2010). New-build gentrification: its histories, trajectories, and critical geographies. *Population, Space and Place*, 16(5), 395-411.
<https://doi.org/10.1002/psp.584>
- Delaney, David. (2002). The Space That Race Makes. *The Professional Geographer*, 54(1), 6-14.
<https://doi.org/10.1111/0033-0124.00309>
- Delphy, Christine. (2008). *Classer, dominer: qui sont les autres ?* la Fabrique éd.
- Dooling, Sarah. (2009). Ecological Gentrification: A Research Agenda Exploring Justice in the City. *International Journal of Urban and Regional Research*, 33(3), 621-639.
<https://doi.org/10.1111/j.1468-2427.2009.00860.x>
- Drouin-Gagné, Marie-Eve et Guimont Marceau, Stéphane. (2025). Contre-cartographie narrative avec de jeunes autochtones de Montréal/Tiohtiàk:e : «raconter» leurs récits pour replacer leurs territorialités dans la ville. *Revue d'études autochtones*, 53(2), 49-60.
- Dufresne, Marie-Eve. (2013). *Mise en scène de l'ethnicité? Les commerces sud-asiatiques de Parc-Extension: leur façade et leur commerçant* [Mémoire, INRS].
https://espace.inrs.ca/id/eprint/1677/1/Dufresne_Marie-Eve_MA_2013.pdf
- Dwyer, Sonya Corbin et Buckle, Jennifer L. (2009). The Space Between: On Being an Insider-Outsider in Qualitative Research. *International Journal of Qualitative Methods*, 8(1), 54-63. <https://doi.org/10.1177/160940690900800105>
- Elliott-Cooper, Adam, Hubbard, Phil et Lees, Loretta. (2020). Moving beyond Marcuse: Gentrification, displacement and the violence of un-homing. *Progress in Human Geography*, 44(3), 492-509. <https://doi.org/10.1177/0309132519830511>
- Ellis-Young, Margaret. (2022). Gentrification as (settler) colonialism? Moving beyond metaphorical linkages. *Geography Compass*, 16(1), e12604.
<https://doi.org/10.1111/gec3.12604>
- Evans, James et Jones, Phil. (2011). The walking interview: Methodology, mobility and place. *Applied Geography*, 31(2), 849-858. <https://doi.org/10.1016/j.apgeog.2010.09.005>
- Evans, James et Jones, Phil. (2012). Rescue Geography: Place Making, Affect and Regeneration. *Urban Studies*, 49(11), 2315-2330. <https://doi.org/10.1177/0042098011428177>

- Fallon, Katherine F. (2021). Reproducing race in the gentrifying city: A critical analysis of race in gentrification scholarship. *Journal of Race, Ethnicity and the City*, 2(1), 1-28. <https://doi.org/10.1080/26884674.2020.1847006>
- Fortier, Marco. (2020, 10 avril). «T'es un Chinois, retourne dans ton pays!». *Le Devoir*, section Société. <https://www.ledevoir.com/societe/576829/t-es-un-chinois-retourne-dans-ton-pays>
- Freeman, Lance. (2006). *There goes the 'Hood. Views of gentrification from the ground up* (Temple University Press).
- Freeman, Lance et Braconi, Frank. (2004). Gentrification and Displacement New York City in the 1990s. *Journal of the American Planning Association*, 70(1), 39-52. <https://doi.org/10.1080/01944360408976337>
- Gauthier, Madeleine. (2005). Les représentations de la jeunesse. Un chantier ouvert. *La jeunesse au Québec. Marges, Institutions et représentations*, 8(2), 23-40. <https://doi.org/10.7202/1000908ar>
- Germain, Annick. (1999). Les quartiers multiethniques montréalais : une lecture urbaine. *Recherches sociographiques*, 40(1), 9-32. <https://doi.org/10.7202/057242ar>
- Germain, Annick. (2002). The social sustainability of multicultural cities: a neighbourhood affair? *Belgeo*, (4), 377-389. <https://doi.org/10.4000/belgeo.16098>
- Germain, Annick et Blanc, Bernadette. (1998). La vie de quartier dans le Montréal multiethnique. *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 14(1), 141-158. <https://doi.org/10.3406/remi.1998.1614>
- Germain, Annick et Poirier, Cécile. (2010). Les territoires fluides de l'immigration à Montréal ou le quartier dans tous ses états. *Globe*, 10(1), 107-120. <https://doi.org/10.7202/1000081ar>
- Goodwin, Susan et Young, Alexandra. (2013). Ensuring Children and Young People Have a Voice in Neighbourhood Community Development. *Australian Social Work*, 66(3), 344-357. <https://doi.org/10.1080/0312407X.2013.807857>
- Goossens, Cedric, Oosterlynck, Stijn et Bradt, Lieve. (2020). Livable streets? Green gentrification and the displacement of longtime residents in Ghent, Belgium. *Urban Geography*, 41(4), 550-572. <https://doi.org/10.1080/02723638.2019.1686307>
- Guay, Emanuel et Drago, Alessandro Giuseppe. (2023). Liens sociaux, initiatives collectives et processus conflictuels: le cas des mobilisations contre la gentrification à Parc-Extension, Montréal. *Recherches Sociographiques*, 64(1), 119-141. <https://doi.org/10.7202/1100576ar>

- Guay, Emanuel et Godrie, Baptiste. (2020). Démocratiser l'éthique de la recherche participative : production de connaissances, transformation sociale et communautés de pratique. *SociologieS*, 20.
- Guay, Emanuel, Magelas, Alex et Nichols, Naomi. (2019). La gentrification contre le droit à la ville. Le cas de Parc-Extension. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (22), 198-204.
- Guimont Marceau, Stéphane, Buckell, Jennifer, Gagné, Marie-Ève Drouin, Léonard, Naomie et Vincent, Raphaëlle Ainsley. (2023). Settler Urbanization and Indigenous Resistance: Uncovering an Ongoing Palimpsest in Montreal's Cabot Square. *Urban History Review*, 51(2), 310-333. <https://doi.org/10.3138/uhr-2022-0035>
- Hackworth, Jason et Smith, Neil. (2001). The changing state of gentrification. *Tijdschrift voor Economische en Sociale Geografie*, 92(4), 464-477. <https://doi.org/10.1111/1467-9663.00172>
- Hamel, Pierre et Jouve, Bernard. (2008). In search of a stable urban regime for Montreal: issues and challenges in metropolitan development. *Urban Research & Practice*, 1(1), 18-35. <https://doi.org/10.1080/17535060701795322>
- Hampton, Rosalind. (2019). By all appearances: thoughts on colonialism, visibility and racial neoliberalism: Cultural Studies. *Cultural Studies*, 33(3), 370-390. <https://doi.org/10.1080/09502386.2019.1584909>
- Hancock, Claire. (2014). L'espace ressource ou leurre : qu'est-ce que penser spatialement fait gagner, et perdre, à la réflexion sur le genre ? *Les cahiers du CEDREF. Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, (21). <http://journals.openedition.org/cedref/958>
- Haraway, Donna. (1988). Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. *Feminist Studies*, 14(3), 575-599.
- Harding, Sandra. (1991). *Whose Science? Whose Knowledge?: Thinking from Women's Lives*. Cornell University Press. <https://books.google.ca/books?id=eSmPEH7-u2oC&printsec=frontcover&hl=fr#v=onepage&q&f=false>
- Harris, Brandon, Rigolon, Alessandro et Fernandez, Mariela. (2020). "To them, we're just kids from the hood": Citizen-based policing of youth of color, "white space," and environmental gentrification. *Cities*, 107, 102885. <https://doi.org/10.1016/j.cities.2020.102885>
- Hein, Jane Ricketts, Evans, James et Jones, Phil. (2008). Mobile Methodologies: Theory, Technology and Practice: Mobile methodologies: theory, technology and practice. *Geography Compass*, 2(5), 1266-1285. <https://doi.org/10.1111/j.1749-8198.2008.00139.x>

- Hjorth, Larissa et Pink, Sarah. (2014). New visualities and the digital wayfarer: Reconceptualizing camera phone photography and locative media. *Mobile Media & Communication*, 2(1), 40-57. <https://doi.org/10.1177/2050157913505257>
- Hong, Cathy Park. (2021). *Minor feelings: an Asian American reckoning* (On World trade paperback edition). One World.
- Hyde, Zachary. (2014). Omnivorous Gentrification: Restaurant Reviews and Neighborhood Change in the Downtown Eastside of Vancouver. *City & Community*, 13(4), 341-359. <https://doi.org/10.1111/cico.12088>
- Jacobs, Jane. (1991). *Déclin et survie des grandes villes américaines*. Mardaga. <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb37394590v>
- Jolivet, Violaine, Baumann, Yannick et Gonzalès, Randolphe. (2022). Before displacement: studentification, campus-led gentrification and rental market transformation in a multiethnic neighborhood (Parc-Extension, Montréal). *Urban Geography*. <https://doi.org/10.1080/02723638.2022.2073150>
- Jolivet, Violaine et Carré, Marie-Noëlle. (2017). Métabolisme urbain et quartiers péricentraux dans la métropolisation. L'exemple du quartier de Saint-Michel à Montréal. *Cybergeo: European Journal of Geography*. <https://doi.org/10.4000/cybergeo.28067>
- Jolivet, Violaine, Khelifi, Chakib et Vogler, Antoine. (2021). Stigmatisation par l'espace à Montréal-Nord : revitalisation urbaine et invisibilisation de la race. *Journal sociologique*. http://www.jssj.org/wp-content/uploads/2021/07/JSSJ_16_Jolivet_FR.pdf
- Jolivet, Violaine et Reiser, Chloé. (2022). La gentrification par projet : politiques publiques et revalorisation des quartiers péricentraux, le cas du Campus MIL à Montréal. *Métropoles*, (31). <https://doi.org/10.4000/metropoles.8974>
- Kapo, Leslie Touré. (2020). *Les aventures ordinaires des jeunes montréalais.e.s racialisé.e.s* [Programme offert conjointement par l'INRS et l'UQAM].
- Kelley, Robin D. G. (2017, 12 janvier). What Did Cedric Robinson Mean by Racial Capitalism? *Boston Review*. <https://www.bostonreview.net/articles/robin-d-g-kelley-introduction-race-capitalism-justice/>
- Kent-Stoll, Peter. (2020). The racial and colonial dimensions of gentrification. *Sociology Compass*, 14(12), e12838. <https://doi.org/10.1111/soc4.12838>
- Kern, Leslie. (2016). Rhythms of gentrification: eventfulness and slow violence in a happening neighbourhood. *Cultural geographies*, 23(3), 441-457. <https://journals.sagepub.com/doi/10.1177/1474474015591489>

- Khalil, Samiha et Rutland, Ted. (2019). La ville anti-Noir: la sécurité urbaine et les « après-vies » de l'esclavage à Montréal. Dans *Perspectives critiques et analyses territoriale* (p. 53-72). Presses de l'Université du Québec.
- Kirkland, Elizabeth. (2008). What's Race Got to Do With it? Looking for the Racial Dimensions of Gentrification. *The Western Journal of Black Studies*, 32(2), 18-30.
- Kobayashi, Audrey. (2014). The dialectic of race and the discipline of geography. *Annals of the Association of American Geographers*, 104(6), 1101-1115.
<https://www.jstor.org/stable/24537605>
- Kobayashi, Audrey, Cameron, Laura et Baldwin, Andrew (dir.). (2011). *Rethinking the Great White North: race, nature, and the historical geographies of whiteness in Canada*. UBC Press.
- Kobayashi, Audrey et Peake, Linda. (2000). Racism out of Place: Thoughts on Whiteness and an Antiracist Geography in the New Millennium. *Annals of the Association of American Geographers*, 90(2), 392-403. <https://doi.org/10.1111/0004-5608.00202>
- Kosko, Stacy J., Dastin, Aimee, Merrill, Maddy et Sheth, Roma. (2021). Marginalised Youth Activism: Peer-Engaged Research and Epistemic Justice. *Journal of Human Development and Capabilities*, 23(1), 136-156. <https://doi.org/10.1080/19452829.2021.2019691>
- Kumsa, Martha Kuwee, Chambon, Adrienne, Yan, Miu Chung et Maiter, Sarah. (2015). Catching the shimmers of the social: from the limits of reflexivity to methodological creativity. *Qualitative Research*, 15(4), 419-436. <https://doi.org/10.1177/1468794114538897>
- LaFleur, Jennifer. (2021). The Race That Space Makes: The Power of Place in the Colonial Formation of Social Categorizations. *Sociology of Race and Ethnicity*, 7(4), 512-526.
<https://doi.org/10.1177/2332649220961516>
- Lamarre, Anne Marie. (2005). Étude de l'expérience de la première année d'enseignement au primaire dans une perspective phénoménologico- herméneutique. *Recherches qualitatives*, 24(1), 19-56.
- Lees, Loretta. (2008). Gentrification and Social Mixing: Towards an Inclusive Urban Renaissance? *Urban Studies*, 45(12), 2449-2470.
<https://doi.org/10.1177/0042098008097099>
- Lees, Loretta, Slater, Tom et Wyly, Elvin K. (dir.). (2010). *The gentrification reader*. Routledge.
- Lentin, Alana. (2019). Post-racisme, déni du racisme et crise de la blancheur. *SociologieS*.
<http://journals.openedition.org/sociologies/10990>
- Letarte, Martine. (2019, 20 septembre). Campus MIL: la naissance d'un quartier. *udemnouvelles*.
<https://nouvelles.umontreal.ca/article/2019/09/20/campus-mil-la-naissance-d-un-quartier/>

- Ley, David. (1996). *The new middle class and the remaking of the central city*. Oxford University Press. <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb37507909g>
- Maltais, Alexandre et Bélanger, Hélène. (2021). La gentrification au Québec : les gens, les lieux, les pratiques. *Recherches sociographiques*, 62(1), 7-34. <https://doi.org/10.7202/1082611ar>
- Manaï, Bochra et Bensiali, Cécilia. (2019). L'antiracisme au quotidien. Dans *L'intervention interculturelle* (3e édition, p. 127-134). Chenelière Éducation.
- Marcuse, Peter. (1985). Gentrification, Abandonment, and Displacement: Connections, Causes, and Policy Responses in New York City. *Journal of Urban and Contemporary Law*, 28, 185-240.
- Massey, Douglas S. et Denton, Nancy A. (2003). *American apartheid: segregation and the making of the underclass* (10. print). Harvard Univ. Press.
- May, Jeff. (2015). 'Gone, leave, go, move, vanish': race, public space and (in)visibilities. *Social Identities*, 21(5), 489-505. <https://doi.org/10.1080/13504630.2015.1093468>
- Mazer, Katie M et Rankin, Katharine N. (2011). The Social Space of Gentrification: The Politics of Neighbourhood Accessibility in Toronto's Downtown West. *Environment and Planning D: Society and Space*, 29(5), 822-839. <https://doi.org/10.1068/d7109>
- McClintock, Nathan. (2018). Cultivating (a) Sustainability Capital: Urban Agriculture, Ecogentrification, and the Uneven Valorization of Social Reproduction. *Annals of the American Association of Geographers*, 108(2), 579-590. <https://doi.org/10.1080/24694452.2017.1365582>
- McClintock, Nathan, Miewald, Christiana et McCann, Eugene. (2021). Governing urban agriculture: Formalization, resistance, and re-visioning in two 'green' cities. *International Journal of Urban and Regional Research*, 45(3), 498-518. <https://doi.org/10.1111/1468-2427.12993>
- Mele, Christopher. (2017). Welcome to the "Post-Racial" Black City. Dans *Race and the Politics of Deception* (p. 143-160). NYU Press. <https://doi.org/10.2307/j.ctt1bj4qhc.10>
- Meyer, Dugan. (2021). Security symptoms. *cultural geographies*, 28(2), 271-284. <https://doi.org/10.1177/1474474020933892>
- Montalva Barba, Miguel A. (2021). (Re)enacting Settler Colonialism via White Resident Utterances. *Critical Sociology*, 47(7-8), 1267-1281. <https://doi.org/10.1177/0896920520976788>

- Mumm, Jesse. (2008). Report from the Field: Redoing Chicago: Gentrification, Race, and Intimate Segregation. *North American Dialogue*, 11(1), 16-19. <https://doi.org/10.1111/j.1556-4819.2008.00007.x>
- Neely, Brooke et Samura, Michelle. (2011). Social geographies of race: connecting race and space. *Ethnic and Racial Studies*, 34(11), 1933-1952. <https://doi.org/10.1080/01419870.2011.559262>
- Office de consultation publique de Montréal (OCPM). (2007). *Rapport de consultation publique sur le projet d'aménagement d'un nouveau campus universitaire sur le site de la gare de triage d'Outremont Projets de règlements P-04-047-34 et P-06-069*. https://ocpm.qc.ca/sites/default/files/pdf/rapports/rapport_campus_outremont.pdf
- Office de consultation publique de Montréal (OCPM). (2013). *Rapport de consultation publique sur le projet de Plan de développement urbain, économique et social (PDUES) des secteurs Marconi-Alexandra, Atlantic, Beaumont et De Castelnau*. <https://ocpm.qc.ca/sites/default/files/pdf/rapports/rapport-pdues-marconialexandra.pdf>
- Office de consultation publique de Montréal (OCPM). (2022, 8 mars). *Rapport de consultation publique MIL Montréal. Projet de règlement P-06-069-1*. https://ocpm.qc.ca/sites/default/files/pdf/rapports/rapport_final_mil_montreal.pdf
- Parc-Extension Community-Based Action Research Network (CBAR). (2022). *DIGITAL DIVIDES. Impact of Montreal's AI Ecosystems on Parc-Extension: housing, environment and access to services*. <https://communityactionresearchparcex.ca/wp-content/uploads/2022/05/DD-Full-EN-final.pdf>
- Peake, Linda et Kobayashi, Audrey. (2002). Policies and Practices for an Antiracist Geography at the Millennium. *The Professional Geographer*, 54(1), 50-61. <https://doi.org/10.1111/0033-0124.00314>
- Petiteau, Jean-Yves et Pasquier, Élisabeth. (2001). La méthode des itinéraires : récits et parcours. Dans *L'espace urbain en méthodes* (p. 63-77). Éditions Parenthèses.
- Poirier, Cécile. (2007). Parc Extension : le renouveau d'un quartier d'intégration à Montréal. *Les Cahiers du Gres*, 6(2), 51-68. <https://doi.org/10.7202/014447ar>
- Projet de cartographie anti-évacuation de Parc-extension. (2020). *MIL facons de se faire évincer. L'université de Montréal et la gentrification à Parc-Extension*. <https://antievictionmontreal.org/fr/2020-report-the-university-of-montreal-and-gentrification-in-park-extension/>
- Prud'homme, Isabelle et Doyon, Mélanie. (2023). La quête d'inclusion des femmes immigrantes vivant à Parc-Extension : les actions mises en œuvre par l'organisme Afrique au Féminin pour contrer la précarité, l'exclusion et l'insécurité alimentaire. *Revue Organisations & territoires*, 32(1), 32-54. <https://doi.org/10.1522/revueot.v32n1.1551>

- Purcell, Mark. (2002). Excavating Lefebvre: The right to the city and it's urban politics of the inhabitant. *GeoJournal*, 58, 99-108.
- Radice, Martha. (2010). *Everyday cosmopolitan place making : multiethnic commercial streets in Montréal neighbourhoods* [Thèse, Institut national de la recherche scientifique].
- Rainville, Paul-Etienne. (2019, 15 juin). La LDL et la lutte contre le racisme et la discrimination au Québec. *Ligue des droits et libertés*. <https://liguedesdroits.ca/la-ldl-et-la-lutte-contre-le-racisme-et-la-discrimination-au-quebec/>
- Regroupement en aménagement de Parc-Extension (RAMPE). (2007, mars). *Mémoire déposé dans le cadre de la Consultation publique sur le projet d'implantation d'un campus de l'Université de Montréal sur le site de la gare de triage d'Outremont*. <https://ocpm.qc.ca/sites/default/files/pdf/P16/9c7.pdf>
- Rancière, Jacques. (1995). *La mésentente: politique et philosophie*. Galilée.
- Reiser, Chloé. (2019). *La lutte contre l'insalubrité du côté des groupes*. Collectif de recherche et d'ACtion sur l'habitat (CRACH). <http://crach.ca/>
- Reiser, Chloé. (2021a). Quand les groupes communautaires prennent le relais : réponses du tiers-secteur au mal-logement et à la gentrification dans deux quartiers tremplins d'immigration de Montréal. *Lien social et Politiques*, (87), 150-174. <https://doi.org/10.7202/1088097ar>
- Reiser, Chloé. (2021b). *Se loger dans un quartier tremplin : trajectoires et stratégies résidentielles des familles immigrantes à Parc-Extension et Saint-Michel, Montréal* [Université de Montréal]. <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/25905>
- Revington, Nick. (2022a). Post-studentification? Promises and pitfalls of a near-campus urban intensification strategy. *Urban Studies*, 59(7), 1424-1442. <https://doi.org/10.1177/00420980211021358>
- Revington, Nick. (2022b). Studentification as gendered urban process: student geographies of housing in Waterloo, Canada. *Social & Cultural Geography*, 25(1), 9-28. <https://doi.org/10.1080/14649365.2022.2115536>
- Robinson, Cedric J. (2020). *Black marxism: the making of the Black radical tradition* (Third edition, revised and updated). The University of North Carolina Press.
- Rose, Damaris. (1984). Rethinking Gentrification: Beyond the Uneven Development of Marxist Urban Theory. *Environment and Planning D: Society and Space*, 2(1), 47-74. <https://doi.org/10.1068/d020047>
- Rose, Damaris. (2006). Les atouts des quartiers en voie de gentrification : du discours municipal à celui des acheteurs.: Le cas de Montréal. *Sociétés contemporaines*, 63(3), 39. <https://doi.org/10.3917/soco.063.0039>

- Rose, Damaris. (2010). Local state policy and ‘new-build gentrification’ in Montréal: the role of the ‘population factor’ in a fragmented governance context. *Population, Space and Place*, 16(5), 413-428. <https://doi.org/10.1002/psp.592>
- Rucks-Ahidiana, Zawadi. (2022). Theorizing Gentrification as a Process of Racial Capitalism. *City & Community*, 21(3), 173-192. <https://doi.org/10.1177/15356841211054790>
- Rutland, Ted. (2015). Enjoyable life: Planning, amenity and the contested terrain of urban biopolitics. *Environment and Planning D: Society and Space*, 33(5), 850-868. <https://doi.org/10.1177/0263775815599312>
- Rutland, Ted. (2018a). *Displacing blackness: planning, power, and race in twentieth-century Halifax*. University of Toronto Press , [2018].
- Rutland, Ted. (2018b). L’urbanisme et l’hospitalité ontologique. *Liberté*, (322), 32-33.
- Savoie-Zajc, Lorraine. (2016). L’entrevue semi-dirigée. Dans *Recherche sociale. De la problématique à la collecte de données* (6e éd., p. 337-362). Presses de l’Université du Québec.
- Scott, Corrie. (2016). How French Canadians became White Folks, or doing things with race in Quebec. *Ethnic and Racial Studies*, 39(7), 1280-1297. <https://doi.org/10.1080/01419870.2015.1103880>
- Secor, Anna. (2004). “There Is an Istanbul That Belongs to Me”: Citizenship, Space, and Identity in the City. *Annals of the Association of American Geographers*, 94(2), 352-368. <https://doi.org/10.1111/j.1467-8306.2004.09402012.x>
- Service de la mise en valeur du territoire. (2013, septembre). *Plan de développement urbain, économique et social (PDUES). Secteur Marconi-Alexandra, Atlantic, Beaumont, De Castelnau*. Ville de Montréal. https://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/PLAN_URBANISME_FR/MEDIA/DOCUMENTS/PDUES.PDF
- Slater, Tom. (2006). The Eviction of Critical Perspectives from Gentrification Research. *International Journal of Urban and Regional Research*, 30(4), 737-757. <https://doi.org/10.1111/j.1468-2427.2006.00689.x>
- Slater, Tom. (2009). Missing Marcuse: On gentrification and displacement. *City*, 13(2-3), 292-311. <https://doi.org/10.1080/13604810902982250>
- Smith, Neil. (1979). Toward a Theory of Gentrification A Back to the City Movement by Capital, not People. *Journal of the American Planning Association*, 45(4), 538-548. <https://doi.org/10.1080/01944367908977002>

- Smith, Neil. (1982). Gentrification and Uneven Development. *Economic Geography*, 58(2), 139. <https://doi.org/10.2307/143793>
- Smith, Neil. (1996). *The New Urban Frontier. Gentrification and the revanchist city*. Routledge. http://rohcavamaintenant.free.fr/USB%20KEY%20Fahriye/k%C4%B1tap%20Neil%20Smith__The_New_Urban_Frontier__Gentrification_and_the_Revanchist_City.pdf
- Sprague, Mary et Rantisi, Norma M. (2018). Productive gentrification in the Mile-Ex neighborhood of Montreal, Canada: exploring the role of the state in remaking urban industrial clusters. *Urban Research & Practice*, 1-22. <https://doi.org/10.1080/17535069.2018.1448109>
- Stockemer, Daniel et Sundström, Aksel. (2022). *Ebook of Youth without Representation: The Absence of Young Adults in Parliaments, Cabinets, and Candidacies*. University of Michigan Press. <https://doi.org/10.3998/mpub.11459940>
- Table de quartier de Parc-Extension, Tiger Lotus Coop, Brique Par Brique et CBAR Network in Parc-Extension. (2019). *Le racisme systémique à Parc-Extension : résumé des enjeux soulevés lors de la consultation et pistes de solution*. https://ocpm.qc.ca/sites/ocpm.qc.ca/files/pdf/P100/8-18_tablequartier_parcextension.pdf
- Teelucksingh, Cheryl. (2006). *Claiming space: racialization in Canadian cities*. Wilfrid Laurier University Press. <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb41138557p>
- Titterton, Sarah. (2021, 19 mars). Les tueries d'Atlanta étaient-elles racistes ou misogynes? Ou les deux? *Le Devoir*. <https://www.ledevoir.com/monde/etats-unis/597269/les-tueries-d-atlanta-etaient-elles-racistes-ou-misogynes-ou-les-deux>
- Tomiak, Julie. (2011). Indigeneity and the city : Representations, resistance, and the right to the city. Dans Bourke, Alan, Kip, Markus et Tia Dafnos (dir.), *Lumpen-City* (Red Quill Books, p. 163-191).
- Valli, Chiara. (2015). A Sense of Displacement: Long-time Residents' Feelings of Displacement in Gentrifying Bushwick, New York. *International Journal of Urban and Regional Research*, 39(6), 1191-1208. <https://doi.org/10.1111/1468-2427.12340>
- Wacquant, Loïc, Slater, Tom et Borges Pereira, Virgílio. (2014). Territorial stigmatization in action. *Environment and Planning A*, 46, 1270-1280. <https://doi.org/10.1068/a4606ge>
- Yanar, Zeynep M., Fazli, Mehria, Rahman, Jahanara et Farthing, Rys. (2016). Research Ethics Committees and Participatory Action Research With Young People: The Politics of Voice. *Journal of Empirical Research on Human Research Ethics*, 11(2), 122-128. <https://doi.org/10.1177/1556264616650114>
- Young, Iris Marion. (1989). Polity and Group Difference: A Critique of the Ideal of Universal Citizenship. *Ethics*, 99(2), 250-274. <https://www.jstor.org/stable/2381434>

- Zukin, Sharon. (1982a). Capital shifts and the cultural avant-garde in urban America. Dans *Loft Living. Culture and Capital in Urban Change* (p. 173-193). the Johns Hopkins University Press.
- Zukin, Sharon. (1982b). *Loft living: culture and capital in urban change*. Johns Hopkins University Press.
- Zukin, Sharon. (1991). Gentrification, Cuisine, and the critical Infrastructure : Power and Centrality Downtown. Dans *Landscape of Power. From Detroit to Disney World* (p. 179-215). University of California Press.
- Zukin, Sharon. (2008). CONSUMING AUTHENTICITY: From outposts of difference to means of exclusion. *Cultural Studies*, 22(5), 724-748.
<https://doi.org/10.1080/09502380802245985>
- Zukin, Sharon. (2010). *Naked city: the death and life of authentic urban places*. Oxford University Press.
- Zukin, Sharon. (2014). Restaurants as “Post Racial” Spaces. Soul Food and Symbolic Eviction in Bedford-Stuyvesant (Brooklyn). *Ethnologie française*, 44(1), 135-147.
<https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2014-1-page-135.htm>
- Zukin, Sharon, Lindeman, Scarlett et Hurson, Laurie. (2017). The omnivore’s neighborhood? Online restaurant reviews, race, and gentrification. *Journal of Consumer Culture*, 17(3), 459-479. <https://doi.org/10.1177/1469540515611203>

